St. Albert

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

XIV

LA PERFECTION DANS LA VIE CHRÉTIENNE

II

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

XIV

LA PERFECTION DANS LA VIE CHRÉTIENNE

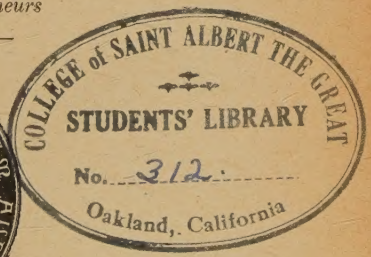
II

St. Albert's College Library

CARÊME 1924

Par le R. P. M.-A. JANVIER

Des Frères Prêcheurs



PARIS (VI^e^)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-EDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DES CENSEURS

Nihil obstat :

Fr. J. D. FOLGHERA, Fr. M. GILLET.

Paris, le 4 Août 1924.

Imprimatur :

Fr. R. LOUIS.

Paris, 4 Août 1924.

Imprimatur :

† LUDOVICUS, CARD. DUBOIS,
Archiep. Parisiens.

Parisiis, 4 Aug. 1924.

LETTRE ADRESSÉE A L'AUTEUR
PAR S. E. Mgr LE CARDINAL GASPARRI
SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE S. SAINTETÉ PIE XI

A L'OCCASION DES CONFÉRENCES PRONONCÉES

A NOTRE-DAME DE PARIS DURANT LE CARÊME DE 1924

SECRETARIO DI STATO
DI SUA SANTITA

Dal Vaticano,
2 juin 1924.

N° 1 756
da citarsi nella riposta.

MON RÉVÉREND PÈRE,

C'est avec une toute particulière bienveillance que Sa Sainteté a agréé l'hommage que vous Lui avez offert du 21e volume de vos conférences de Notre-Dame.

Depuis de longues années, vous avez évangélisé, de cette noble chaire, une assistance nombreuse et choisie; vous lui avez exposé en suivant votre Père Maître, Saint Thomas d'Aquin, tous les principes de la Morale catholique. Vos conférences, très répandues, n'auront pas peu contribué à semer les vraies notions de moralité, à faire connaître et aimer les vertus théologales et morales, à indiquer les obstacles à vaincre, les vices à combattre. Vous avez conduit les âmes, à la lumière de ces principes supérieurs si clairement exposés, jusqu'à l'épanouissement de notre vie surnaturelle, à l'union intime de l'âme à son Créateur et Rédempteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est

1956

pourquoi, au moment de quitter un enseignement donné depuis 22 ans, vous couronnez cette série de conférences par une belle étude sur la Contemplation. C'est là que votre zèle apostolique eût voulu amener tous vos auditeurs, c'est le but dont vous leur avez enseigné le chemin.

Et, maintenant que ce couronnement est atteint, vous descendez de la chaire de Notre-Dame, heureux d'avoir évangélisé, d'avoir fait du bien ; vous rentrez dans la solitude de votre cloître, « pour vous préparer à la mort », dites-vous.

Le Saint-Père, très heureux de cet apostolat, vous en félicite et vous en remercie vivement et, demandant au Seigneur de vous accorder longtemps encore les forces nécessaires pour continuer de travailler à sa gloire et au salut des âmes, vous accorde de tout cœur, en témoignage de Sa particulière Bienveillance, la Bénédiction Apostolique.

Avec mes félicitations personnelles pour l'œuvre que vous avez si bien accomplie et mes remerciements pour le volume de vos Conférences que vous m'avez gracieusement offert, je vous prie d'agréer la nouvelle assurance de mes sentiments cordialement dévoués en Notre-Seigneur.

P. Cardinal Gasparri.

Au Révérend Père M.-A. Janvier,
des Frères Prêcheurs.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

SUPÉRIORITÉ DE LA VIE PUREMENT CONTEMPLATIVE SUR LA VIE PUREMENT ACTIVE

SOMMAIRE

Deux conceptions parmi les âmes qui tendent à la perfection chrétienne; les unes la demandent à la contemplation, les autres à l'action. Idéal des premières, idéal des dernières. La vie purement contemplative l'emporte sur la vie purement active par son élévation, par l'indépendance qu'elle assure, par le mérite dont elle est le principe, p. 13-14.

I

En soi la vie contemplative l'emporte sur la vie active par son élévation. Démonstration de cette vérité.

1. *a*) Notre-Seigneur l'enseigne nettement dans l'Evangile où il dit que Marie a choisi la meilleure part, p. 14-15.

b) Les docteurs et les saints Pères adoptent et expliquent dans ce sens les paroles de N.-S. à Béthanie. Texte de saint Augustin, p. 15.

c) Les sages de l'antiquité défendent la même thèse. Aristote. L'opinion contraire est une erreur, p. 15-16.

2. Motifs de notre assertion.

a) La perfection dépend premièrement de l'intensité de la vie intérieure. Développement de cette pensée. Or la contemplation est la forme la plus haute de cette vie, car c'est essentiellement un acte de la plus noble de nos facultés, l'intelligence. En outre, c'est l'acte le plus pur de l'esprit, parce que le corps et les sens y ont moins de part, parce que la contemplation consiste non dans le raisonnement, mais dans la considération intuitive de la vérité. p. 16-17.

b) La contemplation chrétienne et infuse dépasse les autres en raison de son objet qui est Dieu aperçu à la lumière de la Révélation; en raison de sa force pénétrante, puisque l'âme n'use pas seulement de ses propres énergies, mais de la foi, de secours surnaturels, des dons du Saint-Esprit; en raison de sa vertu sanctificatrice. Explication de ce dernier point. Dans la contemplation, l'amour de Dieu est à la fois le moteur et le terme. Influence réciproque de la connaissance et de la charité

l'une sur l'autre. Comment s'opère l'union à Dieu par la contemplation. Comment cette union est sanctificatrice en nous enchaînant à Dieu par l'esprit et par le cœur, p. 17-21.

3. Brève énumération des motifs qui nous empêchent d'accorder ces avantages à la vie active, p. 21.

II

La vie purement contemplative l'emporte sur la vie purement active par l'indépendance qu'elle nous assure.

1. Indépendance propre au contemplatif.

a) Plus un être se suffit, plus il est parfait. Dieu n'emprunte rien au dehors, il ne vit que de lui-même. Exposition de cette idée, p. 21-22.

b) Nous lui ressemblons de loin lorsque nous arrivons à un affranchissement analogue au sien. Le contemplatif secoue le joug. Il se libère en se dépouillant. Textes des psaumes. Une seule chose est nécessaire à Marie : Notre-Seigneur. Elle ne s'occupe pas du reste, p. 22-23.

2. Au contraire la vie active nous assujettit à une foule de réalités.

a) Elle rend le monde esclave des personnes : protecteurs, inférieurs, conseillers, amis. Elle nous rend esclaves des choses : vêtements divers, aliments variés; etc., etc., p. 25-26.

b) L'homme des bonnes œuvres, bien que d'une qualité supérieure, n'échappe pas à cette servitude. C'est par la pratique des vertus morales qu'il remplit son ministère. Ressources de toutes sortes qu'exigent l'exercice de la prudence domestique ou politique, de la justice, de la force militaire, de la magnificence. Nous sommes dépendants du dehors dans les œuvres les plus chères à Dieu. Exemple de Marthe. *Turbaris circà plurima*, p. 26-27.

III

La vie contemplative est plus méritoire, *en soi*, que la vie active.

1. Etonnement que cause cette solution.

a) L'auteur répond par des témoignages empruntés à saint Grégoire, à saint Thomas, à Montalembert, p. 27-28.

b) Raisons de cet enseignement. La racine du mérite, c'est la charité. La charité c'est avant tout l'amour de Dieu. L'amour

du prochain tire sa valeur méritoire de l'amour de Dieu. Or la contemplation nous attache directement à Dieu, la vie active directement au prochain. Si l'amour de Dieu est plus grand dans l'homme d'action que dans le contemplatif, le mérite du premier dépassera celui du second, p. 28-30.

2. Objections.

a) On n'aime pas Dieu si l'on n'aime pas le prochain. L'amour fraternel veut et fait du bien au prochain par des œuvres. Diverses manières de servir le prochain.

Le contemplatif sert le prochain par la prière. Puissance bienfaisante de la prière dans le monde. Belles paroles de saint Augustin et de Montalembert. Ames, famille, nations, armées, flottes sauvées par la prière des contemplatifs. Le contemplatif sert le prochain par la pénitence. C'est pour les individus et pour les peuples un rédempteur. Le contemplatif sert le prochain en offrant le saint sacrifice *ex parte totius Ecclesiæ*. Pourquoi le sacrifice du contemplatif est plus efficace, p. 30-33.

b) Autre objection. Le mérite se mesure à la grandeur des difficultés que l'on a vaincues. La vie active présente plus de difficultés que la vie contemplative. Réponse : 1° Le mérite se prend d'abord de la valeur substantielle de l'acte qui en est le principe, secondairement des obstacles que l'on a franchis pour l'accomplir. Sens de cette assertion. 2° Il est plus difficile d'aimer Dieu que d'aimer le prochain, *qui multum amat, multum laborat*. Sacrifices intérieurs et extérieurs qu'entraîne la contemplation, p. 34-36.

Nécessité pour les Chrétiens de s'appliquer à la vie intérieure, de chercher dans cette vie la force indispensable à quiconque veut faire du bien aux âmes. Devoir d'estimer les enfants du désert qui est l'arène des forts, non l'asile des faibles, p. 36-37.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

SUPÉRIORITÉ DE LA VIE PUREMENT CONTEMPLATIVE SUR LA VIE PUREMENT ACTIVE

Eminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

Parmi ceux qui tendent à la perfection, les uns la cherchent dans la vie intérieure et dans la contemplation, les autres dans la vie extérieure et dans l'action. Les premiers s'arrachent au monde, afin d'atteindre l'idéal. Pour eux, la sainteté est une fleur qui s'épanouit au désert où le silence n'est troublé par aucun bruit, où rien ne vient empêcher le recueillement de la prière, ni retarder le mouvement de l'âme vers le souverain Bien. Les solitudes de la Thébaïde, les tombeaux de l'Egypte, les cimes des montagnes, les cloîtres, les cavernes, les forêts : tels sont les

(1) S. Em. Mgr le Card. Dubois, Arch. de Paris.

asiles où ils se réfugient en vue de vaquer totalement au culte de Dieu. Les derniers demandent aux œuvres un surcroît de bonté. Le zèle les dévore ; ils n'accordent qu'une courte attention aux exercices qui entretiennent la ferveur de notre commerce avec le Très-Haut. Mais ils s'épuisent au service des ignorants, des pauvres, des captifs, des lépreux, des malades, des agonisants. Attachés au Christ qui passait de longues heures en colloque avec son Père, ils le suivent surtout quand, parcourant les bourgs de Galilée, il rend les yeux aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux infirmes, l'innocence aux pécheurs, et, quand au point de vue physique comme au point de vue moral, il ressuscite les morts. Pour eux, l'arbre de vie s'enracine dans notre sol tourmenté, grandit au souffle violent du siècle, et, sous la bénédiction du Seigneur, offre aux voyageurs l'ombre de ses rameaux et la douceur de ses fruits. Que penser de ces deux conceptions? Je vous le dirai en vous expliquant pourquoi la vie purement contemplative l'emporte sur la vie purement active par son élévation, par l'indépendance qu'elle assure, par le mérite dont elle est le principe (1).

I

En soi, la vie purement contemplative l'emporte sur la vie purement active par son élévation.

(1) Append. N. 1, p. 297.

Notre-Seigneur enseigne nettement cette vérité. Il fut reçu, à Béthanie, au foyer d'une femme appelée Marthe. Cette femme avait une sœur nommée Marie. Marie, assise aux pieds de Jésus, l'écoutait; Marthe, préoccupée du ménage, se livrait à un travail qui ne lui permettait guère de se recueillir ni de converser avec l'Hôte divin. Bientôt Marthe, comme mécontente de n'être pas secondée, s'écria : « Maître, n'êtes-vous pas choqué de voir ma sœur me laisser entièrement le soin du service? Dites-lui donc de m'aider ». Jésus répondit d'une voix très affectueuse : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas enlevée (1). »

Marie représente les âmes vouées à la contemplation; Marthe, les âmes vouées à l'action. Le Christ accorde sa préférence à la première et à ses imitateurs. Interprétant cette page de l'Evangile, Saint Augustin écrit : « *Non tu malam, sed ista meliorem*, Marthe, vous n'avez pas choisi une mauvaise part, Marie en a choisi une meilleure (2). »

Les docteurs de la pensée chrétienne se sont prononcés dans le même sens. Les sages de l'antiquité ne soutiennent pas une doctrine différente. Voulant démontrer que la vie contemplative est supérieure à

(1) S. Luc, x, 38-42.
(2) In lib *De verbis Domini*. Luc, x, 38-42.

la vie active, Aristote invoque huit arguments dont la solidité est inébranlable,

Nous voilà loin, Messieurs, des assemblées qui prétendent que l'homme de la Chartreuse, de la Trappe, du Carmel renonce à toute grandeur. Nous voilà même loin du système qui prescrit de sacrifier aux œuvres la vie mystique (1).

Et pourquoi la vie contemplative est-elle plus élevée que la vie active? Parce qu'elle appartient à la perfection intérieure. C'est le fond de l'être qu'il faut modifier pour le rendre meilleur, c'est au-dedans, avant tout, que nous sommes saints ou misérables. Nos œuvres, quel qu'en soit l'éclat, valent selon qu'elles émanent de la bonté de l'âme. Notre-Seigneur a souligné ce principe avec son habituelle énergie. Que de fois on l'a entendu adresser aux Pharisiens des discours que l'on peut résumer en ces termes : « Votre zèle me laisse froid, parce que vous n'êtes point ce que vous paraissez. Vous purifiez le dehors de la coupe qui est votre âme et cette âme est pleine de secrètes souillures... Vous ressemblez aux sépulcres dont les vives couleurs cachent des ossements arides et des chairs corrompues » (2). Comme le Christ, nous jugeons nos semblables d'après leurs sentiments plus encore que d'après l'importance de leurs entreprises.

Donc, la perfection dépend premièrement de l'inten-

(1) Append., N. 2, p. 297.
(2) Cf. S. Matthieu, xxiii, 25-29.

sité de la vie intérieure. Or la contemplation est la forme la plus haute de cette vie.

Essentiellement, en effet, c'est un acte d'intelligence : *vita contemplativa, quantum ad ipsam essentiam actionis, pertinet ad intellectum* (1). C'est un acte d'intelligence, puisque, en contemplant, nous saisissons la réalité par un regard libre et perspicace. *Est perspicax et liber contuitus animi in res perspiciendas* (2). L'intelligence, je vous l'ai souvent répété, est la faculté excellente entre toutes, la faculté qui nous arrache en quelque sorte à l'infirmité de notre nature, et nous permet de planer au-dessus des créatures visibles, de devenir les rois de l'univers terrestre, de partager, jusqu'à un certain point, le sublime destin des substances immatérielles. Aussi, les anciens affirmaient que vivre selon l'intelligence, c'est vivre à la manière de la Divinité.

En outre, la contemplation est l'acte le plus pur de l'esprit : parce que le corps et les sens y ont moins de part ; parce que, en nous y exerçant, nous laissons de côté la recherche et le raisonnement afin de nous renfermer dans la considération simple, directe, intuitive, admiratrice de la vérité. *Contemplatio pertinet ad ipsum simplicem intuitum veritatis* (3).

La contemplation chrétienne, surnaturelle, infuse dépasse de beaucoup les autres en raison de son objet,

(1) IIª IIæ, q. 180, art. 1.
(2) IIª IIæ, q. 180, art. 1, ad 1um.
(3) IIª IIæ, q. 180, art. 1, ad 1um.

de sa force pénétrante, de sa vertu sanctificatrice.

Elle a pour objet Dieu, c'est-à-dire, l'Etre infini, la Vérité première, la suprême Beauté. Elle tend à Dieu non pas seulement tel qu'il apparaît à travers la création, mais tel qu'il se montre à la lumière de la Révélation. Sa force de pénétration n'a point d'égale ici-bas, car pour mieux atteindre son objet, l'âme contemplative n'use pas seulement de ses propres énergies, elle use de la foi, de secours spéciaux, des dons du Saint-Esprit qui communiquent à son vol une nouvelle puissance et nous rendent capables non de voir Dieu en pleine clarté, mais d'entrer avec lui en un contact intime, positif et déjà ineffable. Bien qu'elle soit essentiellement un acte de l'intelligence, la contemplation suppose la charité et y aboutit. Dans la contemplation, l'amour de Dieu est à la fois le moteur et le terme. Cette affirmation se justifie facilement. Plus nous aimons quelqu'un, plus nous voulons être initié aux secrets de son existence. Comme l'amour de Dieu, issu de la charité, excède tout amour, *ipse amor, quo ex charitate Deus diligitur, omnem amorem excedit* (1), ceux qui sont consumés par la charité éprouvent un brûlant désir de mieux voir, de mieux entendre Dieu. *Ad ipsam visionem primi principii, scilicet Dei, incitat amor ipsius* (2). Réciproquement, plus on connaît Dieu par la contemplation, plus on l'aime par la charité. *Vita contemplativa*

(1) IIª IIæ, q. 180, art. 7.
(2) IIª IIæ, q. 180, art. 1, ad 1um.

terminatur ad delectationem, quæ est in affectu, ex quo etiam amor intenditur (1). Ainsi, Messieurs, la contemplation nous enchaîne intellectuellement et affectivement à Dieu. — Cette union à Dieu est sanctificatrice. — Les lumières, les mœurs, les vertus, les vices de la société que nous fréquentons agissent sur nous, suivant ce proverbe populaire à force d'évidence : « Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es ». Le moindre rapport avec Dieu, avec son Fils, avec son Esprit nous rend meilleurs. A peine les apôtres ont-ils connu le Sauveur que leurs pensées s'ennoblissent, que leur générosité grandit jusqu'à l'héroïsme. A peine la pécheresse de Magdala a-t-elle entendu le Maître chez Simon le Pharisien que sa conscience se réveille, qu'elle répand avec une touchante émotion les larmes de son repentir, et les parfums de son adoration sur les pieds de Jésus. A peine la Samaritaine a-t-elle assisté l'extraordinaire Pèlerin assis au puits de Jacob, à peine ses oreilles ont-elles perçu les accents de cet étranger, qu'elle aspire à un état moins coupable.

Nous tous, en présence de Dieu, en sa compagnie, nous rougissons de nos fautes et nous sentons le besoin de nous corriger pour nous consacrer à la vertu. Livré à la contemplation, l'homme passe ses jours dans l'intimité de Dieu, ne pensant qu'à Dieu, ne cherchant que Dieu, répétant après le Psalmiste :

(1) IIª IIæ, q. 180, art. 1.

« Le passereau a sa demeure,
L'hirondelle a son nid...
Les autels où tu résides, Jéhovah Sabaoth,
Mon roi et mon Dieu, voilà mon seul refuge (1) ».

Il s'unit à Dieu par des liens forts, et, en soi, indestructibles, car l'amour est le plus fort de tous les liens et la charité le plus fort des amours ; en soi indestructibles, car au ciel, nous n'aurons plus de pauvres à secourir ni à évangéliser, nous n'aurons plus de malades à soigner, de prisonniers à délivrer, de morts à ensevelir, mais Dieu ne manquera pas à notre esprit, ni à notre cœur. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait, parlant de Marie la contemplative : « Elle a choisi la bonne part, une part qui ne lui sera pas enlevée ». C'est pourquoi les théologiens affirment que la vie contemplative est le commencement de la vie éternelle, vie dans laquelle nous serons unis à Dieu par toutes les fibres de notre être, unis à jamais.

Cette union nous transforme. La bonté de Dieu nous envahit, elle inonde de ses rayons, elle embrase de ses feux notre personnalité, elle dilate, elle creuse, elle exalte nos facultés qui, sous son empire, montent à des sommets inaccessibles à notre faiblesse quand l'Esprit ne nous a pas prêté sa puissance. Imprégné de cette incomparable bonté, l'homme ne vit plus, n'opère plus seulement de lui-même, ni par lui même, il vit et il opère comme animé de la vie propre à

(1) *Ps.*, 83, 4.

Dieu. « Je vis, s'écriait saint Paul, non, je me trompe, je ne vis plus. Quelqu'un de plus grand que moi vit, pense, aime en moi, c'est le Christ, Fils de Dieu. *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* » (1). Voilà la sainteté.

La vie active, à moins d'être un effet de la vie contemplative n'a pas ces avantages. Elle se déploie au dehors, elle n'opère pas nécessairement sur le fond de l'âme dont elle procède ; elle peut rester médiocre malgré la splendeur apparente des œuvres qui l'absorbent. Elle n'a point la pureté de la vie contemplative, car le corps a une part dans toutes ses manifestations ; directement elle ne sert pas Dieu, mais le prochain ; directement, elle ne nous unit pas à Dieu, quelquefois elle nous porte à l'oublier, quelquefois même elle nous expose à des tentations redoutables qui nous entraînent à des fautes incompatibles avec la sainteté (2).

II

La vie purement contemplative l'emporte sur la vie purement active par l'indépendance qu'elle nous assure. Plus un être se suffit, plus il est parfait. Dieu n'emprunte rien au dehors, il n'a besoin de personne, il n'est soumis à personne, il trouve en

(1) *Galates.* II, 20
(2) Append., N. 3, p. 298.

lui-même tous les éléments de sa grandeur. Aucune qualité ne lui manque, et, cependant, il tire de son propre sein cette plénitude incomparable. Il est, il vit par lui-même; son éternité, sa puissance infinie, sa force invincible, sa bonté qui n'a pas de bornes, son inépuisable fécondité, son infaillible sagesse, sa gloire immortelle, son bonheur lui appartiennent comme des attributs essentiels de sa nature. Il n'a besoin ni des anges, ni des hommes, ni de la terre, ni des astres, ni des cieux, ni d'aucune créature. L'univers était plongé dans le néant, Dieu était depuis toujours ce qu'il est. Ses relations avec les êtres innombrables dont il est l'auteur n'ajoute pas un degré à sa beauté ni à sa béatitude. *Ego sum qui sum*, dit-il. Je suis celui qui suis, ce qui signifie : « Je ne dois pas à qui que ce soit ce que je suis. » Dieu se suffit entièrement et cette indépendance absolue est un caractère de sa perfection (1).

Nous lui ressemblons de loin, lorsque nous arrivons à une simplicité analogue à la sienne, lorsque nous nous passons de tout excepté de lui, lorsqu'il devient pour nous l'unique nécessaire. Ici-bas, ce bienheureux état ne nous est accessible qu'en partie, c'est le privilège des habitants du Royaume où Dieu est tout en tous. *Deus omnia in omnibus* (2). En attendant notre entrée dans ce Royaume, nous ne pouvons parvenir à cet affranchissement universel,

(1) Append., N. 4, p. 299.
(2) II *Corinth.*, xv, 28.

nous restons captifs de la chair et obligés de nous incliner devant certaines de ses exigences. L'Apôtre se plaignait douloureusement de cette servitude. « Qui me délivrera de ce corps de mort? » (1) s'écriait-il. Il ajoutait même : « la création souffre et gémit, parce qu'elle ne partage pas avec les enfants de Dieu la liberté glorieuse qui est l'objet de ses aspirations (2) ». Cependant on subit plus ou moins cette tyrannie du présent. Le contemplatif secoue le joug. Il renonce progressivement aux mille choses qui encombraient son existence, il s'en tient au strict nécessaire. Il demeure étranger aux affaires, aux préoccupations, aux sociétés, aux intrigues, aux biens, aux ambitions, aux honneurs dont le siècle est épris. Les tables opulentes, les mets variés, le luxe des habitations et des habits; les fêtes, les amusements, les spectacles profanes n'exercent point d'attrait sur lui. Il se contente d'une nourriture frugale, d'un vêtement vil, d'une cellule nue dont un grabat et un siège rustique avec deux ou trois images et un petit nombre de livres composent l'ornement. *Habentes autem alimenta quibus vescimur, et vestimenta quibus tegimur, his contenti sumus* (3). Pour vaquer au travail intérieur, ce minimum lui suffit, le reste diminuerait l'agilité de son esprit, troublerait son recueillement, empêcherait son âme de se consacrer au culte de

(1) *Rom.*, VII, 24.
(2) *Rom.*, VIII, 22.
(3) I *Timot.*, VI, 8.

Dieu. Au contraire, en se dépouillant, il se libère; et il s'emploie sans réserve à mieux connaître et à mieux aimer celui qui a séduit son cœur. Sa vie est dans le ciel, elle est cachée en Dieu. Il chante comme le Prophète :

« Mon Dieu, quel autre ai-je au ciel que toi?
Sur la terre je ne désire que toi,
Près de toi, ma chair et mon cœur se consument, (1)
Le cerf soupire après l'eau des fontaines,
Ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu.
Mon âme a soif de toi...
Quand donc enfin paraîtrai-je devant ta face? (2) »
Il redit le mot des saints : « *Deus meus et omnia.*
O Dieu, tu es tout pour moi. »

Rappelez-vous l'histoire de Madeleine, Madeleine ne s'intéresse qu'à Jésus. Elle ne se remue que pour le voir, pour l'entendre, pour se prosterner à ses genoux. Elle accourt s'il se présente à Béthanie ou chez Simon le lépreux; elle le suit au Calvaire. Il est crucifié, il agonise, il râle, il meurt, Marie le regarde, l'assiste, grave ses traits en caractères ineffaçables dans son souvenir. Marie le cherche au tombeau. Le monument est vide. Elle éclate en sanglots : où qu'on l'ait déposé, elle ira, elle le prendra, elle le veillera, elle ne s'en séparera plus. Jésus lui apparaît sous la figure du jardinier et l'interpelle : *Maria*, Marie!

(1) *Ps.* 72, 24-28.
(2) *Ps.* 41, 1.

Marie reconnaissant la voix du Seigneur et le Seigneur lui-même, triomphe, et, sous le coup d'une joie qui déborde : *Rabboni!* s'écrie-t-elle, ô bon Maître, et elle adore. Puis elle se hâte vers les Apôtres, haletante, ne pouvant prononcer que ces mots : « *vidi Dominum, et hæc dixit mihi.* J'ai vu le Seigneur et voici ce qu'il m'a dit. » Une passion la tourmente, une seule, la passion sacrée de voir le Seigneur. Que le Pharisien la juge sévèrement, que Marthe lui adresse des reproches, que les anges lui posent des questions : peu lui importe, pourvu qu'elle voie le Seigneur. Elle est affranchie de tout, excepté de Dieu. Dieu lui suffit, elle est libre autant qu'on peut l'être sur la terre. Cette liberté est propre à la vie contemplative. *In vitâ contemplativa est homo magis sufficiens : quia paucioribus ad eam indiget.* (1).

L'homme d'action n'arrive pas à cette indépendance. Loin de se suffire, il est obligé d'entretenir sa vie par l'extérieur. Le monde qui se livre à une activité fébrile est esclave des personnes et des choses. Il est esclave des personnes, car il ne peut se passer de protecteurs qui favorisent ses desseins, d'inférieurs qui exécutent ses ordres, de conseillers qui le guident, d'amis qui lui tiennent compagnie. Il est l'esclave des choses. Que de choses lui sont nécessaires! Il demande à des vêtements de mille

(1) IIª IIæ, q, 83, art. 1.

formes et de mille couleurs, à des aliments de toute sorte, aux fleurs, aux parfums, aux spectacles, aux concerts, aux courses, aux voyages, aux visites, aux meubles, aux vases de prix, aux statues, aux tableaux, de lui fournir ce qui lui manque et de dilater sa personnalité. Il s'adresse à toutes les créatures, il quête à droite, à gauche, en vue de satisfaire ses goûts, puis d'obtenir l'abondance à laquelle il aspire et qu'il ne trouve pas en lui-même. Quel mendiant!

Bien que d'une qualité supérieure, l'homme des bonnes œuvres est lui-même assujetti d'une façon analogue. Il exerce son ministère bienfaisant en pratiquant les vertus morales et en les faisant profiter au prochain. Mais on ne pratique les vertus morales qu'à condition d'employer des moyens extérieurs. A la prudence domestique ou politique à laquelle est confiée le soin des foyers ou des peuples, il faut une foule de ministres. Il faut une fortune considérable à la magnificence et à la libéralité jalouses de répandre sur autrui la splendeur de leurs dons; il en faut à la justice dont le rôle est de rendre à chacun ce qui lui est dû. Les grands capitaines ne comptent point uniquement avec leur force personnelle pour gagner une bataille et sauver leur pays. Ils comptent sur leurs lieutenants, sur leurs soldats, sur leurs armes. Plus les œuvres ont d'envergure et portent loin, plus leur accomplissement suppose d'éléments choisis en dehors de nous. « *Ad actiones*

exteriores opus est homini, quod habeat multa, et tanto plura quanto debent esse majores (1). » Les œuvres les meilleures et les plus chères à Dieu n'échappent pas à cette loi (2). Ainsi les œuvres de miséricorde échoueront à moins que nous ne mettions à contribution les ressources et les concours susceptibles de les fonder, de les faire prospérer et réussir. Notre-Seigneur a parlé discrètement de ce principe quand il a dit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes, tu te troubles au sujet de beaucoup de choses, une seule est nécessaire, Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas enlevée. » Remarquez-le, Messieurs, je ne parle pas aujourd'hui de l'action issue de la contemplation, je compare la vie exclusivement intérieure à la vie exclusivement extérieure. Au cours de cette station, je vous montrerai en détail combien les bonnes œuvres inspirées par la charité ajoutent à notre grandeur. Appliquez cette remarque à la dernière partie de ma conférence.

III

La vie purement contemplative l'emporte encore sur la vie purement active, parce que la première est plus méritoire que la seconde. *Ex genere suo, contemplativa vita est magis meritoria quam vita activa* (3). Tel est le langage de saint Thomas.

(1) Th. Ethic, x, lect. XII.
(2) Append., N. 5, p. 299.
(3) IIª IIæ, q. 182. art. 2.

Ce langage vous étonne, Messieurs, vous scandalise peut-être.

Je n'ai aucun intérêt à vous contredire. Mais je suis ému quand je consulte les maîtres de la science catholique, je suis convaincu par leurs arguments. Saint Grégoire le Grand, dont l'activité fut exceptionnelle, nous a laissé cette formule : « *Magna sunt activæ vitæ merita, sed contemplativæ potiora.* Grands sont les mérites de la vie active, plus grands ceux de la vie contemplative (1). » Unanimement, les théologiens, en particulier, leur Prince, saint Thomas, se sont ralliés à sa pensée. Des auteurs moins au courant de l'Ecriture et de la tradition se sont prononcés dans le même sens. Montalembert, après avoir étudié l'histoire et peint les œuvres des moines, a tracé ces lignes mémorables : « Ce qui est bien autrement digne d'admiration et de reconnaissance, c'est la lutte permanente de la liberté morale contre les servitudes de la chair ; c'est l'effort constant de la volonté consacrée à la poursuite et à la conquête de la vertu chrétienne, c'est l'essor victorieux de l'âme dans ces régions suprêmes où elle retrouve sa vraie, son immortelle grandeur (2). » J'espère qu'à la clarté de quelques réflexions vous partagerez cet avis.

La racine du mérite, c'est la charité. Le degré du mérite correspond mathématiquement au degré de la

(1) Cité par S. Thomas, II^{a} II^{æ}, q. 182, art. 2. *Sed Contra*.
(2) *Moines d'Occident*, Introd. p. xiii, 2^{e} édit.

charité. La charité consiste principalement dans l'amour de Dieu, ensuite et secondairement dans l'amour du prochain. Le Saint-Esprit ne dit pas : « Avant tout, aimez votre prochain, dévouez-vous à lui, » il dit : « Vous aimerez le Seigneur », voilà le commandement qui domine et régit les autres. Il ne dit que plus tard : « Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. » Aussi, je n'ai pas cessé de vous répéter : « Voulez-vous être bons? Voulez-vous régner dans les hauteurs de l'éternité? Aimez-Dieu, aimez-le ardemment, aimez-le de tout votre cœur, aimez-le de toute votre âme, aimez-le de toutes vos forces, aimez Dieu, aimez Dieu, aimez Dieu. » Rien n'est aussi méritoire que ce qui se réfère directement à l'amour de Dieu. « *Illud quod directiùs pertinet ad dilectionem Dei, magis est meritorium ex sui genere, quam id quod directé pertinet ad dilectionem proximi propter Deum* (1). » Si l'amour du prochain nous donne des droits au bonheur éternel, c'est qu'il naît, c'est qu'il est animé, fécondé par l'amour de Dieu.

Or la vie contemplative nous attache immédiatement et directement à Dieu, tandis que la vie active nous attache directement et immédiatement au prochain. C'est pourquoi la vie contemplative est, en soi, plus méritoire que la vie active.

Les principes invoqués à l'instant préparent une conséquence que je m'en voudrais de ne pas vous

(1) IIª, IIªe, q. 182, art. 2

signaler. Si l'amour de Dieu est plus brûlant dans l'âme adonnée à l'action que dans l'âme vouée à la contemplation, ce qui est très possible, et, j'en suis persuadé, très fréquent, aucun doute, celle-là acquerra des mérites que n'égaleront pas les mérites de celle-ci.

On me demandera comment l'âme contemplative aimera Dieu et méritera le prix de cet amour si elle n'aime pas son prochain, comment elle prouvera son amour sinon par ses œuvres. Ne reconnaîtra-t-on pas les disciples du Sauveur à leur affection mutuelle? Suivant les apôtres, celui qui prétend aimer Dieu et n'aime pas son frère, n'est-il pas un menteur? Or aimer, c'est vouloir et faire du bien à celui qu'on aime. Assurément, Messieurs, il en est ainsi (1). Mais ce serait une grave erreur de croire que le contemplatif est un égoïste, qui n'est pas dévoué à ses frères; il leur est, à sa manière, puissamment dévoué, efficacement utile. Il y a plusieurs moyens de servir les autres. Les servir, c'est les instruire, c'est les consoler, c'est les visiter, c'est les nourrir, les vêtir, les soigner, les loger, c'est aussi obtenir l'intervention de Dieu en leur faveur.

Et croyez-vous qu'on n'obtienne de Dieu pour les autres le pain, la santé, le pardon, la grâce, la sainteté que par l'action et par les œuvres? Vous vous tromperiez, Messieurs, en cédant à un pareil préjugé. On obtient encore les dons de Dieu par la prière, par

(1) Append., N. 6, p. 300.

la pénitence, par l'offrande du sacrifice de l'Eucharistie. Saint Dominique ne sauvait pas seulement les âmes en prêchant, en réfutant les hérétiques, il les sauvait non moins sûrement en passant ses nuits dans la grotte de Ségovie, en priant jusqu'à l'aurore, en suppliant le Seigneur d'avoir pitié des pécheurs, en s'infligeant de sanglantes disciplines, en présentant au Père le doux Agneau qui efface les péchés de tous. Ma conclusion vous apparaît déjà. Le contemplatif est l'homme de la prière. Il prie pour lui-même, il prie pour les autres. Il demande à Dieu de régner dans les volontés, d'accorder à chacun le pain quotidien, de lui faire miséricorde, de le défendre contre la tentation, de le délivrer du mal. Les individus, les nations recueillent les effets de cette prière. D'après saint Augustin, « moins un religieux travaille à autre chose qu'à la prière, plus il est secourable aux hommes (1) ». Laissez-moi vous lire à l'appui de cet enseignement cette belle page de Montalembert : « Le premier de tous les services que les moines conféraient à la société chrétienne, c'est de prier, de prier beaucoup, de prier toujours pour tous ceux qui prient mal ou qui ne prient pas. La chrétienté honorait et estimait en eux cette immense force d'intercession, ces supplications toujours actives, toujours ferventes, ces torrents de prières sans cesse versées au pied du Dieu qui veut qu'on l'implore. Ils détournaient ainsi la colère de Dieu ; ils allégeaient le poids des iniquités

(1) Cité par MONTALEMBERT. *Moines d'Occident.* Introd, p. LVIII.

du monde ; ils rétablissaient l'équilibre entre l'empire du ciel et l'empire de la terre, Aux yeux de nos pères, ce qui maintenait le monde dans son assiette, c'était cet équilibre entre la prière et l'action, entre les voix suppliantes de l'humanité craintive ou reconnaissante et le bruit incessant de ses passions et de ses travaux. C'est le maintien de cet équilibre qui a fait la force et la vie du moyen âge. Quand il est troublé, tout se trouble dans l'âme comme dans la société (1). » Que d'âmes, que de familles, que de nations, que d'armées, que de flottes ont dû leur salut, leur fortune, leur prospérité, leur victoire à la prière d'une communauté silencieuse et recueillie ! Les vaisseaux de Philippe-Auguste voguaient vers la Terre Sainte. En Sicile, ils furent assaillis par une violente tempête. Le roi ne perdit pas contenance, il ranima le courage et la confiance des matelots. « Il est minuit, dit-il, c'est l'heure où la communauté de Clairvaux chante matines, ces saints moines ne nous oublient jamais. Ils vont apaiser le Christ ; ils vont prier pour nous et leurs prières vont nous arracher au péril. » Philippe-Auguste était un chrétien et comprenait que la prière attire sur le monde toutes les bénédictions.

Le contemplatif est l'homme de la pénitence. Pauvre, chaste, obéissant, humble, frugal, sobre, il se prive des affections, des distractions, des plaisirs légitimes et il se soumet aux lois d'une discipline sévère. Il ajoute à la Passion, il contribue à notre Rédemption,

(1) MONTALEMBERT. *Loc. cit.*, p. XLIX.

ses mortifications, ses austérités, ses volontaires souffrances unies à celle de Jésus ont une portée universelle et désarment la justice divine prête à frapper les mauvais riches, les jouisseurs, les orgueilleux, les révoltés. Il aurait le droit de prononcer pour son compte la fière parole de saint Paul : « Je mets le comble aux douleurs du Christ et je fais déborder la coupe de bénédiction. *Adimpleo ea, quæ desunt passionum Christi* (1). »

Le contemplatif monte à l'autel. A l'autel il immole la victime sans tache, il l'immole au nom de toute l'église, *ex parte totius Ecclesiæ* (2) et pour toute l'Eglise. En s'acquittant de ses fonctions de prêtre ou en s'associant au prêtre, il entre en communion avec les fidèles, même avec les infidèles, et, en qualité d'intermédiaire, il répand sur notre race les meilleurs dons. Je le sais, le moindre prêtre, le chrétien véritable, partagent, sur ce point, la gloire du contemplatif, mais les prières, les immolations, le sacrifice du contemplatif sont d'autant plus agréables à Dieu, qu'ils sont offerts par des mains plus pures et un cœur plus saint. Dieu y répond par des grâces aussi utiles dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel. Le contemplatif est donc en même temps l'adorateur de Dieu et le bienfaiteur de ses frères. A ce double titre, il est digne d'une grande récompense.

(1) *Coloss.* I. 24.
(2) III^a P. supplem. q. 37, art. 4. ad 2^um.

Ne convient-il pas de considérer un autre côté de la question? Ne convient-il pas de rappeler que le mérite se juge aux difficultés que l'on a vaincues dans le désir de faire triompher le royaume de Dieu? A ce point de vue, du moins, la vie active avec les démarches, les labeurs, les fatigues, les humiliations, les inquiétudes, les hostilités, les persécutions dont elle est inséparable, n'est-elle pas plus méritoire que la vie contemplative? Quoi, Marthe se dépense, Marie se repose, et la couronne de Marthe pâlirait devant celle de Marie? Quoi l'apôtre meurtri, usé par l'effort sera moins récompensé que l'anachorète confiné dans sa tranquille méditation! Est-ce admissible!

Messieurs, examinons le problème de plus près.

Le mérite se prend d'abord et essentiellement de la valeur substantielle de l'acte qui en est le principe. Un scélérat est quelquefois d'une endurance, d'une intrépidité incroyables. Il n'a pas peur, il ne recule pas, il brave le pouvoir, le danger, l'échafaud tandis que l'homme vertueux est comme naturellement et sans peine doux, indulgent, miséricordieux. Le scélérat est-il plus méritant que le saint parce qu'il a vaincu plus d'obstacles pour commettre le mal que le saint pour pratiquer le bien? (1)

Je vous entends, nous sommes dans la sphère du bien, dans la sphère où le bien est la fin de la vie contemplative comme de la vie active. En ce cas, je vous le concède, les difficultés que nous éprouvons à

(1) Append., N. 7, p. 301.

faire le bien augmentent notre mérite. Je ne serai plus d'accord avec vous si vous soutenez que l'amour du prochain, but immédiat de la vie active, est plus difficile que l'amour de Dieu, but immédiat de la vie contemplative.

A ce sujet je m'en tiendrai à cette parole de saint Jean : « Vous n'aimez pas votre frère que vous voyez ; à plus forte raison ne pourrez-vous aimer le Dieu que vous ne voyez pas (1). » Je m'en tiendrai à cette sentence de saint Bernard : « S'occuper de Dieu, ce n'est pas être oisif, c'est la plus grande des affaires, *otiosum non est vacare Deo, sed negotium negotiorum omnium* (2). » Je m'en tiendrai à ce verset de l'Imitation : « Qui aime beaucoup, travaille beaucoup, *qui multum amat, multum laborat* (3). » J'en appellerai à votre expérience et je vous demanderai : « N'avez-vous pas plus de mal à aimer Dieu qu'à aimer votre prochain? Combien parmi vous se livrent sans répugnance aux œuvres, qui s'épouvantent à la pensée de rester une heure seul à seul avec Dieu ! Vous parlez des luttes qui s'imposent à l'homme d'action, et moi je vous parlerai des luttes qui s'imposent à l'homme de contemplation. Sachez-le, le drame poignant entre tous ne se joue pas aux portes de notre âme, il se joue dans notre âme. Le véritable héros n'est pas celui qui triomphe des

(1) I. S. Jean, iv, 20.
(2) Cité par Montalembert, *Moines d'Occident*, Introd., p. lviii.
(3) Liv. I., ch. xv.

autres, c'est celui qui triomphe de lui-même. Cet homme c'est le contemplatif qui réussit à aimer Dieu. Ainsi que l'on considère le mérite par rapport au bien qui le fonde ou par rapport aux difficultés qui l'augmentent, il est l'apanage de la vie contemplative plus que de la vie active. *Ideo ex suo genere contemplativa vita est majoris meriti quam activa.*

Aimez l'action, Messieurs, travaillez sur tous les terrains à l'établissement du règne de Dieu. Mais efforcez-vous d'abord de devenir vous-mêmes meilleurs en vous unissant par l'intelligence et par le cœur au souverain Bien. « Aucune œuvre extérieure ne sert sans la charité ; au contraire tout ce qui se fait par la charité, quelque petit et quelque vil qu'il soit, produit des fruits abondants. Car Dieu regarde moins à l'action qu'au motif qui fait agir » (1). Or la charité appartient à la perfection intérieure. Offrez à Dieu les âmes que vous avez ramenées à la vérité ; offrez-lui d'abord la vôtre. Ne ménagez pas votre estime aux apôtres, aux protecteurs des pauvres et des malheureux, gardez-vous d'adopter les jugements que des esprits légers portent sur les cloîtres et sur la contemplation. C'est dans nos rapports intimes, continus avec Dieu que nos caractères se trempent, que nos idées et nos affections se transfigurent, que nous nous préparons à l'action puissante

(1) *Imit.*, I, ch. xv.

et féconde. Les enfants du désert ne sont pas des hommes médiocres, ils sont les représentants de la virilité morale sous son aspect le plus pur et le plus énergique. Le monastère, loin d'être « le refuge des faibles, est l'arène des forts » (1). Emportés sur les ailes de l'Esprit-Saint et de la contemplation, leurs habitants s'imprègnent de lumière surnaturelle et d'amour divin. Leurs prières, leurs pénitences, leur sacrifice nous attirent des grâces dont nous ne connaîtrons tous les fruits merveilleux que dans l'éternité. L'histoire et la justice nous ordonnent de les considérer comme des créatures d'élite, de les saluer comme des intercesseurs nécessaires, comme des rédempteurs, comme des sauveurs.

(1) Cf. Montalembert. *Loc. cit.*, p. XXXI et XXXIX.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

RAPPORTS DE LA VIE CONTEMPLATIVE AVEC LA VIE ACTIVE

SOMMAIRE

L'idéal de la vie chrétienne se réalise par le mélange de la contemplation et de l'action, pourvu que l'action ne soit que le rayonnement de la contemplation. Saint Thomas classe les Ordres religieux d'après ce principe. Dans cette conférence, on examinera l'utilité de la vie active pour la vie contemplative, l'utilité de la vie contemplative pour la vie active, la nécessité de maintenir l'équilibre entre les deux, p. 45-46.

I

On peut étudier la vie active du côté des œuvres et du côté de son influence sur les passions.

1. Du côté des œuvres.

a) Elle est un obstacle à la contemplation. Il est impossible de s'appliquer aux travaux extérieurs, et en même temps aux exercices de la dévotion. Combien l'âme absorbée par le souci du prochain a du mal à se recueillir, à s'occuper de Dieu. Exemple de Marthe affairée, inquiète, distraite, p. 46-47.

b) L'activité excessive et mal réglée est dangereuse. Naufrages de beaucoup d'âmes qui, au contact des personnes et des choses ont fini par s'éloigner de Dieu et par rompre avec lui, p. 47-48.

2. Du côté de son influence sur les passions la vie active est utile pour la contemplation.

a) Les passions sont un obstacle à la vie contemplative. Quiconque veut la mener doit modérer ses passions. L'action les apaise en leur offrant une saine pâture et en usant leur ardeur. David, saint Jérome, p. 48-52.

b) Il est des âmes impétueuses qui n'arriveront à la contemplation qu'après avoir passé par une action intense. Elles se perdraient, à moins d'une grâce spéciale, si on commençait par les condamner au silence et à la solitude des cloîtres, p. 52.

c) Une certaine activité est utile même aux âmes consacrées à la contemplation. Il faut un peu de diversion aux êtres les mieux disposés pour la vie intérieure. Sagesse des Ordres con-

St. Albert's College Library

templatifs qui, entre les offices, intercalent des travaux manuels ou autres. Bénéfices que la ferveur retire de cette détente, p. 52-53.

II

Utilité de la vie contemplative pour la vie active.

1. L'action puissante est le fruit de la vie contemplative. Les hommes qui ont exercé le plus d'influence sur leur génération sont des contemplatifs.

a) L'énergie de l'action au dehors dépend de l'abondance de la vie au dedans. En vertu de ce principe, Jésus-Christ qui était la vie, a été le plus merveilleux des ouvriers. La bonté n'est que la forme supérieure de la vie. On fait le bien dans la mesure où l'on est bon soi-même. Dieu infiniment communicatif, parce qu'il est infiniment bon, p. 53-56.

b) La perfection, qui est une bonté poussée à son extrême limite, montre une activité dont rien ne triomphe.

Application de cet enseignement aux choses et aux hommes : Saint Paul, les apôtres, les Pères de l'Eglise, les grands évêques, les grands chrétiens. Leur zèle puise sa vertu dans la contemplation et leur amour de l'humanité a sa source dans l'amour de Dieu, p. 56-58.

2. L'action lasse. La contemplation est un remède à cette lassitude.

a) Tableau des fatigues, des mécomptes, des souffrances que nous imposent les bonnes œuvres. Des tentations de découragement assiègent les plus dévoués d'entre nous. Il est difficile de ne pas succomber à ces tentations, p. 58-60.

b) Le remède c'est l'union à Dieu par la méditation, la lecture des livres saints, la piété, la contemplation. Grâce à ces exercices, nous nous assimilons peu à peu la vertu même de Dieu, vertu dont aucune douleur n'aura raison, p. 60.

III

L'équilibre entre la vie contemplative et la vie active.

1. Le contemplatif doit, d'une manière ou d'une autre, partager avec ses frères les biens qu'il reçoit de Dieu. S'il gardait pour lui ses trésors, il serait coupable comme l'avare, comme le mauvais riche. Nos modèles dans cet ordre : les prophètes,

Notre-Seigneur, les apôtres. La vie contemplative végète qui ne s'affirme pas par l'action. Il n'est pas permis aux contemplatifs de se soustraire à cette obligation. Ils n'ont pas le droit de se dérober sous prétexte que la vie active leur causerait des ennuis et troublerait leur recueillement, p. 60-64.

2. L'équilibre dont il s'agit ici est moins en danger du fait d'une contemplation exclusive que du fait d'une action excessive. Si, au milieu de nos œuvres si prospères, nous connaissons parfois des échecs désolants, c'est que parfois, il n'y a pas assez de proportion entre notre vie extérieure et notre vie intérieure, c'est que la première réduit à presque rien la seconde, c'est que l'on a une tendance à sacrifier le culte de la Divinité au culte de l'humanité. Développement de cette pensée. Cette politique outrage Dieu, elle nuit à l'homme. Les saints laissaient intacte la part de Dieu, bien qu'ils fussent par excellence les bienfaiteurs de l'homme. Il faut les imiter, p. 64-67.

Il importe que les hommes d'œuvres mettent ce qu'ils tentent de faire sous la protection de Dieu, qu'ils ne négligent ni la prière, ni la fréquentation des sacrements. Qu'ils se rappellent cette parole de Jeanne d'Arc : « Dieu premier servi » ; qu'ils apprennent à se dévouer sans réserve à leurs semblables par l'action en se consacrant totalement à Dieu par la contemplation, p. 67-68.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

RAPPORTS DE LA VIE CONTEMPLATIVE AVEC LA VIE ACTIVE

Eminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

L'idéal de la perfection chrétienne ne se réalise ni dans la vie exclusivement contemplative, ni dans la vie exclusivement active, mais dans le mélange de l'une et de l'autre. La contemplation qui éclate au dehors, se communique au prochain, et s'affirme par les œuvres est au-dessus de la contemplation qui ne franchit pas le domaine de la personnalité. Mieux vaut éclairer et rayonner au loin, comme le phare dont les projecteurs dissipent sur un immense espace les ténèbres de la nuit, que de luire dans le secret. *Sicut enim majus est illuminare quàm lucere solum, ità majus est contemplationem aliis tradere, quàm solum contemplari* (2). D'autre part, l'homme

(1) S. Em. Mgr le Card. Dubois, Arch. de Paris.
(2) IIª IIæ, q. 188, art. 6.

d'action qui, à peine préoccupé de son âme et de sa sanctification, s'épuise totalement à l'extérieur, n'égale pas celui qui fait servir son propre avancement au bien de ses frères. Comparant les Ordres religieux, saint Thomas assigne la première place aux instituts dont la ferveur se communique au prochain, la seconde aux sociétés qui, séparées du monde, se livrent uniquement au culte de Dieu, la dernière à celles qui ne s'adonnent qu'à l'action (1). Etudions le problème, Messieurs, et essayons de le résoudre, en examinant d'abord l'utilité de la vie active pour la vie contemplative; ensuite, l'utilité de la vie contemplative pour la vie active; enfin la nécessité de maintenir l'équilibre entre les deux (2).

I

On peut étudier la vie active soit du côté de ses œuvres, soit du côté de l'influence modératrice et pacifiante qu'elle exerce sur les passions.

Du côté des œuvres, la vie active est évidemment un obstacle à la contemplation, car il est impossible de s'appliquer aux travaux extérieurs, et, en même temps, aux exercices de dévotion. L'âme, absorbée par le souci des autres : enseignement, soin des pauvres, et des infirmes, visite des captifs et des malheureux, n'a que par moment le loisir de

(1) IIª IIæ, q. 188, art. 6.
(2) Append. N. 1, p. 301.

rendre à Dieu un culte. A plus forte raison perd-elle la liberté de penser à Dieu, de s'entretenir avec lui d'une façon continue. Marthe va, vient, interpelle les uns et les autres ; affairée, inquiète, elle adresse à peine quelques mots distraits, rapides au Maître, elle ne l'écoute pas, elle ne lui parle que pour solliciter l'aide de Marie. Elle n'oublie pas le Sauveur, elle songe à l'honorer, mais elle n'attache pas assez de prix à ce qui est nécessaire, elle en attache trop à ce qui est secondaire et elle renonce pratiquement aux doux colloques où Marie se plaît et puise à chaque instant une nouvelle force. *Manifestum est quod vita activa impedit contemplationem, in quantum impossibile est, quod aliquis simul occupetur circà exteriores actiones, et divinæ contemplationi vacet* (1).

Bien plus, l'union à Dieu est souvent en danger du fait d'une activité excessive et mal réglée. Cette union qui est le principe et la fin de la contemplation s'opère par la charité. Hélas ! que de fois la flamme de la charité s'attiédit, est étouffée, s'éteint dans les luttes bruyantes, dans la fièvre et les tempêtes au milieu desquelles s'engage l'action ! Au commencement, on réduit la part de la piété, peu à peu les rapports directs avec Dieu ne sont plus qu'intermittents, quelquefois ils finissent par se briser tout à fait. Saint Augustin écrivait à

(1) IIª IIæ, q. 182, art. 3.

Valerius : « Rien de plus difficile, de plus laborieux, de plus périlleux que le ministère des évêques, des prêtres, des diacres jetés dans le monde » (1). Ils sont nombreux les hommes qui ont perdu l'innocence et se sont éloignés de Dieu peut-être à jamais, parce qu'ils se sont abandonnés exclusivement à l'action. Le zèle les entraîne, leur religion succombe au contact des choses et des personnes qui ont trop vivement excité leur intérêt et leur sympathie. Pendant les années tragiques qui ont meurtri à de si grandes profondeurs notre génération et qui l'ont décimée en lui enlevant la fleur de sa jeunesse, que de consciences ont été mortellement blessées dans la pratique même du dévouement! On voulait consoler à fond les affligés, guérir les plaies à force d'affection et de sollicitude, bientôt on surprenait en soi des sentiments qui n'étaient plus conciliables avec l'amour suprême que nous devons à Dieu. Seigneur! ayez pitié de ces cœurs, victimes, jusqu'à un certain point, de leur générosité! Tenez-leur compte de leurs premières intentions, accordez-leur votre pardon, rendez-leur votre grâce. Il reste pourtant, qu'en maintes occasions, la vie active nuit à la vie contemplative; qu'en maintes occasions, elle lui est fatale.

Par contre, la vie active, du côté de l'influence modératrice qu'elle exerce sur les passions, dispose à la contemplation. La contemplation, en effet, est

(1) IIª IIæ q. 182, art. 8, object. 2.

impossible aux âmes qui obéissent aux caprices de leurs passions. Maîtresses de ces âmes, les passions ne leur permettent pas de s'appliquer totalement aux choses de Dieu. Elles troublent l'organisme, elles bouleversent la sensibilité, elles remplissent l'imagination de fantômes séduisants, la mémoire de souvenirs corrupteurs. Elles trouvent des complices dans les yeux, dans les oreilles, dans les plus bas instincts. Comment l'esprit, harcelé sans cesse par ces puissances redoutables, serait-il capable de monter jusqu'à Dieu? Comment la volonté serait-elle assez forte pour se dégager de tant de désirs, renoncer à tant de mauvais espoirs, s'arracher aux tyrannies de la chair et se reposer en Dieu? Le corps appesantit l'âme, accable la pensée; sous ce joug, nous avons de la peine à deviner ce qui est sur la terre, nous apercevons mal ce qui est devant nos mains, comment pénétrer jusqu'au ciel? (1) Il faut donc apaiser les passions si l'on veut aplanir les voies qui conduisent à la vie intérieure. L'année dernière, je vous ai montré que les vertus morales favorisaient l'éclosion, le progrès, le triomphe de la charité, parce qu'elles imposent une discipline aux passions. Il convient de parler des relations de la vie active avec la vie contemplative, comme nous avons parlé des relations des vertus morales avec la charité. Serait-ce que la vie active anéantit les passions? Non, Messieurs. Essayer de les

(1) Cf. *Sagesse*, IX, 15.

anéantir serait une tactique maladroite, on n'y réussirait pas, et l'on irait au-devant de retours terribles, de revanches cruelles, d'échecs certains. De plus, en elles-mêmes les passions ne sont pas criminelles, le sage leur offre une pâture saine et en fait les servantes de la justice.

Précisément la vie active fournit un aliment aux passions, elle les oriente vers des œuvres où elles dépensent leur feu. On les détourne ainsi des objets qui les entraîneraient au mal. Lorsque l'homme passionné s'est donné au prochain, lorsqu'il s'est prodigué au profit des causes qui lui sont chères, il est calmé. S'il se dévoue à ces causes pendant des années, il finit par se lasser d'une existence agitée, il rentre en lui-même, et, comme naturellement, il aspire à un état plus tranquille, et il trouve du charme dans la prière, dans la méditation : il est apte à la contemplation.

Au retour de ses campagnes, après avoir consacré son temps au gouvernement de ses peuples et à l'administration de son royaume, David désirait de tout son cœur se retirer dans la solitude, réfléchir, demander à la société de Dieu un peu de quiétude. On surprend continuellement sur ses lèvres des hymnes comme ceux-ci :

Seigneur, vous êtes mon refuge (1).
« Oh! que n'ai-je les ailes de la Colombe

(1) *Ps*, 92, 22.

Je m'envolerais et m'établirais en repos.
Je fuirais bien loin,
Et je demeurerais au désert;
Je me hâterais de *vous* demander un asile *à l'ombre*
[*de votre majesté*,
Loin du vent impétueux, loin de l'ouragan (1)
Dieu est mon secours,
Le Seigneur est mon soutien (2). »

Persécuté par la concupiscence, saint Jérôme parcourait la campagne, s'il était un mont moins accessible, un rocher plus abrupt, il les gravissait à la sueur de son front. Ces marches épuisantes, ces pénibles ascensions fatiguaient son corps et rendaient à son esprit sa liberté. Alors les entretiens du Bienheureux avec Dieu étaient pleins de lumière, pleins de douceur et sa bouche murmurait :

« O Dieu, ton amour est meilleur que le vin.
Tes parfums ont une odeur suave (3). »

Malgré son goût pour les aventures, et pour la lutte contre les flots, le marin est heureux de saluer le port; bien qu'il soit épris de son métier, le soldat pousse un soupir de soulagement, en apercevant la tente, et bien qu'attaché à sa besogne, l'ouvrier est content de revenir à son foyer. Ainsi l'homme occupé durant des jours et des jours aux travaux de

(1) Ps. 54, 6-9.
(2) *Ps.*, 53, 6.
(3) Cantiques, I, 3

l'apostolat ou de la bienfaisance ressent un besoin impérieux de changer l'action pour la contemplation.

Il est même des tempéraments impétueux qui ne peuvent arriver à la contemplation qu'après avoir passé par une action intense. La vibration de leurs nerfs, la mobilité de leur nature, la vivacité de leur imagination ne sauraient s'accommoder d'une contemplation muette, ni d'une prière assidue. Ils sont impatients de se mouvoir, de se mêler aux affaires et aux événements, de parler, en un mot, de créer des œuvres, de les soutenir, de les promouvoir (1).

C'est à cette condition qu'ils ne glisseront pas sur la pente de la convoitise et qu'ils n'offenseront pas la loi de leur baptême. Les contraindre, dès le début à demeurer dans la retraite serait une grave imprudence. A moins d'une grâce spéciale, l'isolement les exaspérerait, ils rompraient leurs engagements et leurs liens, ils s'égareraient, ils se perdraient. Le mieux est de laisser la fatigue, les mécomptes user cette ardeur, refroidir ce zèle et de les acheminer, par les sentiers de l'expérience, au désir de s'unir plus amoureusement à Dieu.

Une certaine activité est utile même aux âmes que leur état voue à la contemplation. Nous sommes des esprits infirmes. Quelle que soit notre bonne volonté, nous prétendrions en vain fixer perpétuellement notre regard au ciel. Un peu de diversion nous est

(1) Append. N. 2, p. 303.

nécessaire. Les Ordres les plus contemplatifs intercalaient entre les offices du chœur des travaux manuels, artistiques, intellectuels. Les moines défrichaient le sol, arrachaient des arbres, bâtissaient des monastères, des églises, des Hôtels-Dieu, sculptaient des statues, peignaient des tableaux, copiaient, déchiffraient et commentaient des manuscrits, puis, se rassemblaient dans le sanctuaire. Grâce à cette détente, leurs voix, en psalmodiant, étaient plus fraîches, et leur esprit plus alerte s'élevait plus facilement à Dieu. *Illi qui sunt magis ad vitam contemplativam apti, possunt exercitia vitæ activæ subire, ut per hoc ad contemplationem paratiores reddantur* (1). »

II

La vie active est utile à la vie contemplative, la vie contemplative est encore plus utile à la vie active.

D'abord l'action puissante, féconde, est le fruit de la vie contemplative. Je vous disais l'autre jour que les moines, n'eussent-ils jamais franchi les portes de leurs couvents, étaient déjà, du seul fait de leur intercession, de leur pénitence, de leur sacrifice, d'insignes bienfaiteurs du genre humain. Mais au cours des âges, leur action extérieure a été d'un éclat qu'aucune autre n'a dépassé.

(1) IIa IIae q. 182, art. 4, ad 3um.

Ces hommes et ces femmes ont touché les consciences, changé les idées et les sentiments, guéri les blessures de l'âme et du corps, sauvé l'Eglise et leur pays. Or, tous étaient des contemplatifs. Lorsqu'ils apparaissaient, ils apparaissaient, le front ceint de l'auréole qu'ils devaient à la contemplation. Mon Dieu nous avons soif de sécurité, de justice, de fraternité, nous fléchissons sous le poids de nos malheurs, de nos deuils, de nos ruines, choisissez-vous des élus, envoyez-nous des saints qui, formés à votre école, ramèneront chez les individus et chez les peuples la suprématie des principes sans lesquels notre avenir serait compromis et notre décadence certaine (1).

D'où l'action extérieure du contemplatif tire-t-elle son étonnante vertu? Je me propose de vous le dire. En Dieu et dans les créatures l'énergie de l'action au dehors dépend de l'abondance de la vie au dedans. L'on agit dans la mesure où l'on vit. Un être sans vigueur n'engendre qu'un enfant chétif. L'homme qui agit fortement est l'homme fort, en raison de cet adage : la cause est supérieure à l'effet; la grandeur de l'effet ne peut être supérieure à celle de la cause. Saint Jean nous a renseignés à ce sujet. Pressé de nous expliquer pourquoi Jésus a opéré dans le monde tant de merveilles, il écrit :

(1) Append. N. 3, p. 304.

« Avant toutes choses était le Verbe,
Et le Verbe était en Dieu.

. . . . . .

En lui était la vie.

. . . . . .

Et le Verbe s'est fait chair,
Et il a habité parmi nous.

. . . . . .

Tout plein de grâce et de vérité

. . . . . .

De sa plénitude nous avons tous reçu (1) ».

Comprenez-vous, Messieurs, le sens de ce texte dont l'Evangile de l'apôtre bien-aimé n'est que le développement? Le voici en quelques mots : Le Christ, Fils de Dieu est venu en ce monde et il a répandu à torrent la vie parce qu'il possédait la plénitude de la vie, la lumière parce qu'il possédait la plénitude de la lumière, la vérité parce qu'il possédait la plénitude de la vérité. Cela signifie que l'on fait le bien dans la mesure où l'on est bon soi-même. La bonté qu'on l'appelle vie, lumière, vérité, charité, sainteté est, par nature, communicative. *Bonum communicativum sui*, *bonum diffusivum sui*. La bonté se communique suivant son degré de profondeur. « Dieu, dit Bossuet, est infiniment communicatif parce qu'il est infiniment bon (2). » Si, sortant « de

(1) S. Jean, chap I.
(2) Sermon pour la fête de Noël, 1er point,

son auguste et impénétrable solitude, il ouvre *sur nous* son large sein » (1), c'est poussé par cette infinie bonté. S'il se communique à nous par la création, par la grâce, par la gloire, par l'union de sa personne avec notre nature, c'est, si j'ose ainsi m'exprimer, contraint par son infinie bonté, car « il semble se faire violence quand il retient pour un moment ses bienfaits, et qu'il les empêche de couler sur nous avec une entière profusion (2). »

Dans les genres les plus divers, la perfection, qui est la bonté poussée à son extrême limite, montre une activité dont rien ne triomphe. C'est le Nil sortant de son lit et enrichissant l'Egypte de ses abondantes alluvions ; c'est l'homme qui, en possession de sa virilité, transmet son sang à une nombreuse postérité ; c'est le savant illuminé par ses visions et en révélant le secret à ses semblables ; c'est l'ange secouant ses ailes sur les hiérarchies inférieures, et les associant à ses extases ; c'est le saint qui, enivré de vérité et d'amour aux sources vives de la contemplation, ne peut plus contenir en lui-même les clartés et la flamme qui transpirent à travers tout son être. Alors les apôtres, dont les Scribes et les Pharisiens veulent fermer la bouche, s'écrient : « Nous portons en nous une idée plus grande et plus forte que nous. Nous ne pouvons pas la cacher, nous ne pouvons

(1) Sermon pour la fête de Noël, 1er point.
(2) Bossuet. Panég. de sainte Thérèse, in princip,

pas taire ce que nous avons vu et entendu » (1). Alors Paul écrit aux Corinthiens : « *Charitas Christi urget nos.* La charité du Christ nous presse » (2), personne ne l'empêchera d'éclater et d'embraser l'âme des Juifs et des Gentils. Alors saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean écrivent ce livre divin : l'Evangile. Alors, le jour voit Antoine combattre la corruption païenne et l'hérésie ; Athanase, Basile, Chrysostome, Jérôme, Augustin sauver l'orthodoxie ; Martin établir des paroisses, convertir la Gaule ; Benoît arrêter les Goths et s'imposer à leurs chefs, Galla et Totila ; Grégoire le Grand instruire les Francs, les Lombards, les Burgondes et confondre la barbarie des Iconoclastes ; Pierre l'Ermite, Bernard prendre l'initiative des croisades ; François d'Assise, Dominique de Guzman, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Vincent Ferrier, Catherine de Sienne, Thérèse de Jésus, Ignace de Loyola, François de Sales tenir en échec les Manichéens, les Pélagiens, les Albigeois, les Luthériens, les Calvinistes, ranimer partout l'esprit de ferveur ; alors Vincent de Paul et ses disciples pourvoient aux nécessités des pauvres, des malades, des orphelins ; Lacordaire, Ravignan, Ozanam infligent de mortelles défaites au lâche démon du respect humain. Quels docteurs ! Quels athlètes ! Quels héros ! Comment énumérer

(1) *Actes*, IV, 20.
(2) II. *Corinth.*, V, 14.

les effets de leur action? où trouver des teintes assez vives pour mettre en un suffisant relief la splendeur victorieuse de leurs exploits? Ce que nous devons affirmer, c'est que leur zèle puise sa vertu dans la contemplation, c'est que leur amour de l'humanité a sa source dans leur amour de la Divinité.

Ce n'est pas tout. L'action nous lasse. Nous soignons les malades, et, à peine guéris, les malades oublient notre nom; nous consolons les affligés, et, à peine réconfortés, les affligés s'éloignent de nous; nous élevons les orphelins, et, à peine capables de se suffire, les orphelins se retournent contre leurs bienfaiteurs; nous visitons les prisonniers, et, à peine libérés, les prisonniers usent de leur liberté pour attenter à la nôtre; nous donnons du pain à ceux qui ont faim, du vin à ceux qui ont soif, et, à peine rassasiés et désaltérés, ces êtres brisent avec nous quand ils ne nous maudissent pas; nous évangélisons les humbles, nous éclairons les ignorants, nous convertissons les pécheurs et, à peine évangélisés, éclairés, convertis, les humbles, les ignorants, les pécheurs s'érigent en durs censeurs de notre doctrine et de notre conduite, en persécuteurs sans justice et sans pitié de nos personnes, de nos familles, de nos amis. Ah! qu'il faut d'énergie pour ne pas succomber à la tentation du découragement, d'abnégation pour ne pas être irrémédiablement

froissé par tant d'ingratitude, de constance, pour ne pas jeter le manche après la cognée, au lendemain de tant de désillusions ! Vous le savez, prêtres qui semez le bon grain et ne récoltez souvent que des épines. Vous le savez, éducateurs de la jeunesse qui comptez des élèves parmi vos pires adversaires. Vous le savez, serviteurs et servantes des infirmes qui êtes tant de fois les victimes de ceux dont vous avez pansé les ulcères. Vous le savez, ô Jésus, qui avez été vendu par un de vos disciples, et renié par Pierre que vous honoriez de votre confiance, que vous investissiez de votre pouvoir. Vous le savez, ô mon Dieu, qui nous comblez de vos dons sans que nous songions même à vous adresser les remerciements du Prophète : *Quid retribuam, Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Que rendrai-je au Seigneur en retour de tous les biens que je lui dois (1). »

Dans l'amertume de nos déceptions, abandonnerons-nous ceux que nous avions résolu de secourir? Sous prétexte que vous donnez sans recevoir, que votre dévouement n'est pas rémunéré, vous, apôtres, renoncerez-vous à prêcher la parole de Dieu; vous, docteurs, à publier la vérité; vous, frères et sœurs de charité, à soulager la misère? Non. Rien ne vous rebutera. A l'humanité sceptique, grossière, avilie, souffrante, vous redirez ces héroïques paroles de l'Apôtre que je relis toujours avec une nouvelle

(1) *Ps.*, 115, 12.

émotion : *Quoique vous fassiez*, « volontiers je dépenserai tout et je me dépenserai moi-même pour vos âmes, dussé-je, en vous aimant davantage, être moins aimé de vous. *Ego autem libenter impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris : licet plus vos diligens, minus diligar* » (1).

Où donc trouverons-nous la force d'aimer sans être aimés, de nous immoler sans être payés d'aucun retour? En Dieu, Messieurs, en Dieu qui nous donne gratuitement tout ce qu'il nous donne, en Dieu qui forme ses élus à son image, les habitue à imiter sa magnificence et son désintéressement. Mais c'est par la contemplation entendue au sens le plus large du mot, que nous nous assimilons la vertu de Dieu, une vertu dont aucune douleur n'aura raison ; c'est l'amour de Dieu qui nourrira et renouvellera en nous l'amour du prochain et l'esprit de dévouement. Or l'amour de Dieu naît, grandit, se ranime, se dilate dans la méditation des livres saints, dans la communion, dans la contemplation surnaturelle. « *Cum quis ipsum quem amat viderit, in amore ipsius amplius ignescit* (2) ».

III

Il importe, Messieurs, dans l'intérêt de nos œuvres, de maintenir l'équilibre entre la vie contemplative et la vie active. Il faut qu'il y ait une proportion

(1) II *Corinth.*, XII, 12.
(2) S. Grégoire, cité par S. Thomas, IIª IIæ q. 180, art. 7.

aussi exacte que possible entre la première et la seconde (1).

Je tiens à l'avouer, le contemplatif, à moins de motifs particuliers, serait coupable qui ne partagerait pas avec ses frères la vérité et l'amour que Dieu a déposés dans son cœur, qui garderait pour lui-même la surabondance des biens qu'il a reçus. Il pécherait comme l'avare qui, accumulant les millions, les enfouit dans ses coffres et refuse d'en distraire quoi que ce soit, comme le mauvais riche qui, assis à une table magnifique, ne daignait pas offrir au pauvre Lazare le moindre morceau de pain; comme les époux dont les veines sont pleines de sang généreux et qui, par un égoïsme inexcusable refusent de le transmettre. Le Prophète antique avait hâte de confier aux autres le secret de ses découvertes. *Sine fictione didici*, disait-il, *sine invidiâ communico et honestatem illius non abscondo.* »

« J'ai appris la sagesse sans arrière-pensée,
Je la communique sans envie,
Et je ne cache point ses trésors. (2) »

A son tour, Notre-Seigneur, la veille de sa mort, adressait ce discours à ses apôtres : « Quoi que j'aie entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître, *Quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.* (3) » Mais après avoir instruit les pêcheurs de Galilée, après

(1) Append., N. 4, p. 305.
(2) *Sagesse*, VII, 13.
(3) S. JEAN, XV. 15.

leur avoir révélé les mystères du salut, il ne manqua pas d'ajouter : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (1). Prêchez l'Evangile sur les toits (2), prêchez-le à toute créature (3). » Pierre et ses compagnons se souvinrent de ce précepte. Le Saint-Esprit descend sur leur tête et dans leur cœur : immédiatement ils parlent aux foules assemblées à Jérusalem. *Repleti sunt omnes Spiritu sancto et cœperunt loqui* (4). » Leurs accents émeuvent les Parthes, les Mèdes, les Elamites, les habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, de la Syrie, de Rome, de Crète, d'Arabie rassemblés à Jérusalem, et tous ces auditeurs stupéfaits de s'écrier : « Quelle merveille ! ces orateurs étranges nous annoncent les grandeurs de Dieu, en usant des idiomes particuliers à chacun de nous (5) ! » Messieurs, la vie contemplative, à moins de végéter, s'affirme par l'action. Je n'ignore pas que plusieurs, d'une constitution délicate, souffriraient spirituellement et moralement si on les obligeait à fréquenter le monde. Ils sont nés pour la vie intérieure non pour la vie extérieure. Respectons la Providence qui distribue ses dons suivant la sagesse de ses desseins. D'autres, au con-

(1) S. Matth., xxviii, 19.
(2) S. Matth., x, 27.
(3) S. Marc, xvi, 15.
(4) *Actes*, ii, 4.
(5) *Ibid*, ii, 11-12.

traire, ont toutes les qualités que Dieu requiert de ses serviteurs au dehors. Ils ont des mains habiles, des bouches d'or, de rares talents. Personne plus qu'eux n'est apte à guérir les maux du prochain. Ont-ils le droit de se dérober sous prétexte que la vie active leur causerait des ennuis et troublerait leur recueillement? Je ne le crois pas, Messieurs. Je crois, qu'ils sont tenus de donner à la terre ce que leur a donné le ciel, à savoir : la pensée qui les éclaire, l'amour qui les console et les réjouit. S'ils hésitent et s'ils reculent devant les amertumes et les labeurs de la vie active, ils ont tort. Qu'ils songent aux malheureux qui les attendent, aux petits qui réclament le pain de la vie et de la vérité sans que personne exauce leur prière. *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis* (1). Qu'ils songent aux nations assises *dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (2); qu'ils songent à tant de brebis sans pasteur; qu'ils se rappellent la plainte mélancolique de Jésus : « *Misereor super turbam,* j'ai pitié de la foule (3); » qu'ils relisent la lettre de Paul aux Galates : « Mes petits enfants, je consens à éprouver de nouveau les douleurs de l'enfantement, pourvu que le Christ soit formé en vous (4). » Qu'ils songent à tout cela, dis-je, et leur amour du prochain

(1) JÉRÉMIE, *Lamentations*, IV, 4.
(2) S. LUC, I, 79.
(3) S. MARC, VIII, 2.
(4) *Galates*, IV, 20.

s'exprimera par une activité, par des œuvres correspondant à leur amour de Dieu.

A notre époque, l'équilibre dont je parle est moins en danger du fait de la contemplation exclusive et fermée que du fait de l'action exagérée. Jérémie se lamentait en ces termes : « La désolation de la terre est extrême, parce que personne n'est attentif aux choses de Dieu (1). » Ce reproche ne contient-il pas une censure de notre siècle ? La générosité, le dévouement parmi nous méritent tous les éloges. Je ne me pardonnerais pas de décourager, ne fut-ce que d'un mot, un si bel élan. Mais le résultat répond-il toujours à l'effort ? Je n'oserais l'assurer. Que de déceptions nous ont attristés ! Que de ligues, que d'associations dont nous espérions le salut, ont trompé nos espérances ! Malgré une dépense considérable d'argent, d'intelligence, de bonne volonté, nous n'avons pu rétablir le règne de Dieu sur la famille, ni sur les nations.

Notre échec partiel a des causes multiples qu'il serait trop long d'énumérer, n'est-il pas dû quelquefois au fait qu'il n'y avait pas assez d'égalité entre notre vie intérieure et notre vie extérieure ? N'avons-nous pas trop souvent bâti sur le sable en pensant que notre jeunesse, nos talents, notre intrépidité briseraient des obstacles, en apparence insurmontables ? Les fondateurs de nos œuvres ont-ils toujours eu ces convictions, ces sentiments surnatu-

(1) Jérémie, xii. 11.

rels qui rendent invincible? Je les respecte et je les aime trop pour les juger. Ce que personne n'ignore, c'est que, des vents contraires ayant soufflé, ont emporté plusieurs édifices élevés à grands frais.

Quoi qu'il en soit du présent, il convient d'affirmer que les œuvres valent, durent, résistent aux fureurs du monde et du démon, dans la mesure où elles s'alimentent aux sources de la vie religieuse. Il convient d'affirmer que nos œuvres chrétiennes réussiront mal, à moins qu'elles n'aient à leur racine, la contemplation et la piété. Si l'on sacrifie le culte de Dieu au culte de l'humanité, celle-ci pâtira la première de cette erreur. Nul ne donne ce qu'il n'a pas, nul ne donne abondamment ce qu'il ne possède que maigrement, nul ne donne longtemps ce qu'il ne possède pas d'une façon ferme et définitive. Le sens de ces raisonnements, le voici : il faut que la vie extérieure naisse de la richesse de la vie intérieure, que la vie extérieure ne soit que le trop-plein de la vie intérieure, que l'amour du prochain ne soit que l'effet de l'amour de Dieu, que l'activité ne soit que le rayonnement de la contemplation. Pourquoi, le Christ, a-t-il passé ici-bas en répandant à torrent la lumière, la force, la sainteté, la vie? Parce qu'il était la lumière même, la force même, la sainteté même, la vie même. Où puisait-il la supériorité qui a fait de lui l'ouvrier sans égal? Dans ses rapports incessants avec le Père. Il nous a clairement enseigné cette vérité par son

exemple. Avant de prêcher, avant de combattre le mensonge des Pharisiens et des Scribes, avant de guérir les malades et de ressusciter les morts, il passait trente ans dans la préparation obscure de l'avenir. Au cours de son ministère, il se retire à chaque instant, au désert ou sur la montagne, comme s'il avait eu besoin de s'approvisionner de bonté. Puisse sa leçon ne pas être perdue! (1).

N'essayez pas, Messieurs, de servir le prochain si, d'abord, vous ne servez pas Dieu. N'essayez pas de servir le prochain avec puissance, si, d'abord vous ne servez Dieu avec ferveur. Voulez-vous toute ma pensée? L'erreur de notre temps a été de substituer au culte de la Divinité le culte de l'humanité, c'est-à-dire la contemplation de Dieu à l'action en faveur de l'homme. N'allez pas croire que cette politique ait profité à l'homme; quoi qu'on prétende, elle a outragé Dieu et elle a nui à l'homme. C'est fatal; quand l'harmonie ne règne pas entre la vie contemplative dont Dieu est l'objet et la vie active dont l'homme est le terme, quand l'amour de Dieu est faible et languissant, l'amour de l'homme ne tarde pas à fléchir en même temps que le zèle qui en était l'expression. Les saints qui sont nos modèles étaient fidèles à ces maximes. Ils maintenaient en eux-mêmes l'accord de la vie intérieure et de la vie extérieure. Bien qu'auprès de leurs semblables, ils s'acquittent des ministères les plus absorbants et les plus difficiles,

(1) Append., N. 5, p. 305.

ils laissent intacte la part de Dieu. Il n'y a pas une exception à cet égard. Quiconque ne respecte pas cette loi tombe dans le surmenage, et le surmenage est presque toujours stérile. Saint Thomas, après avoir peint l'heureuse influence de l'évêque sur le peuple chrétien, dit : « Cette influence provient de l'amour intense que l'évêque a pour Dieu. Aussi Notre-Seigneur demande d'abord à Pierre : « M'aimes-tu? » Il ne lui confie qu'ensuite ses agneaux et ses brebis. « *Hoc ipsum quod episcopi intendunt his quæ pertinent ad proximorum dilectionem, provenit ex abundantia dilectionis divinæ* » (1).

Souvenez-vous de cette théologie, Messieurs, et tâchez d'y conformer votre conduite. Ne négligez pas, sans nécessité, la prière, la méditation, la fréquentation des sacrements, sous prétexte de vous donner davantage au prochain. Avant d'évangéliser les âmes, de catéchiser les enfants, de secourir les malades ou les prisonniers, prosternez-vous devant Dieu, invoquez-le, unissez-vous à lui. Au soir de vos saintes campagnes revenez aux pieds de Dieu. Au milieu même des occupations que vous impose le précepte de la miséricorde, élevez souvent vers lui votre âme. Sans lui, rien de solide ni de durable. La cité du bien, en apparence la mieux établie, les édifices, en apparence les mieux construits, s'écroulent, à moins que Dieu n'y mette la main; les

(1) IIª IIæ, q, 184, art. 7, ad 2um.

projets les plus habilement conçus et les plus savamment exécutés échouent à moins que Dieu ne les adopte. Vous associerez Dieu à vos entreprises en contractant avec lui une alliance étroite, définitive. Collaborateurs de Dieu, vous fonderez des œuvres qui résisteront aux hostilités du monde et du démon. Saint Paul a prononcé cette parole audacieuse : « *Omnia possum.* Je puis tout. » D'où lui vient cette assurance? De ce qu'il se sent indissolublement attaché au Christ et au Père. « Je puis tout, dit-il, mais grâce à celui qui me fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat* » (1). Ne vous affranchissez pas de vos devoirs envers Dieu, en alléguant que le temps vous manque, et que vous appartenez à vos semblables; ne vous distrayez pas de Dieu en alléguant que le pauvre vous appelle ou que le pécheur vous attend. Quelle carrière fut plus remplie que celle de Jeanne d'Arc? Quel empire a été le sien! Quels assauts elle a subis! oh! que j'aime sa formule. « Dieu premier servi! » que j'aime à voir la Pucelle quitter, au moment décisif, le champ de bataille, chercher la victoire sur l'ennemi dans un virginal commerce avec le ciel, et, en résumé, demander le succès de son action aux feux sacrés de la contemplation. Imitez, Messieurs, cette enfant héroïque, et apprenez à vous dévouer sans réserve aux hommes par l'action, en vous consacrant totalement à Dieu par la contemplation.

(1) *Philipp.*, IV, 14.

TROISIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'ÉTUDE DES SCIENCES

SOMMAIRE

Deux écoles extrêmes quand on essaye de déterminer les rapports de l'étude et de la perfection chrétienne. L'une considère la science comme l'ennemie de la piété, l'autre regarde la piété comme nuisible à l'étude et à la science. On combattra ces deux excès en montrant que la science nous est d'un réel secours pour notre avancement dans les voies de la perfection chrétienne; que la perfection chrétienne, en retour, sert grandement les intérêts de la science, p. 75-76.

I

La science nous est d'un réel secours pour notre avancement dans les voies de la perfection bien que l'on puisse être saint sans être savant.

1. La perfection consiste d'abord dans l'amour de Dieu. L'amour de Dieu profite de la science qui l'éclaire, car plus on connaît Dieu, plus on l'aime.

a) La science nous aide à mieux connaître Dieu au point de vue naturel. Elle nous montre en Dieu la Cause première, le Moteur immobile, le souverain Bien. Devant le Dieu aperçu par la raison, l'esprit et le cœur s'émeuvent jusqu'à l'admiration et jusqu'à l'adoration. Les philosophes, les entomologistes, les astronomes. Le savant découvre dans la création un ordre, un accord, une suite qui l'entraînent à l'amour du Créateur. La science de Pasteur a contribué à faire de lui un bon serviteur de Dieu, p. 76-79.

b) La science est utile à la piété parce qu'elle apporte à la foi un supplément surnaturel de lumière et de fermeté. A la foi qui est le fondement de l'édifice spirituel, la science apporte un supplément de lumière en nous assurant une connaissance plus complète, plus précise, moins confuse de l'Evangile. La science apporte à la foi un supplément de fermeté en prouvant que nous ne croyons pas à la légère, en soulignant l'accord et l'unité de nos dogmes entre eux, puis le lien qui rattache nos

mystères à notre morale, en usant de l'analogie, en dissipant les erreurs auxquelles nous exposerait une contemplation aveugle, p. 80-81.

c) La science et l'étude sont des moyens de modérer les passions dont les dérèglements constituent un si grand danger pour l'amour de Dieu. La volupté, la cupidité, l'ambition, l'oisiveté sont tenues en échec par l'étude qui nous arrache à la fascination fatale des choses et des personnes, p. 81-83.

2. Nous tendons à la perfection par l'amour et le service du prochain. Parmi les œuvres utiles au prochain, aucune n'égale l'œuvre de l'enseignement et de l'apostolat. Mais pour donner aux autres la vérité naturelle ou surnaturelle, il faut la connaître parfaitement. On la connaît par l'étude et par la science, p. 84-85.

II

La sainteté est l'auxiliaire de la science.

1. Elle nous dégage de la curiosité, de la vanité, de la vénalité qui nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité.

a) Ceux qui veulent surprendre les secrets de l'être ont besoin de recueillement et de tranquillité. La curiosité trouble ce calme. Le besoin de tout voir et de tout savoir est fatal à la vraie science. La dispersion de la pensée, la décadence intellectuelle de notre jeunesse dues en grande partie, aux programmes surchargés de nos écoles. La volonté de déchirer tous les voiles, même ceux qui nous cachent les mystères divins, sont les effets de cette malsaine curiosité, p. 85-88.

b) La vanité est une seconde ennemie de la science. La vanité nous aveugle et nous entraîne à trahir, à exagérer, à diminuer la vérité, p. 88.

c) La vénalité enlève à la science son indépendance, p. 88.

2. La sainteté est l'adversaire de tous ces trafics. Par la tempérance elle met des bornes à notre désir de savoir et de sortir de notre sphère ; par l'humilité, que la docilité accompagne, elle nous apprend à chercher auprès des autres la lumière qui nous manque ; par le désintéressement, elle nous forme à l'impartialité et à la loyauté scientifiques, p. 89-90.

3. La sainteté joue un rôle plus positif vis-à vis de la science. Elle apporte à la raison un supplément d'énergie vitale.

a) La foi élargit notre domaine intellectuel du côté de la terre et du côté du ciel. Elle nous instruit, au lendemain de notre baptême, des vérités d'ordre naturel que notre génie n'aurait que péniblement découvertes, p. 91.

b) La foi fonde l'édifice spirituel, la charité le couronne. Influence de l'amour de Dieu sur la vie intellectuelle. Quand on aime Dieu, on veut justifier ses enseignements. Pour les justifier on remue toutes les questions philosophiques, morales, politiques, nationales, internationales. Ce travail gigantesque et inspiré par l'amour de Dieu a élevé à la science un monument immortel, p. 92-93.

c) L'assistance du Saint-Esprit qui possède la plénitude de la sagesse ajoute, dans toutes les sphères, mille clartés à nos connaissances. Mais le Saint-Esprit communique sa science transcendante aux âmes pieuses, aux âmes contemplatives, aux saints. Saint Thomas demandait moins à son génie qu'au Saint-Esprit la solution des problèmes qui le tourmentaient, p. 93-95.

Exhortation à tirer profit de ces enseignements aussi bien pour le progrès spirituel de l'âme que pour son progrès intellectuel, p. 95-96.

TROISIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'ÉTUDE DES SCIENCES

Eminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

Les hommes pèchent par des exagérations contraires. Ils sont trop sensibles ou trop froids, trop violents ou trop faibles, trop entreprenants ou trop paresseux. Lorsque l'on veut déterminer les rapports de l'étude et de la perfection chrétienne, on se trouve en face de deux écoles extrêmes. La première s'insurge contre la science, s'en défie comme d'une ennemie de la vie intérieure et de la piété. Elle rappelle que les hérétiques se sont presque toujours égarés, parce qu'ils prétendaient résoudre tous les problèmes à la seule lumière de leur philosophie, de leur théologie, de leur exégèse ; qu'en maintes circons-

(1) S. Em. Mgr le Card. Dubois, Arch. de Paris.

tances, les docteurs, enivrés de leurs découvertes, se sont éloignés de Dieu et ont rompu avec lui. La seconde considère la piété comme nuisible à l'étude et à la science. Elle soutient que les époques d'ascétisme, d'enthousiasme religieux, de mystique ont été des époques de décadence intellectuelle. De là, chez les uns, le mépris aveugle de la science et des recherches dont elle est la fin; de là, chez les autres, le dédain affecté de la dévotion et des exercices spirituels qui l'entretiennent et la ravivent. Le bon sens, l'histoire, la sagesse nous interdisent d'adopter ces systèmes excessifs. Dans les desseins de la Providence, la science et la piété sont, de même que la raison et la foi, deux sœurs destinées à se prêter un précieux et mutuel appui (1). Telle est la vérité sur laquelle je voudrais aujourd'hui insister en vous prouvant que la science nous est d'un réel secours pour notre avancement dans les voies de la perfection chrétienne; que la perfection chrétienne, en retour, sert grandement les intérêts de la science.

I

La science nous est d'un réel secours pour notre avancement dans les voies de la perfection chrétienne.

Bien entendu on peut être bon et saint sans être savant. Dieu supplée dans la mesure qui lui plaît à l'insuffisance intellectuelle des êtres marqués du

(1) Append., N. 1, p. 306.

signe de la prédestination. Il instruit lui-même une Catherine de Sienne et une Jeanne d'Arc; à son gré, il fait connaître aux humbles les profonds mystères que le génie essaie en vain de pénétrer. Un des passages les plus émouvants de saint Matthieu est cette prière de Jésus : « *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous bénis de ce que vous avez caché aux sages et aux prudents ce que vous avez révélé aux petits (1). »

Cependant la science nous aide à acquérir la perfection. La perfection consiste dans la pratique de la charité. La charité a un double objet : un objet principal : Dieu; un objet secondaire, le prochain (2).

L'amour de Dieu bénéficie de la science de plusieurs manières. Premièrement la science nous éclaire. Plus on aime Dieu et meilleur on est; mais plus on connaît Dieu, plus on l'aime. Or la science nous aide à mieux connaître Dieu au point de vue naturel et au point de vue surnaturel. Au point de vue naturel, elle nous montre en Dieu la Cause première, le Moteur immobile, le souverain Bien.

Devant la Cause première, devant le Moteur immobile, devant le souverain Bien tels qu'ils nous apparaissent à travers la création, l'esprit et le cœur

(1) S. Matth., xi, 25.
(2) Append., N. 2, p. 306.

s'émeuvent déjà jusqu'à l'admiration et jusqu'à l'adoration. Le Saint-Esprit a dicté ces paroles à ses disciples : « La sagesse — forme la plus noble de la science — fait de nous des amis de Dieu. *Amicos Dei et prophetas constituit* (1). Les maîtres de l'antiquité, privés de la lumière que nous apporte l'Evangile, ont, en étudiant le monde visible, atteint le monde invisible et lui ont voué un culte. Socrate, Platon, Aristote rendaient hommage au Dieu dont leur philosophie établissait l'existence. Saint Paul déclare inexcusable quiconque, ayant connu Dieu à la clarté de la raison, offre à des idoles corruptibles l'encens qui appartient à l'incorruptible Majesté (2). La puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté éclatant dans l'ensemble et dans les détails de l'univers, dans les grandes choses et dans les petites, s'imposent à l'attention des âmes droites. L'entomologiste qui constate avec quel art sont composés les moindres insectes, le botaniste qui analyse les éléments de la plante et leur harmonieux arrangement, l'astronome qui suit le cours des étoiles et des planètes, ne trouvent pas d'expressions assez fortes pour bénir l'Auteur de tant de merveilles. David se levait la nuit, et en face des firmaments, il se répandait en actions de grâces ; de son cœur, la louange, pareille à celle de Moyse mourant, coulait sur ses lèvres comme les ondées sur les champs, comme la rosée sur la

(1) *Sagesse*, VII, 27.
(2) *Romains*, I, 21-23.

verdure, comme les gouttes d'eau sur le gazon (1). En une sorte d'extase, il répétait :

« O Jéhovah ! notre Seigneur,
Que ton nom est glorieux dans toute la terre,
Toi qui a revêtu les cieux de ta propre splendeur. »

Le savant découvre dans les œuvres de Dieu un ordre, un accord, une suite que l'œil vulgaire ne soupçonne que superficiellement. Dès lors, la vision du savant ne doit-elle pas l'entraîner à un fervent amour de Dieu? Il faut d'ailleurs l'avouer, autant la science fausse et frelatée s'érige en ennemie de Dieu, autant la science authentique prend parti pour le Maître qui s'appelle lui-même le Dieu des sciences, *Deus scientiarum Dominus* (2). Aux apologistes de développer cet argument en invoquent le témoignage de l'histoire. Je me contenterai de vous citer un trait à l'appui de ma thèse, on en pourrait citer bien d'autres. Un jour, quelqu'un s'entretenait avec le religieux vénérable qui dirigeait l'âme de Pasteur. Au cours de la conversation, ce religieux dit : « Pasteur n'est pas seulement chrétien, il est pieux ; il ne communie pas rarement, il communie souvent » (3). Nul doute, la science de Pasteur avait contribué à faire de lui un bon serviteur de Dieu.

(1) *Ps.* VIII, 1-4, Cf. Deutéronome, XXXII, 1-3.
(2) I *Rois*, II, 3.
(3) Le P. Boulanger, des Frères-Prêcheurs, dont il s'agit, est mort c'est pourquoi je me permets de citer son nom.

Secondement, la science est utile à la piété en apportant à la foi un supplément surnaturel de lumière et de fermeté.

La foi est à la base de la justice chrétienne. *Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis* (1). Elle est le fondement de l'édifice spirituel que nous élevons à l'honneur de la Divinité. Le saint est d'abord un croyant qui adhère sans hésitation, sans réserve, sans retour aux vérités contenues dans la Révélation. Or la science nous amène, au sujet de la Révélation, à un assentiment plus intégral et plus inébranlable. Elle nous amène à un assentiment intégral. Grâce à elle, nous connaissons ce que l'Evangile enseigne en fait de dogme et de morale, et les interprétations infaillibles que l'Eglise a données aux leçons de son Fondateur ; nous pouvons croire et confesser, non d'une manière confuse, mais explicitement et clairement chacune des vérités qui appartiennent à notre doctrine ; il nous est permis de nourrir les méditations et les oraisons qui nous mettent en rapport avec Dieu d'aliments plus riches et plus substantiels.

La vie de la foi dépend aussi de sa fermeté. La grâce, sans intervention de la science, suffit à graver la foi dans les dernières profondeurs de l'âme et à lui donner une intensité qui défiera toute comparaison. Néanmoins la science consolide la foi de diverses façons. Elle la consolide en prouvant que nous ne

(1) *Concile de Trente.* Sess., VI. ch., VIII.

croyons pas à la légère, que nous avons des motifs graves et convaincants de considérer la religion catholique comme la religion vraie, émanée de Dieu à l'exclusion des autres. Elle la consolide en soulignant l'accord et l'unité de nos dogmes entre eux, le lien qui rattache nos mystères à notre morale, en empruntant à l'analogie, des images, des métaphores, des arguments qui rassurent la raison et facilitent son adhésion à la parole de Dieu. Celle-ci reste obscure, mais par le dehors elle est environnée de si belles clartés que nous éprouvons moins de répugnance à l'accepter. En nous éclairant, la science dissipe les erreurs auxquelles nous exposerait une contemplation aveugle. Les pères anciens nous racontent qu'un pieux solitaire, par simplicité, versa dans un anthropomorphisme grossier (1). Une mystique ignorante a souvent donné naissance à des hérésies qui ont tué la dévotion et perdu beaucoup d'âmes. « Plusieurs, dit Saint Grégoire, refusant de se faire les humbles disciples de la vérité, deviennent des maîtres d'erreur » (2). La perfection chrétienne est inséparable de la vérité, tout ce qui nous initie à une vérité plus complète et plus pure ouvre les voies au progrès spirituel.

Enfin, Messieurs, l'étude et la science sont des moyens de modérer les passions et de nous disposer à

(1) IIª IIæ, q. 188, art. 5.
(2) IIª IIæ, q. 188, art. 5.

l'amour de Dieu et à la contemplation. Pourquoi n'aimons-nous pas Dieu davantage ? Pourquoi lui accordons-nous si peu de place dans nos pensées et dans notre cœur? En grande partie, parce que nous ne le connaissons pas assez, parce que nous mêlons à la connaissance que nous avons de lui et de ses attributs des erreurs et des préjugés. Surtout nous restons tièdes ou indifférents à son égard, surtout nous demeurons insensibles à sa grâce et nous lui résistons parce que nous sommes la proie de passions déréglées. Le royaume des cieux n'est le partage ni des voluptueux, ni des hommes cupides ou ambitieux. Or un complice redoutable des passions, c'est l'oisiveté. Pour un démon qui nous tente quand nous sommes occupés, dix nous assiègent et nous harcèlent quand nous sommes oisifs. Les désœuvrés cherchent instinctivement une pâture. Leur esprit et leur imagination, à l'affût des spectacles, des concerts, des fêtes susceptibles de tromper leur ennui, se répandent sans réserve sur des objets illicites. *Evagatio mentis super illicita.* Est-il besoin de dire que cette indiscipline des passions est incompatible avec la vie sérieuse, à plus forte raison avec la vie chrétienne, à plus forte raison avec l'idéal de cette vie. L'étude rectifie cette conduite. L'étude, en effet, par le labeur qu'elle implique, nous distrait des choses et des personnes dont la rencontre serait pour nous un danger. Saint Jérôme écrit à un de ses amis : « Aimez la science de l'Ecriture et vous

n'aimerez pas les vices de la chair (1). » De même l'étude nous empêche de céder aux attraits des biens matériels. Le trésor du sage, c'est la vérité qui le captive.

« Auprès de la sagesse, dit l'auteur sacré, les richesses sont de nul prix,
Les pierres précieuses n'ont aucune valeur,
L'or du monde n'est qu'un peu de sable,
Et l'argent un peu de boue,
Je l'ai aimée plus que la santé et la beauté,
J'ai préféré sa possession à la possession de la lumière,
Car son flambeau ne s'éteint jamais » (2).

La science nous arrache aussi à l'ambition et au désir des honneurs.

« La sagesse est venue en moi, dit encore le livre divin.

Je l'ai mise au-dessus des trônes et des couronnes » (3).

En soi donc, l'étude et la science, pour leur part nous affranchissent de la tyrannie des passions et contribuent à nous assurer la liberté d'esprit, la liberté de cœur indispensables à quiconque veut vivre avec Dieu et en Dieu.

(1) IIª IIæ q. 88, art. 5.
(2) *Sagesse*, VII, 8-10.
(3) *Sagesse*, II, 7.

St. Albert's College Library

Nous tendons à la perfection par la contemplation et par l'amour de Dieu ; nous y tendons par l'amour et le service du prochain. Parmi les œuvres utiles au prochain, aucune n'égale l'œuvre de l'enseignement et de l'apostolat. Le Christ a guéri les innombrables infirmités de notre race, mais le but principal de sa mission était de panser la plaie de l'ignorance. Jean chargea quelques disciples d'interroger Jésus et de lui demander : « Qui es-tu ». Jésus répondit : « Allez, rapportez à Jean ce dont vous êtes les témoins : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts ressuscitent. » Est-ce là le dernier mot de la charité fraternelle? Non, le dernier mot de la charité fraternelle, le voici : « les pauvres sont évangélisés » (1).

Avant d'avoir reçu ce message, comme oublieux des autres bienfaits qu'il apportait au monde, le Sauveur avait dit : « Il faut que j'annonce le royaume de Dieu, je suis envoyé pour cela » (2). Le Sauveur nous apprenait par son langage que le meilleur don est le don de la vérité, que « la charité de la doctrine est la première charité » (3). Mais pour donner aux autres la force et la splendeur de la vérité, pour graver la vérité dans l'esprit et dans le cœur des autres, il faut la connaître parfaitement. On la connaît parfaitement par l'étude, par la science naturelle ou surnaturelle.

(1) S. Matth., xi, 5.
(2) S. Luc, iv, 43.
(3) Lacordaire. Conférence vingt-quatrième de Notre-Dame.

Messieurs, de la première partie de la thèse que je viens de soutenir, des conséquences découlent que je résumerai en quelques mots. Les voici : La perfection chrétienne dépend de notre fidélité à aimer Dieu par-dessus toutes choses. Notre amour de Dieu dépend de la connaissance que nous en avons, et, puisque la science authentique nous aide à mieux connaître Dieu, elle nous aide aussi à mieux l'aimer. La perfection chrétienne dépend secondairement de l'amour du prochain. Le meilleur moyen de prouver notre amour à notre prochain c'est de lui donner le plus précieux et le plus inaltérable de tous les biens : la vérité. Personne ne donne la vérité s'il ne la possède lui-même; personne ne la possède sinon par sa science humaine ou divine. D'où je conclus que la science, à tous ses degrés, est l'auxiliaire de la sainteté. Il me reste à vous dire que la sainteté est l'auxiliaire de la science.

II

La sainteté est l'auxiliaire de la science, car elle nous dégage de la curiosité, de la vanité, de la cupidité qui nous empêchent de parvenir à la connaissance profonde de la vérité (1).

Quiconque veut surprendre les secrets de l'être, a besoin de recueillement et de tranquillité. Les grands docteurs ont vécu dans le silence, dans la solitude,

(1) Append., N. 3, p. 307.

afin d'examiner paisiblement l'objet de leurs études et d'en analyser le contenu. Etant inséparable de l'inquiétude, la curiosité trouble ce calme si nécessaire. L'âme inquiète perd une partie de ses moyens, une partie de son activité, elle est incapable de s'appliquer avec attention et persévérance à sonder le mystère des choses, elle n'en aperçoit qu'un côté et elle l'aperçoit superficiellement. De plus, nul n'apprend s'il ne concentre sa pensée sur la réalité dont il désire découvrir la nature et les propriétés. Or, esclave de la curiosité, l'esprit se disperse, impatient de tout voir, de tout scruter, de tout expliquer.

On lit à tort et à travers, on consulte à droite, à gauche, on assiste à dix cours différents, et l'on n'aboutit qu'à de pitoyables résultats. Beaucoup se plaignent, non sans motif de l'ignorance de notre jeunesse, ils déplorent que le niveau intellectuel ait baissé parmi nous. A quoi attribuer cette humiliante décadence? En grande partie, aux programmes surchargés de nos écoles. On l'avoue aujourd'hui, on essaye de les réformer et de les réduire, il était temps. Dans ces programmes, les matières s'accumulaient, il fallait cultiver à la fois les langues étrangères, la littérature, la physique, la chimie, les mathématiques, l'histoire, le philosophie et le reste. Au milieu de tant d'idées plus ou moins claires, plus ou moins exactement définies, plus ou moins contradictoires, nos enfants fatigués, déconcertés, n'emportaient

même pas, en sortant de nos instituts, les notions indispensables à la conduite de la vie. Nos ancêtres comprenaient autrement l'instruction. Au début de sa *Somme théologique*, saint Thomas critiquait les méthodes pédagogiques de son époque, méthodes qui consistaient à traiter une multitude de problèmes dont plusieurs étaient inutiles, méthodes qui, ramenant continuellement sur le tapis les mêmes questions, finissaient par lasser et dégoûter les meilleurs esprits (1) : on pourrait appliquer ces critiques à notre âge. Qu'il serait opportun de nous rappeler ce vers d'un de nos poètes :

« Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire ».

Et cet adage du lointain passé :

« *Timeo hominem unius libri.* Je crains l'homme d'un seul livre ».

La curiosité ne s'accommode pas de cette sobriété. Non content d'aborder le domaine abandonné par Dieu à nos disputes, les hommes asservis au mauvais ange de la curiosité, ont la passion de déchirer le voile qui nous cache la suprême vérité. Ils ne consentent pas à se cantonner dans le champ livré à nos investigations. Ecoutez à ce sujet notre Bossuet : « La curiosité des esprits superbes ne peut souffrir cette modestie : ses flots s'élèvent, ils montent jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes.....

(1) Ia P. Prologue.

Malheureux qui, s'agitant de la sorte, ne voient pas qu'il leur arrive comme à ceux qui sont tourmentés par la tempête,... la tête leur tourne dans ce mouvement... ils se heurtent contre des écueils, ils se jettent dans des abîmes, ils s'égarent dans des hérésies. Arius, Nestorius, votre curiosité vous a perdus! » (1)

La science a une première ennemie; la curiosité; elle en a une seconde la vanité! Que de fois, les savants ont trahi la science par vanité. Leur unique préoccupation était de se faire valoir. A cette ambition, ils sacrifiaient la vérité, tantôt en l'exagérant, tantôt en la diminuant, tantôt en l'enveloppant de ténèbres impénétrables. *Sunt qui volunt scire ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est* (2). Sur nos yeux, la vanité met un bandeau. Alors nous ne voyons plus les choses comme elles sont, nous les voyons comme il importe qu'elles soient pour notre gloire personnelle.

La science a une dernière ennemie : la cupidité. *Sunt qui scire volunt, ut scientiam suam vendant,.... et turpis cupiditas est* (3). La curiosité enlève à la science sa profondeur, la vanité lui enlève son intégrité, la vénalité lui enlève son indépendance. Vendre la vérité, et pour la vendre avec profit, la vendre mutilée, abatardie, est-il rien de plus bas?

(1) Sermon après les Cendres, sur l'Église.
(2) S. Bernard. *In Cantica. Sermo*, xxxvi, 3.
(3) S. Bernard. *In Cantica. Sermo*, xxxxi, 3.

Messieurs, la sainteté est étrangère à ces trafics, elle en est l'adversaire. Par la tempérance, elle met des limites à notre désir de savoir, elle nous oblige à rester dans notre sphère, à ne pas imiter l'exemple de Satan qui disait ;

« Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu...,. sur le sommet des nues. Je serai semblable au Très-Haut (1) ».

Elle nous retient sur la pente de l'abîme ténébreux où a glissé « le fils de l'aurore. »

Par. l'humilité la sainteté favorise la science. L'humilité a pour compagne la docilité qui est une disposition à consulter les autres, à profiter de leur expérience et de leurs leçons. En écoutant les autres, nous gagnons du temps, nous nous épargnons des recherches longues et difficiles, nous corrigeons nos raisonnements, nous nous approprions des idées que nous n'aurions pas trouvées nous-mêmes et nous évitons des erreurs auxquelles nous n'aurions pas pris garde, si nous n'avions été avertis par de plus compétents que nous. Le Philosophe recommandait à ses élèves de prêter leur attention non pas seulement aux grands, mais encore aux petits dont les réflexions et les jugements sont fréquemment de nature à nous éclairer. Ayant professé une souveraine vénération à l'égard des docteurs du passé, saint Thomas s'est en quelque sorte assimilé l'intel-

(1) *Isaïe,* XIV, 13-14.

ligence de tous (1). L'Ecclésiastique nous conseille d'étudier les anciens. C'est le moyen de pénétrer « dans les détours des sentences les plus subtiles. *Sapiens exquiret sapientiam antiquorum,..... et in versutias parabolorum simul introïbit* (2).

Cette docilité, d'une utilité incontestable au point de vue scientifique, est fille de l'humilité.

Par le désintéressement, la sainteté nous aide encore à acquérir la science. Dégagés des préoccupations personnelles, nous sommes libres et mieux préparés à nous représenter le monde tel qu'il est et non pas tel que nous voudrions qu'il fût si nous obéissions à l'ambition ou à la cupidité, Nous n'avons qu'un désir, atteindre la vérité, la voir face à face, qu'elle nous rapporte ou non. L'impartialité la plus scrupuleuse, la loyauté la plus délicate inspirent nos démonstrations et nos conclusions : nous ne sommes pas tentés de sacrifier la lumière, ni de la voiler, nous ne méritons pas ce reproche de l'Apôtre aux païens : « Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge. *Commutaverunt veritatem Dei in mendacium* (3) ». Ces arguments prouvent que la sainteté est l'auxiliaire de la science parce qu'elle aplanit les obstacles susceptibles de troubler notre regard et de l'obscurcir.

(1) Léon, XIII. *Æterni Patris.*
(2) *Ecclésiastique*, XXXIX, 1-2.
(3) *Romains*, I, 25.

Elle joue un rôle plus positif vis-à-vis de la science? Elle apporte à l'intelligence des secours de toutes sortes. Une triple lumière dirige les études et particulièrement les études sacrées : la raison droite, la foi, les dons du Saint-Esprit (1). Je vous ai expliqué comment la piété réussit, en réglant les passions, à maintenir la rectitude de la raison. Parlons à présent du supplément d'énergie vitale qu'elle apporte à cette même raison.

La perfection chrétienne et la sainteté reposent sur la foi, je vous l'ai répété en mille occasions. Par la foi, nous entrevoyons à travers un voile, mais nous entrevoyons des vérités surnaturelles dont l'accès nous était interdit, tant leur sublimité nous dépasse. Ainsi notre domaine intellectuel s'élargit ; du côté du temps et du côté de l'éternité, la parole divine nous ouvre des horizons immenses que jamais notre pensée, laissée à elle-même, n'aurait aperçus.

En outre, la foi nous instruit, au lendemain de notre baptême, dès que notre conscience s'est éveillée, des vérités d'ordre naturel que notre génie n'aurait découvertes qu'à force de temps, qu'au prix d'un labeur pénible et acharné. Ces dernières vérités nous les possédons avec une certitude qui dissipe les doutes dont les plus nobles esprits du paganisme ont tant souffert.

(1) Cf. Encycl. *Studiorum ducem.*

La foi n'est que le fondement de la perfection chrétienne. Il appartient à la charité d'en animer et d'en couronner l'édifice. Aimer Dieu par-dessus toutes choses : tel est notre but suprême. L'amour de Dieu par-dessus toutes choses exerce un empire aussi impérieux que salutaire sur la vie intellectuelle. Quand on aime Dieu, on s'efforce de justifier ses enseignements, et, l'on aborde tous les problèmes, on fouille toutes les idées afin de contraindre la sagesse humaine à s'incliner devant les oracles de la Divinité. Quel zèle les Pères et les Docteurs de l'Eglise n'ont-ils pas déployé pour démontrer que la raison s'accorde avec la foi, que la Trinité des Personnes n'est pas incompatible avec l'unité de la nature, que l'Incarnation n'est pas une invention absurde, que rien n'offense le bon sens dans l'Eucharistie, que la loi de Moïse est la plus prudente et la plus bienfaisante des lois, que le règne de l'Evangile ramènerait l'âge d'or sur la terre et nous ouvrirait les portes du ciel! Est-il une question qu'ils n'aient pas traitée à fond et mieux résolue que qui que ce soit? Questions philosophiques de substance, de quantité, de temps, de personne; questions morales, sociales, politiques, de justice, de fraternité, d'autorité, de fraternité; questions nationales ou internationales, rien ne leur a échappé. Stimulés par leur foi et par leur charité, ils ont rendu à Dieu un hommage éclatant, élevé à la science humaine un monument immortel. Montalembert loue en ces termes les moines qui devenaient à l'école de

la sainteté les maîtres de la sagesse : « On ne dira jamais assez combien leur vie était merveilleusement adaptée à l'étude, à la culture ardente, active, assidue des lettres. On ne vantera jamais assez leur touchante modestie, leurs recherches infatigables, leur pénétration presque surnaturelle. On ne regrettera jamais assez les ressources et les garanties qu'offraient ces grands foyers littéraires aux œuvres les plus élevées de l'érudition, de l'histoire, de la critique, par cet esprit de suite, par cette transmission d'un héritage moral et intellectuel qui encourageait aux entreprises les plus longues et les plus ingrates... On ne regrettera jamais assez ce culte désintéressé de la science, en dehors de toute satisfaction d'amour-propre, de tout avantage matériel, qui semble avoir péri avec eux » (1).

Les saints devaient l'excellence de leur savoir à leur travail, au supplément de connaissance que leur apportait la foi, à la flamme de la charité; ils la devaient à l'invisible assistance du Saint-Esprit (3).

Messieurs, allons jusqu'au fond du Christianisme. Le Christianisme a un Maître : le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit possède la plénitude de la sagesse. Jésus disait de lui à ses Apôtres : « Le Paraclet vous enseignera toutes choses. *Docebit vos omnia* (2). » Toutes choses! Mot éton-

(1) *Moines d'Occident.* Introd. p. LXVIII-IX.
(2) S. JEAN, XIV, 26.
(3) Append., N. 4, p. 307.

nant! Oui, quand on l'adore, quand on lui plaît par la pureté, par la piété, par la sainteté, le Saint-Esprit vient au secours de notre infirmité, il nous communique sa science transcendante, et, à la lumière de cette science, dans l'ordre naturel et surnaturel, nous sentons ce que nous n'avions pas senti, nous voyons ce que nous n'avions pas vu, nous entendons ce que nous n'avions pas entendu, nous comprenons ce que nous n'avions pas compris. Mais ne l'oublions pas, c'est la dévotion, c'est la prière, c'est la piété, c'est la sainteté qui entretiennent nos bons rapports avec le Saint-Esprit et nous valent son assistance. Saint Thomas que Léon XIII a proclamé le Patron de toutes les écoles : écoles primaires, écoles secondaires, écoles supérieures; saint Thomas en qui Pie XI salue le Docteur commun de la Chrétienté; saint Thomas qui a résolu victorieusement les problèmes les plus obscurs; saint Thomas qui est incontestablement le Prince de la métaphysique, de la psychologie, de la morale, de la sociologie, de la politique, de la théologie et même de l'exégèse et de la critique; saint Thomas dont Jean XXII a dit : « Il a éclairé l'Eglise plus que tous les autres docteurs, en un an, on apprend plus en ses livres que dans ceux des autres pendant toute une vie (1); » saint Thomas à qui Innocent VI a rendu ce témoignage glorieux : « quiconque adopte sa doctrine est en sûreté, qui-

(1) Cf. Encycl. *Studiorum ducem*.

conque la combat est suspect d'erreur; (1) » saint Thomas, cet ange de lumière demandait moins à son génie et à son travail qu'au Saint-Esprit la solution des problèmes qui l'embarrassaient et le tourmentaient. Quand la vérité paraissait le fuir, il tombait à deux genoux et il disait à Dieu : « Daigne répandre sur mon intelligence un rayon de ta clarté, dissipe les ténèbres dans lesquelles je suis né, celle du péché, celle de l'ignorance. *A me removens tenebras, peccatum scilicet et ignorantiam.* » Quand saint Bonaventure, fils du Patriarche d'Assise, demandait au Docteur d'Aquin où il puisait sa science, celui-ci répondait, en montrant le crucifix, que c'était là le livre où il avait le plus appris. « O Thomas, gloire des Frères Prêcheurs, transporte-nous aux célestes sommets où tu as vécu, dispensateur de la lumière sacrée et par excellence, Maître en Divinité. *O Thoma, laus et gloria Prædicatorum Ordinis, nos transfer ad cœlestia, professor sacri Numinis* (2),

Tirez profit pour votre vie des enseignements que vous venez de recevoir. Ne soyez pas de ces esprits outrés qui ont peur même de la science la plus loyale, la plus approfondie. Estimez cette science que l'Eglise a toujours glorifiée. Demandez-lui de vous aider à mieux connaître Dieu, à mieux l'adorer, à mieux le servir. Demandez-lui d'illuminer et de confirmer votre

(1) Léon XIII. *Æterni Patris.*
(2) Liturgie dominicaine. Fête de saint Thomas, 7 mars.

foi, de la rendre plus explicite, de vous montrer en détail toutes les vérités naturelles ou surnaturelles, dogmatiques ou morales qui sont l'objet de notre croyance. Cherchez dans des lectures saines et sérieuses, dans l'étude et principalement dans l'étude de la Religion et de l'Evangile des armes contre le démon de l'oisiveté, contre les tentations et contre les passions. Mais ne négligez pas le culte de Dieu par amour de la science, fût-ce de la science sacrée. Sans la piété, la science dessèche le cœur. La piété pare aux dangers de la curiosité, de l'indocilité, de la cupidité, de l'orgueil qui sont les ennemis de la vérité et qui nous la cachent. Elle élargit le royaume de l'intelligence, elle attire les grâces du Saint-Esprit, et nous devenons capables de pénétrer plus parfaitement ce qui est à notre portée et de voir ce qui nous était inaccessible, si nous n'avions pas reçu les inspirations d'en haut. En un mot, Messieurs, efforcez-vous de mieux connaître afin de mieux aimer, de mieux aimer afin de mieux connaître et tâchez d'unir en vous la sagesse et la sainteté.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'ENSEIGNEMENT

SOMMAIRE

Le but principal de Guillaume de Saint-Amour dans sa lutte contre les Ordres mendiants était d'interdire à ceux-ci les chaires de l'Université. Mesures et lois qui, périodiquement excluent les religieux de l'enseignement. Pourvu que, par ailleurs, ils soient compétents, les religieux sont dans d'excellentes conditions pour devenir des éducateurs émérites, que l'on considère, dans l'enseignement, la doctrine ou le disciple, p. 103-104.

I

Qualités qu'exige la vocation d'éducateur en ce qui concerne la doctrine.

1. Qualités scientifiques.

a) Il faut connaître deux fois la matière de ses leçons, de façon à voir et à faire voir aux autres la vérité. Cette préparation est nécessaire à ceux qui enseignent, même aux humbles instituteurs et aux simples catéchistes. Cette préparation éloignée est rendue plus facile par la vie intérieure p. 104-105.

b) La vie intérieure rend aussi plus facile la préparation immédiate et prochaine en nous séparant du monde, en nous laissant des loisirs. Les maîtres profanes sont embarrassés par une multitude de devoirs étrangers à leurs fonctions. Les religieux n'ont point ces préoccupations qui les distrairaient de leur tâche. p. 105-106.

2. Qualités pédagogiques.

a) Enumération de ces qualités. Ces qualités d'ordre, de logique, de clarté, sont rares parmi les maîtres de l'enseignement parce que ceux-ci n'ont pas le courage de se livrer à la méditation nécessaire, parce qu'ils manquent de zèle et d'humilité. p. 106-108.

b) L'école de la perfection est une école de zèle et d'humilité. Le seul souci de nos frères et de nos sœurs est d'enseigner la vérité. Ils puisent dans leurs rapports avec Dieu la force de se consacrer sans réserve à l'instruction de ses fils. p. 108-109.

c) L'unité de l'enseignement est un autre avantage des Ordres religieux au point de vue pédagogique. Leurs membres ont les mêmes principes, les mêmes méthodes, ils sont pour ainsi dire un seul maître. De graves inconvénients se produisent lorsque les maîtres se contredisent. Les maîtres religieux évitent ces inconvénients, grâce à la discipline qu'ils se sont volontairement imposée. p. 109-110.

3. Il faut que Dieu domine tout l'enseignement.

a) Ce n'est pas assez de garder un silence même bienveillant sur les questions religieuses. On doit les résoudre positivement suivant les données de la raison et de la Révélation. La première place dans l'éducation, comme dans toutes les branches de l'activité humaine, appartient à Dieu. p. 110-112.

b) Quels procédés est-on obligé d'employer pour que les sciences servent à la gloire de Dieu. Manière chrétienne d'enseigner toutes les sciences, de saisir les occasions de mettre en relief les vérités religieuses. p. 112-113.

c) Nul, plus que l'homme consacré à Dieu, n'est propre à former ses disciples dans ce sens. Il éprouve naturellement le besoin de faire partager ses convictions. Les docteurs chrétiens. L'humanité n'a pas de meilleurs maîtres, parce que Dieu n'a pas eu de meilleurs amis. p. 113-114.

II

Les rapports de la perfection avec l'enseignement en ce qui concerne la disciple.

1. Dans les œuvres d'éducation, il faut connaître le disciple.

a) Compte que l'on doit tenir de la diversité des tempéraments. Le champs des âmes. L'éducateur est pareil au laboureur, à l'artiste, qui traitent différemment les sols arides et les sols féconds, la matière molle et la matière dure. Importance de ce principe pour l'éducation. Savoir adapter ses leçons au caractère, au talent des disciples. Notre-Seigneur, idéal du maître. Sa supériorité venait de la science supérieure qu'il avait des hommes. p. 114-116.

b) La vie intérieure nous aide à connaître ceux que nous instruisons. On ne la cultive pas sans devenir psychologue. On devient psychologue en méditant, en s'examinant soi-même, en lisant les écrits des saints. Perspicacité des saints. De plus,

l'âme pieuse demande à Dieu un supplément de lumière et elle l'obtient. Ainsi armée, elle discerne les qualités et les défauts de ceux qu'elle doit former, et règle, d'après cette connaissance, ses méthodes. Par la contemplation, on entre en relation intime avec Dieu et on apprend à pénétrer les choses, les esprits et à gagner ceux-ci à la vérité. p. 116-120.

2. La vocation d'éducateur exige toutes les vertus. La perfection chrétienne en assure la possession.

a) L'éducateur a besoin d'une justice impartiale, de la patience, de la douceur et de la fermeté; de la pureté, de l'affabilité, de la loyauté, etc. p. 120.

b) Ces vertus sont les pierres de l'édifice que l'on appelle la perfection. Ces vertus sont animées par la charité qui d'abord nous fait aimer Dieu, puis nos élèves. Elle nous fait aimer ceux-ci sans exception et les regarder comme notre famille. Elle inspire nos méthodes, elle nous défend contre les défauts qui empêchent l'éducation de porter ses fruits. Le maître compétent et chrétien est roi parmi les maîtres. p. 120-121.

Appel à la bonne foi, à la justice, à la fraternité en faveur des religieux enseignants, les meilleurs pionniers de la civilisation naturelle et surnaturelle. p 121-122.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'ENSEIGNEMENT

MESSIEURS,

Guillaume de Saint-Amour, dans sa lutte contre les Ordres mendiants, voulut leur faire interdire l'accès des chaires et de l'Université. Un procès s'engagea que gagnèrent les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs. Le Pape Alexandre IV condamna leur adversaire et saint Louis l'exila. Au XIII^e^ siècle Guillaume de Saint-Amour eut des complices ; à toutes les époques, il a trouvé des imitateurs. Il semble à plusieurs qu'il y ait incompatibilité entre l'état de perfection et l'enseignement. De là ces mesures et ces lois qui ont périodiquement, en matière d'instruction, frappé d'ostracisme les serviteurs de Dieu. Notre devoir est de réagir contre cette intolérance, non par la violence, mais en faisant appel à l'équité et à la loyauté de notre généra-

tion, de prouver que l'ami de la perfection est éminemment apte à l'enseignement, pourvu qu'il possède les compétences d'ailleurs requises (1).

Il convient de considérer dans l'enseignement la doctrine et le disciple. A l'égard de la doctrine, comme à l'égard du disciple, la vie intérieure nous place dans d'excellentes conditions pour devenir des éducateurs émérites.

I

Remarquez-le, Messieurs, je ne dis pas que l'on est capable d'instruire les autres du seul fait que l'on aime Dieu ardemment, ni même du seul fait que l'on est un saint. Je reconnais en outre qu'en dehors de nos établissements, il y a des maîtres de premier ordre, bien qu'en eux la charité soit tiède et la dévotion médiocre. Douter de leur savoir et de leur habileté à le communiquer serait une injustice dans laquelle je me garderai de tomber. Au contraire j'applaudis à leur dévouement et à leur succès.

Cependant, examinons les qualités qu'exige la vocation d'éducateur et nous constaterons que la vie fervente en facilite exceptionnellement l'acquisition. Il faut à l'éducateur des qualités scientifiques, des qualités pédagogiques, il lui faut l'art de ramener toutes les vérités secondaires à la Vérité première et suprême.

(1) Append , N. 1, p. 308.

Quiconque se mêle d'enseignement doit connaître deux fois la matière de ses leçons, avoir scruté les problèmes dont il offre la solution à ses auditeurs. Il ne suffit pas qu'il voie lui-même, il est obligé de faire voir aux autres les idées qu'il leur suggère, en un mot, de posséder la plénitude de la connaissance qu'il entreprend de répandre. L'acquisition sérieuse et approfondie de la science que l'on est appelé à enseigner, voilà ce que je nommerai la préparation lointaine à l'enseignement. Ne croyez pas que cette première préparation soit nécessaire uniquement à ceux qui professent au Portique ou à l'Académie, elle est nécessaire à l'humble instituteur et à l'humble catéchiste chargés d'apprendre aux enfants les éléments de la grammaire ou de la Religion. Dimanche dernier je vous ai expliqué que la vie intérieure servait à l'étude. Les saints ont puisé dans la vie intérieure l'humilité, la docilité, l'indépendance, le désintéressement qui garantissent à la science son impartialité, sa sincérité, sa profondeur. C'est ainsi qu'ils se disposent d'une façon éloignée à leurs fonctions éducatrices. Je ne reviendrai pas sur ce point.

Une autre préparation est indispensable à quiconque prétend enseigner fructueusement, c'est la préparation prochaine, immédiate. La vie intérieure rend plus facile cette seconde préparation. En nous séparant du monde, elle nous laisse des loisirs que les maîtres profanes ne possèdent pas. Les

maîtres profanes ont des obligations de famille, de société, ils ont des enfants à surveiller, une fortune à gérer, des relations et un foyer à entretenir. Concilier tant de devoirs, s'en acquitter quotidiennement et ponctuellement n'est pas chose aisée. Nous avons pourtant tous connu des professeurs qui ont découvert le secret de suffire à leur multiple tâche. Ils n'y suffisaient qu'en imitant, autant qu'ils le pouvaient, les religieux et les contemplatifs. Ceux-ci n'ont point ces préoccupations. Ils ne quittent leur chaire que pour prier, ils ne quittent leur prière que pour revenir à leurs livres, ils ne quittent leurs livres que pour remonter dans leur chaire. Ils ont dit adieu au monde, le monde ne les distrait plus de leur besogne. Le soir, à la lueur d'un flambeau, ils corrigent les pages écrites sous leur dictée, puis ils édifient les thèses qu'ils exposeront le lendemain. Eussent-ils moins de talent que leurs émules du siècle, ils garderaient encore sur ceux-ci un avantage, l'avantage de la discipline et de la liberté qui sont le privilège de leur état (1).

A l'homme qui enseigne, savoir n'est pas assez, a besoin de qualités pédagogiques. Les qualités pédagogiques ne sont point le partage de tous. Délimiter le sujet que l'on traite, le dégager de ce qui lui est étranger, rassembler ce qui s'y rapporte établir fermement les principes auxquels on deman-

(1) Append., N.2, p. 310.

dera la lumière ; par un raisonnement poussé jusqu'au bout, en déduire les conclusions ; mettre en un vif relief le lien fort comme le fer et resplendissant comme le diamant qui rattache les conclusions aux principes, remonter des effets à la cause, redescendre de la cause aux effets, de sorte que l'évidence des uns rejaillisse sur l'autre et réciproquement ; n'employer que des termes simples, accessibles dont on aura scrupuleusement défini le sens ; voilà les moyens qui demeurent et demeureront toujours classiques, parce qu'ils sont conformes à la nature de l'esprit humain et répondent à ses exigences. Que de docteurs pèchent contre ces lois primordiales de la pédagogie ! Ils mêlent les questions, ils parlent de tout à propos de tout, ils accumulent les matériaux et les textes de sorte que les pierres de l'édifice s'entassent les unes sur les autres, presque au hasard, sans que l'édifice apparaisse ; ils confondent les arguments secondaires avec l'argument capital et décisif : ils usent d'un langage recherché, bizarre qui cache les idées plus qu'il ne les fait valoir, ils émettent des pensées dont on ne voit pas l'accord et qui masquent les choses plus qu'elles ne les manifestent. Ce luxe d'érudition ne profite guère à ceux qui en sont les spectateurs. Ceux-ci se noient dans ce déluge de mots, dans cet océan de notions qui souvent se contredisent. Des leçons qu'ils reçoivent, ils retirent un bénéfice la plupart du temps nul, toujours médiocre. Et pourquoi les docteurs adoptent-ils ces méthodes si

contraires au sens vraiment pédagogique? Parce que trop fréquemment ils n'ont pas le courage de se livrer au travail pénible de la méditation qui élucide, range et classe les choses ; parce qu'ils sont moins inquiets de glorifier la vérité que de se glorifier eux-mêmes ; parce que, en résumé, ils manquent de zèle et d'humilité.

Où donc trouver ce zèle et cette humilité? Dans la vie avec Dieu. L'âme attachée à Dieu par la piété ne se soucie que de Dieu. Elle se condamne à tous les sacrifices pour servir Dieu, elle ne cherche ni l'intérêt, ni l'avancement, ni les palmes, elle cherche uniquement à éclairer les intelligences dont la Providence lui a confié le soin. Nos frères, nos sœurs n'ont qu'une ambition, révéler la vérité aux petits qui ne la connaissent pas. L'Académie s'honorerait en appelant dans son sein quelques-uns de ces modestes ouvriers, qui servent le progrès mieux que personne. Vous, romanciers, littérateurs, poètes, historiens qu'êtes-vous si je vous compare à ces travailleurs obscurs qui, chaque jour, ouvrent les portes de la lumière aux esprits les plus simples. Chers frères, chères sœurs de nos écoles chrétiennes, je suis heureux de vous saluer avec autant de respect que d'affection. Mais dites-nous où vous puisez la force de vous dévouer sans espoir de récompense en ce monde. D'avance, je connais votre réponse. La voici : « Nous aimons Dieu. Chaque matin, nous nous agenouillons à ses pieds et nous obtenons de sa bonté la force qui nous est

nécessaire pour nous consacrer sans réserve à l'instruction de ses fils. » Ces dispositions admirables, ces sentiments généreux ont leur source dans la vie intérieure, dans le commerce avec Dieu.

Les Ordres religieux, de par leur vocation, ont un autre avantage au point de vue pédagogique. Leurs membres sont associés, ils ont reçu les mêmes principes, les mêmes traditions professionnelles, ils profitent des expériences dont le long passé leur a prouvé la valeur; bref l'unité règne entre leurs leçons. Malgré leur nombre, ils forment un corps organisé, ils sont pour ainsi dire un seul maître. Chez eux, l'histoire ne contredit pas la philosophie, la métaphysique ne contredit ni la morale, ni la Religion, les systèmes scientifiques ne sont pas en opposition avec les systèmes littéraires ; au contraire ils s'accordent, ils se complètent et se soutiennent harmonieusement. Alors la même vérité apparaît sous ses divers aspects et pénètre de plus en plus dans l'âme des élèves. Si quelques divergences se produisent, elles sont superficielles, elles n'atteignent ni le fond des idées, ni la substance des méthodes. Il y a quelques années, des conférenciers s'assemblaient pour traiter les problèmes de l'enseignement et de l'éducation. Ils constataient que les jeunes gens étaient déroutés par la multitude des opinions inconciliables (1).

Dans les écoles de nos religieux, ce défaut n'existe

(1) Cf. *L'Education de la démocratie.* Alcan 1903.

pas, ou, du moins, il est atténué, autant qu'il peut l'être ici-bas, grâce à l'unité de direction. Cette unité si précieuse est due à la discipline que chacun de nous s'est volontairement imposée, discipline qui règle la liberté de penser et l'empêche de dégénérer en anarchie.

Enfin, Messieurs, il faut que Dieu domine tout l'enseignement.

Ce n'est pas assez de ne rien proférer devant nos auditeurs contre la vraie Religion, contre Dieu, contre le Christ, contre l'Eglise, contre l'Evangile. Ce n'est pas assez de garder le silence, fût-il respectueux ou même bienveillant, la loi naturelle et la loi surnaturelle nous commandent de résoudre positivement les problèmes comme les ont résolus la raison et la Révélation. Partout, dans les institutions domestiques, scientifiques, sociales, politiques, internationales, la première place appartient au Dieu un en trois personnes, au Dieu distinct du monde, au Dieu indépendant qui vit par lui-même et de lui-même, au Dieu qui nous a envoyé son Fils pour nous éclairer et nous sauver. De notre fidélité sur ce point dépend le sort temporel, spirituel, éternel des individus et des peuples. L'athéisme est malfaisant dans toutes les sphères, nulle part, il n'est plus malfaisant que dans les écoles.

Ce n'est pas assez. Père des lumières et des sciences, Dieu est notre fin dernière, nous sommes

obligés de rapporter à cette fin nos actions, nos œuvres, notre vie entière, et, en conséquence, de ramener toutes nos connaissances à la connaissance de Dieu, vérité première et suprême (1).

Le savant pèche lorsqu'il ne fait pas servir la connaissance des créatures à une connaissance plus parfaite du Créateur. *Potest esse vitium quando homo appetit cognoscere veritatem circà creaturas, non referendo ad debitum finem, scilicet ad cognitionem Dei* (2). Depuis trois cents ans surtout, on a séparé les sciences les unes des autres, on a brisé le lien qui les unissait selon l'ordre et la dignité de leurs objets. Ce divorce opéré entre la théologie et la philosophie, entre la philosophie et les autres sciences, entre les parties d'une même science a été non moins fatal au développement de l'esprit humain qu'au maintien de la morale et de la Religion. Autrefois l'on procédait autrement : on obligeait toutes les sciences à s'incliner devant leur reine, la théologie, et à lui apporter leur concours. La connaissance des réalités mortelles et fugitives n'était qu'un moyen de s'élever jusqu'aux réalités immortelles et permanentes. *Gradus ad immortalia et semper permanentia faciendus* (3). Cette subordination ne nuisait nullement au libre travail de la pensée, car ces deux rayons émanés

(1) Append. N. 3, p. 311.
(2) IIª IIᵃᵉ q 167. art.
(3) S. Augustin cité par S. Thomas. *Ibid.*

du même foyer, la raison et la foi, loin de se gêner se complétaient, et chacun ajoutait à la lumière de l'autre. « On ne sait ce qui est le plus admirable chez les premiers Pères, dit saint Jérôme, de leur science des créatures, ou de leur science des livres saints » (1). Les païens éclairés regardaient eux-mêmes la contemplation des beautés terrestres comme un acte destiné à les transporter jusqu'à la suprême Beauté.

Quoi qu'il en soit, la préoccupation capitale des maîtres croyants doit être d'utiliser toutes les sciences de la nature pour la glorification de son Auteur. Il y a une manière chrétienne de raconter l'histoire, d'exposer la philosophie. Il y a même une manière chrétienne d'expliquer Homère ou Cicéron. Aristote et Platon n'invoquaient-ils pas les poètes à l'appui de leurs démonstrations? Lorsque ceux-ci avaient prêté à la Divinité des passions ou des sentiments indignes d'elle, ne les dénonçaient-ils pas sévèrement? Les dialogues, les livres de ces penseurs illustres ne contiennent-ils pas à chaque page des formules comme celles-ci? « La perfection de l'homme consiste à converser et à vivre en compagnie de la Divinité, à prier la Divinité, à imiter les vertus de la Divinité. » Il ne s'agit pas de changer tous les cours en catéchismes ni en sermons ; il s'agit de saisir discrètement les occasions qui se présentent, de montrer les interventions miséricordieuses de la Providence, et derrière

(1) Cité par S. Thomas. Ia P. q. art. 5. Object. 2.

les causes secondes la puissance, la bonté, la magnificence de la Cause première, la sainteté du Christ, l'origine divine de l'Eglise, la supériorité de la loi évangélique. Sans doute, tout chrétien instruit peut s'acquitter de ce noble ministère, mais personne ne s'en acquittera aussi bien que le religieux fervent.

Son existence, en effet, appartient à Dieu, il a concentré sur Dieu toutes les affections de son cœur, il parle de Dieu naturellement, il éprouve naturellement le désir de faire partager à ceux qu'il fréquente ses convictions, son admiration et son amour. Les grands génies qui sont l'honneur de l'Eglise ont adopté dans leur enseignement ces règles de conduite. Ils ont abordé tous les problèmes : ils traitent de la matière et de l'intelligence, de la substance et de ses propriétés, de l'âme, du corps, de la personnalité, des minéraux, des plantes, des animaux, des astres, de la génération et de la corruption des êtres, des questions métaphysiques, morales, sociales, politiques, juridiques, mais ils rapportent toutes leurs spéculations à la science de Dieu et ils y mêlent des mots de louange comme ceux-ci : Grâces soient rendues au Dieu tout-puissant qui est la première Cause de tout. *Sint gratiæ Deo omnipotenti qui est prima omnium Causa* (1). A Dieu qui est la fin des créatures, gloire et bénédiction dans les siècles des siècles, *qui Deus gloriosus est in sæcula cuncta bene-*

(1) S. Thomas, *de Causis*, in fine.

dictus. Amen (1). L'humanité n'a point eu de meilleurs maîtres parce que Dieu n'a pas eu de meilleurs amis.

II

Examinons maintenant ce qui, au point de vue de l'enseignement, concerne le disciple.

Dans les œuvres d'éducation, il faut connaître aussi exactement et aussi complètement que possible ceux que l'on doit instruire et former. Il y a des terres riches et des terres ingrates, des terres fécondes et des terres arides, des terres humides et des terres desséchées. Si l'on sème au hasard, sans s'occuper de la différence du sol, le labeur sera stérile, une partie de la graine précieuse tombera au milieu des épines qui l'étoufferont, une autre sur la route, et les oiseaux du ciel en feront leur pâture, seul le blé jeté dans un champ soigneusement étudié et soigneusement cultivé, produira au centuple. On peut comparer les âmes à un champ, — nous disons le champ des âmes, — l'éducateur, comme le faisait saint Paul, au laboureur. On peut le comparer aussi à l'artiste qui, modelant une statue, traite d'une façon très différente la pierre dure ou la pierre molle. On raconte que Michel-Ange procédait avec une telle fougue, quand il travaillait les marbres de

(1) S. Thomas, *ibid., super lib. Boetii : de scholarium disciplinâ*, in fine.

Carrare, que parfois, sous les coups violents de son ciseau, ses chefs-d'œuvre se brisaient et volaient en éclats.

En tout ordre, on échoue à moins de tenir compte de la matière à laquelle on applique son action. Ce principe est d'une importance exceptionnelle dans les questions d'enseignement et d'éducation. Le maître qui n'adaptera pas ses leçons au caractère, au tempérament, au talent de ses élèves sera toujours inférieur à sa tâche, quels que soient ses autres mérites. Mais cette adaptation suppose une connaissance sérieuse des sujets dont on a la direction. Notre-Seigneur fut le plus habile des docteurs et le plus prudent des pasteurs, parce qu'il connaissait ses brebis. Il lisait dans l'âme et dans le cœur de ses apôtres comme dans un livre ouvert, rien ne lui échappait des dispositions de la foule ; les Scribes et les Pharisiens tentaient inutilement de dissimuler leurs sentiments, Jésus déchirait le voile qui cachait leurs pensées et les mettait à découvert. Grâce à cette vision si nette et si infaillible, il donnait à chacun la nourriture intellectuelle qui lui convenait. Tantôt il excitait les douze, tantôt il les encourageait et les consolait, tantôt il les réprimandait, tantôt il les invitait au repos, *venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum* ; et tantôt il leur prodiguait les marques de sa confiance et de son affection. Il contenait l'ardeur de Pierre, il bénissait la piété

de Jean, il rappelait les sinistres prophéties qui concernaient Judas, afin d'arracher le malheureux à sa funeste destinée. Il insistait dix fois sur la vérité qu'il voulait graver en tous. Ses discours au peuple étaient empreints de compassion, remplis d'idées claires, d'images familières aux plus humbles. Sa parole, en s'adressant aux Pharisiens et aux Scribes, prenait un ton sévère, car ces êtres endurcis n'étaient accessibles qu'à la crainte, on ne pouvait les ébranler que par la menace. Jésus instruisait ainsi tous les esprits, redressait les consciences, seuls les amis obstinés des ténèbres lui refusaient leur adhésion. Cette puissance de Jésus venait de sa science impeccable des choses, elle venait aussi de sa connaissance parfaite des hommes.

Nous sommes loin de pénétrer à ce point en nos semblables, ceux-ci fussent-ils des enfants. Du moins le maître doit-il s'efforcer de connaître ses élèves afin d'établir une proportion entre son enseignement et leur capacité. La vie intérieure, à cet égard, est d'une grande ressource. On ne la cultive pas sans devenir psychologue, et c'est par une fine psychologie que nous arrivons à deviner les âmes. La méditation quotidienne, en effet, habitue à s'examiner, à se surveiller, à distinguer en soi ce qui vient de Dieu et ce qui vient de la nature, ce qui est louable et ce qui est répréhensible, ce qui est causé par la passion et ce qui est causé par la vertu, ce qui appartient à la sensibilité et ce qui appartient à la raison. On ne se

contente pas de se scruter soi-même, on consulte les saints, on lit leurs écrits. Mais les saints n'ont-ils pas été les plus perspicaces des psychologues? Sous ce rapport, qui donc s'élève au-dessus des Augustin, des Chrysostome, des Thomas d'Aquin, des Thérèse de Jésus, des François de Sales ? Qui a porté plus haut le génie de l'analyse psychologique que l'auteur de l'*Imitation* ? Qui a mieux peint les phénomènes invisibles, les tentations, les mouvements contradictoires dont nous sommes le théâtre, mieux dénoncé les artifices de la concupiscence dont nous sommes les jouets? Peu à peu, l'âme pieuse ainsi éduquée cesse de s'illusionner, puis, elle s'approche du Christ et de Dieu et leur demande d'ajouter un surcroît de lumière à ce qu'elle possède déjà. Elle crie comme l'aveugle de l'Evangile : « *Domine, ut videam.* Seigneur, faites que je voie » (1). Et Jésus, et Dieu, descendant des hauteurs, lui répondent comme ils répondirent à l'aveugle de Jéricho : « Vois, ta foi t'a sauvé » (2).

Le maître religieux, parvenu à cette connaissance de soi, ne tarde pas à connaître ses disciples. De bonne heure, il discerne leurs qualités et leurs talents, leurs défauts et leurs tares. Ses promptes découvertes le mettent à même de soumettre chacun au régime d'instruction et d'éducation le plus approprié à son tempérament. Les uns ont l'esprit vif,

(1) S. Luc, XVIII. 41.
(2) S. Luc, II. 42.

et sont en avant sur leur âge, d'autres sont lents et en retard. Les premiers comprennent à demi-mot et immédiatement les arguments et les thèses qu'on leur expose, les derniers suivent péniblement les explications qu'on leur donne. Ceux-ci, brillants et superficiels ne saisissent jamais qu'à moitié les choses et par des petits côtés ; à ceux-là, profonds dans leurs pensées, a été refusé la faculté de les exprimer. Il en est d'une franchise brutale, il en est d'une fourberie instinctive ; il en est d'audacieux et de téméraires, il en est d'une timidité maladive ; il en est d'une vanité qui déconcerte, et il en est d'une modestie qui les paralyse. Au maître qui entreprend, au point de vue intellectuel et au point de vue moral, de tirer parti de qualités si heureuses mais si diverses, d'atténuer des défauts si contraires. Qu'il lui faut de doigté, de souplesse, de prudence, et, pour ne point offenser ces vertus essentielles à sa profession, qu'il lui faut de sagacité ! Il lui en faut tellement que les philosophes de la Gentilité cherchaient au ciel l'art d'enseigner, qu'ils voulaient être non les docteurs, mais les amis de la sagesse, que Cicéron, en son livre des *Tusculanes*, appelle Platon secrétaire de la Divinité, *Divinitatis secretarium* (1).

On ne communique aux autres la lumière qu'après s'être abreuvé à sa source. Sa source, c'est Dieu qui, sans aucune difficulté, prodigue aux

(1) *Commentaria super lib. Boetii :de Schol. discip.*, C. II, parmi les œuvres de S. Thomas.

maîtres les richesses de son infini savoir, et, aux étudiants la grâce d'apprendre ce qu'ils ignorent. *Solus Deus est qui divitias suæ sapientiæ influit in animam sapientium, et tribuit studentibus gratiam cognoscendi* (1). Les Pères de l'Eglise ne parlent guère autrement : « Personne qui n'ait besoin d'une illumination supérieure, dit l'évêque d'Hippone, si érudit et si docte qu'il soit (2). *Nemo tam eruditus, tam doctus qui superna illustratione non indigeat* (3). » « Vous agiterez votre langue en pure perte, ajoute saint Grégoire, à moins que quelqu'un n'instruise à l'intérieur. *Nisi intùs sit qui doceat, in vanum lingua doctoris laborat* (4). » En vérité, il n'y a donc qu'un Maître ; Dieu, Dieu qui seul connaît la vérité dans son ampleur et dans sa beauté, Dieu qui seul connaît à fond les âmes et la manière de les gagner à la vérité. Nous avons un moyen de nous associer efficacement à son œuvre d'illumination, c'est d'implorer son assistance, lorsque l'Eglise et la société nous demandent d'éclairer les esprits et de sanctifier les cœurs par l'enseignement et l'éducation. C'est ce que faisaient nos pères. Quand ils abordaient des problèmes ardus, ils en appelaient au secours d'en haut. *Majores nostri semper in aggrediendis arduis, divinum implorarunt auxilium* (5).

(1) *Comment. super lib. Boetii : de schol. discip,* cap. VI.
(2) Cité. *Ibid.*
(3) Cité. *Ibid.*
(4) Cité. *Ibid.*
(5) Cité. *Ibid.*

Ce secours, on l'obtient en travaillant, on l'obtient en intercédant auprès de Dieu.

La vocation à la vie d'enseignement exige toutes les vertus. Elle exige la justice, mère de l'impartialité, la patience et la douceur qui nous habituent à supporter sans colère les défauts, les ingratitudes, les fautes de nos disciples, la fermeté qui maintient la règle adoptée, la pureté qui bannit du langage les paroles susceptibles d'éveiller, d'encourager, de flatter les mauvais instincts, l'affabilité qui ouvre les intelligences, la loyauté qui commande l'estime. Je pourrais énumérer toutes les vertus et vous prouver que pas une n'est étrangère aux œuvres d'enseignement. Si ces vertus lui manquent, s'il ne classe pas ses élèves d'après leurs mérites, s'il s'indigne et s'irrite à la moindre incartade, si, sans motif raisonnable, il reprend l'un avec rigueur, l'autre avec faiblesse, s'il n'observe pas cet extrême respect dû à la jeunesse, et, si ses discours offensent la délicatesse de la pudeur, s'il est maussade, si on le surprend en flagrant délit de duplicité, son antipathie et sa malveillance se trahissent ; au lieu d'élever ses sujets, le maître les révolte, les dégoûte du travail et de la discipline, les corrompt, les brise, les perd peut-être à jamais.

Les vertus que j'ai rappelées sont les pierres de l'édifice que nous nommons la perfection. Elles naissent, elles s'animent, elles croissent, elles se cou-

ronnent au feu de la charité qui, elle-même, grandit et s'enflamme dans les relations quotidiennes de l'âme avec Dieu. Plus le maître est avancé dans la vie spirituelle et plus il les possède ; plus il les possède et plus il est à la hauteur de sa mission. Quand il a renoncé à tout pour se sanctifier, après Dieu et après son salut, il n'a d'autre intérêt que celui de ses élèves. Il les aime, car il aime Dieu, et Dieu lui ordonne de les aimer. Il les aime sans exception car ils sont sa seule famille et l'unique objet de sa sollicitude ici-bas. Cette charité inspire ses méthodes, ses attitudes, le défend contre l'arrogance, contre l'orgueil, contre la dureté, contre tous les vices qui empêchent l'éducation de porter ses fruits. Dès qu'il unit la compétence intellectuelle à cette supériorité morale, parmi les maîtres, il est roi (1).

Maintenant, n'ai-je pas le droit, Messieurs, de réclamer la protection des êtres qui, dans les sanctuaires de la dévotion chrétienne, deviennent les meilleurs pionniers de la civilisation naturelle et surnaturelle?

N'ai-je pas le droit de faire appel en leur faveur à la bonne foi, à la justice, à la fraternité? N'ai-je pas le droit de demander aux partis, quelle que soit leur couleur ; au pouvoir, quelle que soit sa forme, la liberté de ces hommes et de ces femmes qui ne recherchent

(1) Append. N. 4, p. 311.

que le bien de l'individu, de l'Etat, de l'Eglise, du genre humain? Les représentants de l'autorité sont assaillis de toutes parts, on les combat, on les insulte, on les tue. N'ont-ils pas intérêt, pour eux-mêmes, pour le salut public, à favoriser ces créatures pacifiques qui, par leurs idées, par leur vocation restent, en des temps d'impiété et d'anarchie comme les nôtres, les serviteurs les plus désintéressés de l'ordre et de la concorde universelle? Les premiers chrétiens dépouillés, exilés, persécutés disaient aux empereurs de Rome : « Nous sommes vos meilleurs soldats, vos meilleurs ministres, vos meilleurs magistrats, pourquoi nous traitez-vous plus durement que les courtisanes et les histrions? » Nous adressons la même plainte à notre génération. Refusera-t-elle jusqu'au bout de nous entendre? Nous qui sommes au soir de la vie, devrons-nous mourir sans que le soleil d'une sincère justice soit venu réchauffer nos derniers ans et réjouir nos vieux cœurs? D'avance, loin de murmurer, loin de nous insurger, loin de maudire, nous nous soumettons à la divine Providence et nous adorons la sagesse de ses desseins.

Quant à vous, Messieurs, pères dans nos foyers, maîtres dans nos écoles, vous vous conduirez d'après la doctrine que je viens d'exposer, et vous considérerez la religion et la piété comme les auxiliaires par excellence de nos œuvres d'enseignement et d'éducation.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'APOSTOLAT

SOMMAIRE

Relations de la vie intérieure avec l'apostolat. En quoi consiste la mission de l'apôtre. Il est difficile de s'en acquitter.

Le ministère apostolique requiert en celui qui l'exerce la fermeté de la doctrine, la clarté de l'exposition, l'ambition de travailler utilement à la gloire de Dieu. Ces trois qualités ont des rapports étroits avec la perfection chrétienne, p. 129-130.

I

Fermeté de la doctrine.

1. La doctrine que l'apôtre est chargé de répandre, c'est la doctrine évangélique.

a) Il doit la répandre dans son intégrité, dans sa pureté, dans sa précision. C'est cette doctrine qui lui fournit le thème éternel de sa prédication et l'argument fondamental, décisif, sur lequel il appuie son enseignement. Puissance de l'apôtre dont la voix n'est que l'écho de la voix de Dieu. Faiblesse de l'apôtre qui substitue son verbe au Verbe de Dieu. Utilité de la théologie et des sciences dans l'apostolat. Stérilité du ministère apostolique que la science illumine, mais que l'action de Dieu ne féconde pas, p. 130-131.

b) C'est par la fermeté dans la doctrine surnaturelle que d'abord l'apôtre exerce une heureuse influence sur les âmes. Cette fermeté suppose une fidélité sans hésitation, sans réticence, une fidélité inébranlable à l'enseignement de Jésus-Christ. Elle suppose qu'on est convaincu, c'est-à-dire vaincu par une idée dont on n'est plus le maître. Force de l'idée de Dieu qui est son Verbe. Le Verbe de Dieu triomphe de toutes les résistances. p. 131-133.

2. Cette fermeté doctrinale a son principe dans l'intensité de la foi.

a) Vertu expansive d'une foi solide. D'ordinaire Dieu choisit comme agents de ses miséricordes, des hommes de foi, bien qu'il y ait des exceptions à cette règle, p. 133-134.

b) Les apôtres qui ne croient qu'à moitié ou avec tiédeur,

nuisent à la cause sacrée qu'ils veulent défendre. Pour être apôtre, il faut avoir de la foi à revendre, une foi qui commande toute la vie de son messager, p. 134-135.

c) La foi est un fruit de la grâce. La grâce est un don que Dieu accorde à ceux qui la demandent à la prière, à la vie intérieure, à la contemplation, p. 135-136.

II

La clarté de l'exposition.

1. La clarté de l'exposition est une condition sans laquelle le ministère apostolique ne rapporte rien.

a) Il convient d'adopter un langage plus ou moins élevé, suivant les circonstances et les auditoires. Notre-Seigneur, saint Paul, les Apôtres changeaient de ton, selon qu'ils s'adressaient au peuple ou aux aréopages. Mais quel que fût le genre préféré, ils demeuraient clairs et simples, p. 136-138.

b) Cette simplicité n'est ennemie ni de l'élégance, ni de la noblesse. Saint Martin, Bossuet, Bourdaloue, si différents les uns des autres, ont quelque chose de commun, la clarté dans la simplicité, p. 138-139.

c) Cette clarté est d'autant plus nécessaire que l'apôtre s'adresse à tous les hommes, et doit se mettre à la portée des moins instruits, p. 139-140.

2. *a*) On parvient à cette clarté par une méditation intense, par l'examen réitéré de la vérité que l'on veut communiquer aux autres. Dans la vie intérieure, on revient sans cesse à cette méditation, on invoque l'Esprit-Saint qui fait voir et dire les choses avec plus de clarté, p. 140-141.

b) Le livre des contemplatifs et des saints, c'est l'Evangile. A force de scruter les moindres mots de l'Evangile, on finit par emprunter à Jésus-Christ son langage, à parler comme Jésus-Christ : c'est l'idéal du véritable apôtre. Empire de l'Evangile sur les auditeurs, p. 141-143.

III

Travailler à la gloire de Dieu, non à la sienne, troisième devoir des apôtres.

1. Défauts du prédicateur uniquement préoccupé de sa personne et de sa renommée.

a) Il choisira des auditoires pour lesquels il n'a pas reçu de mission. Dès lors, il ne portera plus avec lui la grâce dont il a besoin pour sauver les âmes. Lois et décrets de l'Eglise à ce sujet. Jésus ne s'adresse qu'aux brebis d'Israël auxquelles son Père l'envoie. Saint Paul parcourt les pays des Gentils, parce qu'il a été choisi pour évangéliser les nations et les fils d'Israël. Obligation pour l'apôtre de se renfermer dans le domaine qui lui est assigné par ses chefs hiérarchiques, p. 143-145.

b) L'apôtre uniquement soucieux de sa gloire fera une sélection parmi les sujets qu'il est tenu de traiter. Désordres dans lesquels il tombera pour gagner ses auditeurs, s'assurer leurs applaudissements. Déchéance qu'entraînera cette conduite, p. 145-146.

2. Moyen de nous oublier nous mêmes.

a) Aimer Dieu de tout notre cœur. Si nous l'aimons ainsi, nous ne songerons qu'à le glorifier en sauvant les âmes. Esclave de cet amour, l'apôtre ne songera plus qu'à servir Dieu. L'éloquence vraiment sacrée a sa source dans l'amour de Dieu. Le Curé d'Ars, Bossuet, Lacordaire, p. 146-147.

b) Ce zèle enflammé qui triomphe de tout, puise sa flamme et son esprit de désintéressement dans la vie intérieure et dans la contemplation, p. 147-148.

Que les fidèles remercient Dieu qui leur envoie des apôtres. Que les apôtres ne se découragent pas quand le succès surnaturel ne répond pas à leurs efforts, qu'ils persévèrent dans leur ministère. Que tous demandent à Dieu de multiplier les apôtres par le recrutement du clergé et des Ordres religieux, p. 148-149.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'APOSTOLAT

MESSIEURS,

Je veux aujourd'hui vous entretenir des relations de la vie intérieure avec l'apostolat. L'apôtre est l'homme qui tâche d'établir le règne de Dieu sur la terre par la prédication de l'Evangile. Au moment de retourner à son Père, Notre-Seigneur dit à Pierre, à Jean, aux compagnons de sa vie terrestre : « Allez dans le monde entier, annoncez l'Evangile à toute créature. *Euntes in mundum universum, prædicate evangelium omni creaturæ* » (1). Prêcher l'Evangile, persuader les esprits, émouvoir les cœurs, changer les mœurs comme l'a fait le Christ pendant son séjour en ce monde, cela vous semble aisé, vous vous trompez ! Il est difficile de convaincre une intelligence, et de transformer une

(1) S. MARC., XVI., 15.

volonté qui refusent obstinément de renoncer à leurs idées, à leurs affections, à leurs habitudes. Il est difficile de manier l'âme humaine, d'orienter vers le souverain Bien des pensées, des désirs, des efforts qui, d'eux-mêmes, s'attachent aux biens inférieurs. Il est difficile de rompre les mille nœuds qui enchaînent la créature raisonnable aux choses visibles et de la lier indissolublement à la Réalité infinie.

Le ministère apostolique requiert, en celui qui l'exerce, la fermeté de la doctrine, *stabilitas*, *ut non deviet a veritate*; la clarté de l'exposition, *claritas*, *ut non doceat cum obscuritate*; l'ambition de travailler utilement à la gloire de Dieu, et non à la sienne, *utilitas*, *ut quærat gloriam Dei*, *non suam* (1).

Vous allez comprendre sans peine que ces trois qualités ont des rapports étroits avec la perfection chrétienne.

I

La fermeté de la doctrine est la première qualité de l'apôtre. La doctrine que nous sommes chargés de répandre, c'est la doctrine évangélique. Notre rôle est de populariser la vérité surnaturelle que nous avons reçue du Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, non les découvertes de la science

(1) S. Thomas, *in Matthæum*, ch. v, 4.

profane. Il ne nous est pas défendu d'invoquer le témoignage de la sagesse humaine, au contraire, mais la Révélation prise dans son intégrité, dans sa pureté, dans sa précision, telle que la contiennent les livres saints, telle que l'interprètent l'Eglise et la Tradition nous fournissent le thème éternel de notre prédication et nous prête l'argument fondamental, décisif, sur lequel nous appuyons notre enseignement. Quelle pitié, quel aveuglement, si nous avions plus de confiance dans notre verbe que dans le Verbe de Dieu ! Ce qui fait notre force, c'est que nous sommes la lèvre de Dieu, c'est que nous parlons au nom de Dieu devant qui doit s'incliner toute créature, c'est que notre voix n'est que l'écho fidèle de la voix de Dieu. Nous nous désarmons nous-mêmes, lorsque nous demandons à notre génie de gagner les esprits à la vérité au lieu de le demander à la puissance et au génie de Dieu. Il est évident que la théologie, et, même, à un certain degré, la science sont nécessaires à l'apôtre, je vous l'ai dit, il y a quelques jours ; mais si Dieu ne faisait pas sentir sa présence et son action dans notre ministère, nous ne serions, malgré le succès bruyant de nos harangues, que des airains sonores et des cymbales retentissantes.

C'est par la fermeté de la doctrine, que, d'abord, nous remplirons notre vocation, par une fermeté sans hésitation, sans réticence, sans réserve, par une fermeté qui exclut toute mutilation du dogme ou de la morale, par une fermeté enracinée dans les dernières

profondeurs et dans les dernières fibres de l'âme, au point que nulle puissance ne saurait l'ébranler, au point que les Chérubins les plus savants seraient condamnés à une honteuse défaite qui auraient la prétention de nous imposer un évangile contredisant l'Evangile du Seigneur Jésus. N'avez-vous pas lu cette apostrophe de celui que l'on nomme l'Apôtre par antonomase, Saint Paul: « Si jamais nous-mêmes, ou un ange du ciel, nous vous annoncions un évangile différent de celui que je vous ai annoncé, anathème! *Sed licet nos, aut Angelus de cælo evangelizet vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit...* Si jamais, qui que ce soit, je le répète à cette heure, vous annonce un autre évangile que celui que vous avez reçu, anathème! *Iterum dico*: « *Si quis vobis evangelizaverit præter id quod accepistis, anathema sit* » (1). Posséder cette fermeté, c'est être convaincu. Avez-vous réfléchi au sens de ces deux mots: être convaincu? Etre convaincu, c'est être vaincu par une idée qui nous pénètre jusqu'à la moelle, qui domine notre esprit, nos résolutions, notre conduite. Etre convaincu, c'est porter en soi une idée plus forte que soi, une idée dont on n'est pas le maître, une idée qui, bon gré mal gré, brille dans nos yeux, éclate dans nos discours et dans nos gestes, se manifeste à travers toute notre personnalité. Inutile de vouloir arrêter au dehors l'explosion de cette idée, elle

(1) *Galates*, I, 8-9.

triomphe des obstacles, elle survit aux violences et aux persécutions (1).

L'idée de Dieu, c'est son Verbe, on n'étouffe pas, on n'emprisonne pas, on n'arrête pas le Verbe de Dieu, on ne limite pas son rayonnement. Il brise les cèdres du Liban, il ébranle le désert, il se rit des conspirations de la terre et de l'enfer (2). Dès que nous nous sommes totalement soumis au Verbe de Dieu, dès que nous avons consenti à n'être que ses instruments, nous possédons la première qualité nécessaire à l'apôtre. Nous prêchons la vérité surnaturelle en dépit des oppositions et des menaces. La persécution sévit contre Paul et Barnabé, elle n'a point raison de leur constance ; envers et contre tout, ils répandent la parole du Seigneur dans les pays qu'ils parcourent. *Disseminabatur verbum Domini per universam regionem* (3). Plus tard, le converti de Damas écrivait à Timothée : » Je souffre et je suis chargé de fers, comme un malfaiteur, mais la parole de Dieu n'est point enchaînée. *Laboro usque ad vincula, quasi malé operans, sed verbum Dei non est alligatum* » (4).

Cette fermeté de la doctrine a son principe dans la solidité, dans l'intensité de la foi. Rien ne contiendra une foi solide, elle passsera presque infailliblement dans l'âme du prochain. Je le

(1) Append., N. 1, p. 312.
(2) Cf. Ps. XXVIII.
(3) Cf. *Actes*, XIII, 49.
(4) II *Timoth*, VI, 9.

sais, Dieu a la faculté, et, il en use, d'accorder à des êtres dont la foi est chancelante des grâces destinées non à les sauver, mais à sauver les autres. On a vu des conversions s'opérer par le ministère d'apôtres incrédules. On a vu de faux prophètes prononcer les paroles que le Seigneur mettait dans leur bouche, non celles qu'ils avaient préparées. Ils avaient résolu d'annoncer le mensonge et ils annoncent la vérité, de célébrer les idoles et ils chantent Dieu, de maudire les tentes d'Israël et ils les bénissent (1). Cependant la Providence choisit d'ordinaire, comme agents de ses miséricordieux desseins, des hommes de foi.

Si les apôtres n'adhèrent qu'à moitié aux mystères, s'ils craignent de promulguer un article du symbole qui leur semble trop obscur, un précepte de la loi qui leur paraît trop sévère ou trop indulgent, trop terrifiant ou trop consolant, ils trahissent, par leurs ménagements ou leurs rigueurs, les vacillations de leur pensée, au grand détriment de la cause sacrée dont ils sont les défenseurs officiels. Leurs auditeurs, sous l'appareil luxueux des discours, sentiront de l'embarras et de la gêne, leurs succès n'auront point d'effets sérieux sur les âmes. Pour être apôtre, il ne suffit pas de croire, il faut, permettez-moi ce mot banal, avoir de la foi à revendre, il faut que la foi se présente aux intelligences et aux volontés avec son ampleur, sa majesté, ses inébranlables certitudes, sa

(1) Cf. *Nombres*, ch. XXIII.

souveraine autorité. En celui qui en est le héraut, il faut qu'elle apparaisse subjuguant son esprit, purifiant son cœur, inspirant ses actes ; il faut que ses œuvres, par leur sainteté parlent aussi haut que ses lèvres, qu'il fasse d'abord ce qu'il demande aux autres de faire, que la pureté sans tache de sa vie contribue à la glorification du Père céleste comme la lumière de sa doctrine. *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (1).

La foi est donc la première vertu des apôtres, comme elle est le fondement de la perfection chrétienne. Mais la foi germe, croît par la grâce. Un homme se présentant à Jésus lui dit : « Maître, je vous amène mon fils possédé d'un esprit muet. Cet esprit s'empare de l'enfant, le jette par terre, et l'enfant écume, grince des dents, se dessèche... Si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous et secourez-nous. Jésus répondit : « Si vous croyez, tout est possible à celui qui croit. » Et le père, fondant en larmes, s'écria : « Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi » (2). Cet enfant, Messieurs, c'est l'homme tourmenté par le démon qui empêche d'entendre et d'adorer Dieu. Ce père suppliant, c'est l'apôtre qui demande au Christ la foi suréminente dont il a besoin pour faire pénétrer la vérité dans

(1) S. Matth., v-17.
(2) S. Marc, ix-13-23.

l'oreille des sourds et arracher un assentiment à la bouche des muets. Mais il demande et il obtient cette foi en s'adressant, comme le personnage de saint Marc, à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire en se livrant à la prière, aux exercices de la vie intérieure et de la contemplation. Sulpice-Sévère raconte que la voix de saint Martin ne rendait plus un son mortel quand le Bienheureux prêchait aux Gallo-Romains, *nec mortale sonans verbum*, on l'écoutait comme on aurait écouté Dieu, on lui obéissait comme on aurait obéi à Dieu apparaissant tout à coup pour exhorter lui-même les hommes et les convertir. *Tanquam Deo exhortante per nos*. Saint Martin retrempait sa foi dans la psalmodie, dans l'oraison, dans ses rapports intimes avec Dieu.

II

A la solidité du fond et à la fermeté de la doctrine l'apôtre doit joindre la clarté de l'exposition (1). C'est une condition sans laquelle son ministère sera infructueux. Il convient d'adopter un langage plus ou moins élevé, d'après les circonstances. On manque de prudence en employant les mêmes termes, qu'on s'adresse aux gens cultivés, aux enfants, au commun des fidèles. Il y a une manière de parler, de raisonner déterminée par l'auditoire que l'on instruit.

(1) Append. N 2, p. 316.

Notre-Seigneur changeait de ton suivant qu'il voulait confondre les Pharisiens et les docteurs d'Israël ou convaincre le peuple. Saint Paul ne parlait pas à l'Aréopage comme il parlait aux artisans. Les vrais apôtres ont toujours découvert l'art d'adapter leur méthode littéraire à la capacité de ceux qui les entendaient. C'est ainsi qu'ils réussissaient à imposer les vérités les plus profondes à l'esprit des savants et des ignorants.

Etaient-ils en face des philosophes? Ils usaient des procédés et du style philosophiques. Rencontraient-ils des Israélites ou des Protestants, des Schismatiques d'Orient ou d'Occident? Ils invoquaient les textes de l'Ecriture qui, jadis, faisaient loi chez les Israélites et les Protestants, les témoignages de l'histoire à laquelle les Schismatiques demandaient leurs arguments. Mais quel que soit le genre que l'on ait choisi, quel que soit le milieu où l'on travaille, il faut que la clarté de la forme manifeste la richesse du dogme et de la morale propres au Christianisme. A quoi serviraient nos périodes cadencées, la sonorité des mots, si on nous écoutait sans nous entendre?

Ce qui me frappe chez les maîtres de la pensée purement humaine, par exemple, chez Aristote, Platon; de notre temps, chez Claude Bernard, Le Play, Pasteur, c'est la clarté. En leurs livres, la science coule transparente comme les eaux d'un grand fleuve. Ces hommes illustres ne connaissent point

(1) II *Corinth.*, v. 20.

cette rhétorique surchargée de couleurs, ces métaphores pompeuses, ce luxe d'épithètes, cette poésie flottante, ces expressions recherchées, bizarres qui noient l'idée, qui la cachent au lieu de la dévoiler. La précision, la propriété, la netteté des expressions dans l'enseignement sont les marques du génie profane. Elles sont aussi les marques du génie apostolique et sacré. Les grands apôtres ne s'embarrassent pas en des tournures compliquées, en des phrases techniques et obscures, ils se distinguent par la limpidité, par la simplicité de leur prédication.

N'allez pas croire que cette simplicité soit ennemie de l'élégance, de la noblesse. Je prononçais à l'instant le nom béni de S. Martin. « Nulle part, dit son historien, je n'ai entendu tomber d'une bouche créée, tant de science, tant de pensée, tant de vie dans une langue si pure et si parfaite (1) ». Quoi de plus grand que les sermons ou les oraisons funèbres de Bossuet? qui a remporté des succès comparables à ceux de Bourdaloue, non seulement au point de vue surnaturel, mais au point de vue académique? Un personnage réputé pour sa finesse, pour son bon goût et qui appartenait à la maison de Richelieu demandait un jour à quelqu'un : « Aimez-vous Bourdaloue? — Beaucoup. — Je vous en félicite ». Bien que sceptique, peut-être, il ajouta : « Avez-vous lu son discours sur la « Pensée de la mort »? que c'est admirable! Nous

(1) Sulpice-Sévère, *Vita* S. *Martini*, xxv.

n'atteignons plus à ces hauteurs littéraires » (1).

Bossuet et Bourdaloue, Messieurs, si différents l'un de l'autre, ont une qualité commune : ils exposent les mystères sous une forme dont le charme lumineux est dû en grande partie à la simplicité.

Le roi des apôtres, c'est Jésus-Christ. Jésus-Christ, quoi qu'il dise, plane toujours au-dessus de l'éloquence. Les Juifs qui avaient connu les voix de David, d'Isaïe, de Jean-Baptiste, les Juifs de toute condition s'écriaient : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo* (2) ». La postérité même incroyante a ratifié ce jugement. Pour n'en donner qu'une preuve, on a écrit, en faisant allusion à la parabole de l'Enfant Prodigue : « Jamais certainement le langage humain n'a resserré en si peu de paroles, et de paroles impérissables, un tel monde d'amour et de sagesse (3) ».

La simplicité qui est la compagne de la clarté ne nuit donc pas à la beauté ni à la majesté de nos discours apostoliques, puisque Jésus-Christ a été à la fois le plus simple, le plus clair, le plus sublime, sans aucune comparaison, de ceux qui ont annoncé le royaume des cieux.

Cette clarté pleine de simplicité est d'autant plus

(1) Jules Lemaitre.
(2) S. Jean, vii, 46.
(3) Farrar. Cité dans la *Sainte Bible* de M. Fillion, Evangile de S. Luc, ch. xv, 11-32.

nécessaire à l'apôtre que celui-ci a reçu la mission d'enseigner les hommes et les peuples sans distinction, les plus civilisés comme les plus barbares.

Auprès des petits, absolument étrangers aux questions intellectuelles et religieuses, celui-là échouera toujours qui ne recourra pas à des arguments de bon sens, à des images familières, sensibles mettant à leur portée au moins la substance de la doctrine. Cette clarté pleine de simplicité est d'autant plus nécessaire aujourd'hui que l'ignorance en matière de foi est plus universelle, que souvent, des hommes remarquables ne connaissent pas le catéchisme,

On parvient à cette clarté à force de méditer la vérité, à force d'y réfléchir. Quand on aura examiné amoureusement dix fois, cent fois, mille fois les mystères et les préceptes, rapproché les uns des autres les articles du symbole et les commandements de Dieu, contemplé l'ordre et l'unité admirables qui règnent entre les divers éléments de l'édifice chrétien, obtenu l'assistance de l'Esprit qui « pénètre tout, même les profondeurs de l'Eternel » (1), en nous, la vérité élucidée, dépouillée de ce qui lui est contraire brillera d'un vif éclat, nos conceptions étant pures, précises, nous les présenterons presque sans effort et naturellement à nos semblables.

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire, arrivent aisément. »

(1) I *Corinth.*, II, 10.

Dans la vie intérieure, on se consacre à l'étude des vérités divines, à la réflexion, à la méditation, à la contemplation qui nous aident à saisir le sens de l'ensemble et des détails. Dans la vie intérieure, on revient sans cesse à ces exercices salutaires, car sans cesse on est impatient de mieux voir ce que l'on aime. L'ami de Dieu, dit David, « demande sa joie à la loi, il la médite jour et nuit » (1). Dans la vie intérieure, on entretient des rapports constants avec le Saint-Esprit, on l'invoque, on le supplie de répandre du ciel sur la terre un rayon de sa lumière :

Veni, Sancte Spiritus
Et emitte cœlitus,
Lucis tuæ radium.

Le Saint-Esprit accorde des grâces de choix à ses adorateurs, et ceux-ci perçoivent, avec plus d'évidence et de certitude, ce qu'ils désirent connaître, et le communiquent aux autres avec plus de clarté.

Directement, la clarté du langage indispensable aux apôtres, bénéficie de la vie intérieure et mystique. Le livre des contemplatifs et des saints, c'est l'Evangile. Ils en scrutent les moindres mots, car ils y cherchent l'aliment de leur piété. Mais on ne lit pas, on ne relit pas quotidiennement un auteur avec amour sans adopter insensiblement, ses idées, sa manière de dire. Les admirateurs d'un littérateur, d'un poète, d'un orateur qui auront concen-

(1) *Ps.*, I, 2.

St. Albert's College Library

tré sur lui leurs études, finiront par écrire et parler comme lui d'une façon plus ou moins parfaite, mais enfin, selon leurs moyens, à écrire et à parler comme lui. L'idéal de l'apôtre, c'est de parler comme Jésus-Christ, c'est de lui emprunter d'abord et avant tout ses pensées si justes, puis ses accents si doux, si forts, puis ses paraboles, ses récits si instructifs, si clairs, et par conséquent si accessibles à l'intelligence de tous. J'appelle apôtre de l'Evangile et de Jésus-Christ celui qui pense, qui s'exprime comme l'Evangile et comme Jésus-Christ, qui au point de vue du fond et de la forme de ses discours, s'inspire de l'Evangile et de Jésus-Christ. Cette inspiration est le partage des âmes qui vivent de l'Evangile et de la contemplation de Notre-Seigneur.

Cette affirmation perpétuelle des mêmes principes, cette répétition des mêmes formules ne deviendront-elles pas fastidieuses, n'éloigneront-elles pas les âmes? Non, Messieurs. L'expérience est faite. Les apôtres qui ont ramené à Dieu les âmes, les ont persuadées et gagnées en usant des idées et du langage de l'Evangile. Si j'avais besoin d'affermir, à cet égard, mes convictions, j'invoquerais votre témoignage. Depuis de nombreuses années, avec un respect et une sympathie dont je garderai un inoubliable souvenir, vous m'écoutez lorsque j'essaye, par mes pauvres syllogismes, de vous attirer à la vérité chrétienne, mais l'heure où je vous vois plus attentifs, est celle où je vous récite

littéralement et sans y rien changer, une page de l'Evangile. A cette heure, Dieu seul vous parle, et Dieu seul, en vérité, sait, quant au fond et quant à la forme, parler à l'homme pour le convaincre, l'entraîner et le charmer.

III

Travailler à la gloire de Dieu et non à la sienne : tel est le troisième devoir de l'apôtre. Malheur à l'apôtre qui, dans son ministère auguste, n'est préoccupé que de sa personne, de ses succès, de sa renommée! Ne pensant qu'à lui-même, choisissant son terrain, ses auditoires, sa chaire afin de se faire valoir, il ne se souviendra pas que, pour paraître avec autorité, il faut être envoyé officiellement par ceux qui sont chargés de régir la société. « *Quomodo prædicabunt, nisi mittantur*? Comment prêchera-t-il avec fruit, s'il n'a reçu cette délégation? » (1) En ces dernières années, l'Eglise a multiplié les lois et les décrets pour nous empêcher de nous ériger en apôtres si nous n'avons pas été approuvés et députés par les Evêques et les Pontifes. Notre-Seigneur lui-même, qui nous a donné en tout l'exemple, a limité son action aux Juifs. C'est à peine s'il s'est adressé à quelques Samaritains, à une Chananéenne, à quelques Grecs et à quelques Romains. Pourquoi cette attitude réservée? Parce qu'il

(1) *Romains*, x. 45.

obéissait à son Père. Bien que Jésus fût le Sauveur universel, le Père avait décidé que son Fils, pendant sa vie mortelle, ne pourvoirait qu'aux besoins spirituels des brebis perdues d'Israël, qu'il laisserait à ses disciples le soin d'évangéliser le reste de l'humanité. *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël* (1). Saint Paul, au contraire parcourut les pays des Gentils parce que le Seigneur avait dit de lui : « C'est un vase d'élection, je l'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois, devant les enfants d'Israël » (2). On lit dans l'Epître aux Hébreux : « Que nul ne s'arroge la dignité sacerdotale ; il faut y être appelé de Dieu, comme Aaron. Le Christ ne s'est pas élevé de lui-même au souverain Pontificat, il l'a reçu de celui qui a dit : Tu es mon Fils, aujourd'hui... Tu es prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisedech » (3). De même, nous avons besoin que la Providence, par nos chefs hiérarchiques, nous affecte au ministère apostolique et désigne le champ qui nous sera confié. Qu'on nous charge des enfants, nous aurons la grâce nécessaire ; des savants, nous aurons la grâce nécessaire ; du peuple, nous aurons la grâce nécessaire ; des tribus vivant aux extrémités du désert, au fond des forêts, aux régions de glace, nous aurons la grâce nécessaire. N'interprétez pas mes paroles d'une façon étroite,

(1) S. Matth, xv. 24.
(2) *Actes*, ix, 15.
(3) *Hébreux*, v, 5-6.

mais je ne crois pas à l'influence de celui qui s'attribuera un domaine que Dieu ne lui a pas destiné. La grâce lui manquera, et, sans la grâce, nous ne pouvons rien (1).

L'apôtre indifférent à la gloire de Dieu et soucieux de la sienne fera une sélection parmi les sujets que nous sommes tenus de traiter. Il accordera ses préférences aux questions d'intérêt terrestre, il montrera dans la religion la puissance qui console, qui pardonne soixante-dix fois sept fois, qui encourage l'espérance, qui établit en ce monde la paix entre les familles, les classes, les sociétés, qui contribue à augmenter le bien-être matériel de tous. Il a le droit de souligner ces bienfaits d'ordre secondaire que nous devons au Christianisme. Son tort sera peut-être de taire les vérités essentielles, vérités se rapportant aux grands problèmes de la mort, du jugement, du ciel, de l'enfer, de la béatitude, de la damnation éternelle. Il se trompera peut-être au point de flatter les préjugés, les passions qu'il devait combattre, de ménager les vices qu'il devait dénoncer. Il s'abusera peut-être jusqu'à mêler à l'enseignement divin un enseignement purement humain qu'il offrira aux multitudes assises à ses pieds sous une forme inspirée par le désir impérieux de plaire et de conquérir les sympathies. Quelle déchéance! Les applaudissements accueilleront son verbe, les amis du siècle salueront en lui un esprit large, son nom fera le tour

(1) Append. N. 3, p. 316.

du monde. Et après? Quel sera l'effet de cette éloquence? Le voici : ceux qu'elle aura enthousiasmés et charmés se détourneront de la vérité dont le règne se confond avec le règne de Dieu. *Prurientes auribus, et a veritate quidem auditum avertent* (1). Messieurs, je ne censure pas ici l'apostolat de notre temps, soyez en sûrs, je trace les règles auxquelles l'apostolat est soumis dans tous les temps. Je n'accuse personne, je devrais le premier m'accuser moi-même. Mon Dieu, si jamais j'ai sacrifié votre gloire à une méprisable vanité, pardonnez-moi, je vous le demande humblement, publiquement, à deux genoux!

La gloire de Dieu par le salut des âmes est le seul but de l'apostolat. Comment s'oublier à ce degré? Messieurs, en employant toujours le même moyen: la charité. La charité, c'est-à dire, l'amour de Dieu est l'intarissable source où nous puiserons la force de nous livrer aux bonnes œuvres, quel qu'en soit le caractère. Si nous aimons Dieu, si nous l'aimons comme il veut l'être, de tout notre cœur, nous nous oublierons nous-mêmes pour nous dévouer à sa cause. L'amour humain et naturel est déjà capable de s'élever bien haut, que dire de l'amour divin et surnaturel, la charité? L'apôtre, esclave de cet amour, n'aspire qu'à servir Dieu, qu'à travailler, pour son compte et dans sa sphère, au rétablissement du

(1) II, Timoth., IV, 3. 4.

règne de Dieu. Et puisque ce règne dépend de la soumission intellectuelle et morale des âmes aux lois de l'Evangile, la conquête des âmes sera le seul but du véritable apôtre. L'apôtre qui portera en lui cette ambition, ne sera pas seulement le champion du royaume de Dieu, il en assurera le triomphe. Qu'il soit curé de campagne comme le curé d'Ars, prince de l'éloquence comme Bossuet, de ses lèvres la vérité surnaturelle tombera persuasive, brûlante et se répandra en flots de lumière, en torrents de feu qui entraîneront vers Dieu les esprits, les volontés, les cœurs. Quelle puissance n'a pas sur ses semblables celui qui peut s'écrier à la suite du Père Lacordaire : « Il y a un homme... et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne me connaissais pas » (1).

Ce zèle pour la gloire de Dieu, zèle envahissant, zèle indomptable, zèle qui brise tous les obstacles, zèle qui nous inspire de supporter sans fléchir les contradictions, les déboires, les échecs inhérents à la vie apostolique, ce zèle, a son principe dans la vie intérieure, ascétique et mystique. L'auteur de l'Ecclésiastique écrit : « Elie se leva, prophète semblable au feu, sa parole était enflammée comme un flam-

(1) Trente-neuvième Conférences de Notre-Dame,

beau » (1). Elie alimentait cette flamme au foyer de la contemplation.

Messieurs, remercions Dieu qui, à nos villes et à nos campagnes, envoie des apôtres dignes de leur vocation. Ces apôtres, dans nos bourgs, dans nos grandes cités, dans nos banlieues, prêchent l'Evangile avec une fermeté sans défaillance, une clarté sans ombre, un désintéressement sans mélange. Les résultats ne répondent pas toujours à leur bonne volonté. Ils sèment généreusement ; la moisson est maigre, quand elle n'est pas nulle. Qu'ils ne se découragent pas. Cette épreuve n'a point été épargnée à Notre-Seigneur. La troisième année de son ministère, à la fête des Tabernacles, Jésus annonça la parole de Dieu. Beaucoup crurent en lui, mais les Pharisiens s'insurgèrent contre sa doctrine, et plusieurs formèrent le projet de le faire mourir. Le Maître ne se déconcerta pas, il se contenta de dire tristement : « Vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole n'a point de prise sur vous. *Sermo meus non capit in vobis* (2). » Apôtres, imitez cet exemple, et, pour l'imiter jusqu'au bout, cherchez dans l'union avec Dieu l'énergie dont vous avez besoin. Lorsque, le soir, vous constaterez que vos efforts ont échoué, réfugiez-vous dans votre église

(1) *Ecclésiastique*, XLVIII, 1.
(2) S. JEAN, VIII-37.

solitaire et renouvelez aux pieds de l'autel votre provision de zèle.

Nous avons des apôtres, nous n'en avons pas assez. Ah! Messieurs, favorisez de toutes vos forces les œuvres qui ont pour but le recrutement des Ordres religieux et du clergé. Laissez vos fils se consacrer à l'apostolat, quand ils y sont appelés. En même temps, priez Dieu de conserver au cœur de ses messagers le culte de la vérité, de la clarté, le zèle pour sa gloire. Et vous, hérauts du Christ, demandez cette fermeté de la doctrine, cette clarté de l'exposition, ce zèle pour la gloire de Dieu à la vie d'étude, de piété, de charité.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE ET LA PERFECTION CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

L'amour de la perfection inspire de la façon la plus efficace les œuvres de bienfaisance. Quand elle émane de la sainteté, la bienfaisance est d'une excellence privilégiée, car elle traite les malheureux avec un souverain respect et une magnifique générosité, p. 157-158.

I

Elle les traite avec un souverain respect.

1. Ce que sont dans l'Evangile les pauvres et les déshérités.

a) Les premiers élus du royaume de Dieu. Le Christ choisit parmi eux sa mère, son père adoptif, ses disciples. C'est à eux qu'il adresse ses premières paroles, c'est eux d'abord qu'il cherche pour les nourrir, les consoler, les guérir, les ressusciter. A lire trop étroitement ses discours, on croirait qu'il ne s'est incarné que pour eux, p. 158-160.

b) Les princes de l'Eglise. Jésus-Christ élèvera sur des trônes les pêcheurs de Galilée Saint Paul demande aux Romains d'offrir à leurs frères pauvres l'hommage qu'on offre aux rois, p. 160-161.

c) Les pauvres sont d'autres christs. Le Sauveur se solidarise avec eux, comme le prouve un beau discours de N. S. en Saint Mathieu, XXV. 31-41, p. 161.

2. En ces conditions le malheureux a droit à un religieux respect.

a) Il l'obtient de tout Chrétien. Il l'obtient surtout des âmes saintes. Pour celles-ci c'est l'ami de l'Époux. Crainte de le froisser et de l'humilier. Diverses manières de traiter les malheureux : manière hautaine, manière maussade, manière bruyante. Il y a la manière douce, modeste, affable, discrète des saints qui estiment et aiment un frère tombé dans la détresse et si cher à Jésus-Christ, leur Dieu, p. 162-164.

b) Les saints traitent le malheureux comme un prince de l'Eglise et ils le servent comme tel. Témoignage de Saint Paul, témoignage des faits. Nos frères et nos sœurs de charité se

dévouent aux infortunés en qui ils vénèrent leurs seigneurs. Saint Jean l'Aumônier appelait les pauvres « ses maîtres. » p. 164-165.

c) Les saints traitent le pauvre comme un autre christ. Quels outrages, mais aussi quels hommages recevrait le Christ s'il revenait au milieu de nous! Le Christ est à l'abri de la souffrance, les saints n'ont plus la faculté de le secourir. Mais on le secourt encore dans la personne de celui avec qui il a confondu sa cause : le pauvre. Celui-ci devient un être sacré, il est, à plusieurs égards, l'objet du culte dû à Jésus-Christ lui-même, p. 165-166.

II

Ce respect du pauvre s'exprime par une divine générosité.

1. Générosité des âmes consacrées à Dieu pour les pauvres. Dans l'ordre des choses matérielles, elles ont tout sacrifié. Ce qu'elles ont abandonné en vue d'améliorer le sort des malheureux. Affronts qu'elles ont essuyés en vue d'arriver à leur fin. Jeanne Jugan, p. 166-168.

2. Cette première générosité n'est qu'un commencement.

a) Les âmes saintes renoncent à leur famille afin de mieux soulager l'humanité souffrante. Accusations dont elles sont l'objet sous ce rapport. Réponse à ces accusations, p. 168-169.

b) Les âmes saintes, en faveur des malheureux, aliènent leur liberté. Jusqu'à quel point elles deviennent les servantes des pauvres et des malades. Divers faits à l'appui de ce qui vient d'être dit. Histoire d'un violon. A Montmartre. A Sienne, p. 169-172.

c) Les âmes saintes triomphent de toutes les répugnances pour accomplir leur œuvre de bienfaisance. Héroïsme de leur charité fraternelle. Universalité de cette charité. Les âmes saintes forment une armée qui, avec passion, s'applique à guérir les maux de l'humanité, p. 172-174.

d) La souplesse et la puissance de leur miséricorde dépendent de la vie intérieure qui les inspire et de son intensité. L'amour du prochain se confond avec l'amour de Dieu. Au souffle de l'amour de Dieu qui s'entretient par la prière, par la piété, l'égoïsme est vaincu et l'homme devient capable de la dernière abnégation, p. 174.

Résumé des Conférences prononcées à Notre-Dame depuis vingt-deux ans. Au cours de cette longue carrière, le prédicateur a toujours voulu s'inspirer de l'Evangile, de l'enseignement des

docteurs approuvés, surtout de Saint Thomas d'Aquin. Il rétracte tout ce qui, dans ses nombreux discours, aurait offensé, soit la vérité, soit la charité. Il rend grâce aux archevêques de Paris qui l'ont toujours béni, à ses auditeurs dont la bienveillance n'a pas cessé de le soutenir. Il demande à tous de prier pour que, après avoir prêché aux autres, il ne soit pas lui-même réprouvé. *Ne cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*, p. 173-177.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE ET LA PERFECTION CHRÉTIENNE

Eminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

L'amour de la perfection qui inspire si heureusement nos œuvres d'enseignement et d'apostolat, n'inspire pas moins nos œuvres de bienfaisance. « La piété, disait saint Paul est utile à tout : elle a des promesses pour la vie présente et pour la vie future. C'est là une parole certaine et digne d'être crue (3) ». De son côté, Bossuet tient ce langage : « Il faut un objet au-dessus de nous, qui nous attire : ce n'est pas assez, il faut une force intérieure, qui nous pousse hors de nous-mêmes ; qui, ébranlant jusqu'au fonde-

(1) Son Em. Mgr le Card. Dubois, Archevêque de Paris.
(2) Sa Gr. Mgr Roland Gosselin, Auxiliaire de Paris.
(3) I *Timoth*, iv, 8.

ment l'amour propre, nous arrache à nous-mêmes : alors aimant Dieu plus que nous-mêmes, nous pourrons devenir capables d'aimer le prochain comme nous-mêmes,.... Parce que Dieu est peu aimé, de là vient aussi que la charité fraternelle ne paraît pas sur la terre (1) ».

La bienfaisance, telle que je l'entends en ce discours, a pour but immédiat de secourir les pauvres, et, j'appelle pauvres ceux qui sont dépourvus des biens matériels, ou à qui manquent ici-bas soit la santé, soit l'affection, soit le bonheur. C'est la multitude des indigents, des malades, des orphelins, des affligés. Cette bienfaisance, quand elle émane de la sainteté, est d'une excellence privilégiée car elle traite les malheureux avec un souverain respect et une magnifique générosité (2).

I

Elle les traite avec un souverain respect. Le saint voit, dans les pauvres et les déshérités, des êtres d'une éminente dignité, parce qu'il règle ses sentiments et sa conduite d'après l'Evangile. Or l'Evangile regarde les pauvres et les déshérités comme les premiers élus du Royaume de Dieu, comme des princes, comme d'autres christs.

Ils sont, dans la pensée de Notre-Seigneur, les premiers élus du Royaume de Dieu. C'est parmi eux que

(1) Sermon pour la Pentecôte, 1er point.
(2) Append. Note 4, p. 316.

le Sauveur choisit sa Mère, son père adoptif, les continuateurs de son œuvre, les dépositaires de son autorité. C'est à eux qu'il adresse d'abord sa parole et qu'il promet la béatitude.

« Heureux les pauvres, le Royaume des cieux est à eux !

Heureux ceux qui sont doux et désarmés, ils posséderont la terre !

Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés !

Heureux ceux qui, *impuissants à se défendre contre la force et la violence des hommes,* ont faim et soif de justice, ils seront rassasiés (1) ».

C'est eux qu'il cherche quand, parcourant les villes et les bourgs de Galilée, il guérit les langueurs, rend l'usage de ses membres au malade gisant près de la piscine de Bethsaïde, et, depuis trente ans, abandonné de tous. C'est eux qu'il invite à son banquet lorsqu'il dit à son serviteur : « Va vite dans les places et dans les rues, amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles, les boiteux ;..... va dans les chemins, le long des haies et ceux que tu trouveras, presse-les d'entrer *dans la salle du festin* (2) ». C'est eux qu'il exalte lorsqu'il place la modeste veuve qui a versé un denier pour le culte au-dessus des riches qui, sous les regards émerveillés de la foule, laissent tomber leurs opulentes oboles dans le tronc des offrandes. C'est eux qu'il appelle lorsque,

(1) S. Matth., v, 3-6.
(2) S Luc, xvi, 21-24.

témoin de leurs travaux, de leurs fatigues, de leur épuisement, et, en proie à une émotion poignante, il prononce ces mots : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*; venez à moi, vous qui peinez et qui succombez sous vos lourds fardeaux, et je vous soulagerai (1) ».

Jésus s'est incarné pour tous les hommes, mais, à certains moments, si l'on interprétait trop étroitement son langage, on serait tenté de croire qu'il n'est venu sur la terre que pour les déshérités. Il s'est appliqué ce texte d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, il m'a consacré par son onction, il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, aux opprimés la liberté (2) ».

Le malheureux est le préféré du Christ, il est plus encore, il est prince dans l'Eglise. Jésus a promis aux pêcheurs de Galilée, douze trônes d'où ils jugeront les douze tribus d'Israël (3). Précurseur du Messie, David annonce déjà que l'Eternel

> « retire le pauvre de la poussière,
> relève l'indigent de sa bassesse,
> les fait asseoir avec les grands,
> avec les princes de son peuple (4). »

(1) S. Matth., xi, 28.
(2) S. Luc, iv, 18-20.
(3) S. Matth., xix, 28.
(4) Ps. cxii, 7, 9.

Saint-Paul entrait bien dans la même pensée. Il demande aux Romains de secourir leurs frères pauvres de Jérusalem, de leur offrir des hommages et des présents comme on en offre aux rois.

Les pauvres sont d'autres christs. Le Sauveur a déclaré qu'il se solidarisait avec eux. Me reprocherez-vous de vous redire, pour la dixième fois peut-être, cette page de Saint Matthieu? « Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui... Les nations seront rassemblées devant lui. Il séparera les uns des autres, comme le pasteur sépare les brebis des boucs. Il mettra les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Il dira à ceux qui sont à sa droite; venez les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, vous m'avez recueilli; nu vous m'avez vêtu; malade vous m'avez visité; en prison et vous êtes venus à moi. Et les justes de répliquer : Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à boire? Quand t'avons-nous vu étranger, et t'avons-nous recueilli, nu et t'avons-nous vêtu; malade et en prison et sommes-nous venus à toi? Et le Roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez rendu ces services au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous les avez rendus (1). »

(1) S. Matth., xxv, 31.41.

Ces arguments prouvent que le malheureux est l'ami de Jésus, le prince de l'Eglise, un autre christ, qu'en cette triple qualité, il a droit à un religieux respect.

Ce respect, tout Chrétien le lui accorde, mais l'âme sainte lui témoigne une vénération plus attentive, plus fidèle. Songez donc, elle console, elle guérit l'ami intime de l'Epoux. De quelle main délicate ne touche-t-elle pas les plaies de celui que l'Epoux recommande à ses soins! Quelle peur de l'humilier, de le froisser, de l'irriter, de le révolter! Quelle habileté à ménager sa susceptibilité, sa fierté! Il y a bien des manières de donner. Il y a une manière dure et pleine de dédain. On fait l'aumône, en détournant la tête, comme si on ne pouvait supporter le spectacle de la misère. J'ai vu des mendiants qui, offensés par cette philanthropie hautaine et méprisante, refusaient avec un regard de colère et de haine, la pièce d'argent qu'on leur tendait, des malades repousser le remède qu'on leur proposait. Il y a la manière maussade de ceux qui donnent en mêlant à leur geste des reproches injurieux, en faisant sentir âprement à l'infortuné le prix de ce qu'il reçoit. Il y a la manière bruyante des Pharisiens qui sonnent de la trompette, quand ils accomplissent le bien, afin d'être remarqués par le monde, d'étaler leur luxe, de souligner davantage la distance qui les sépare des nécessiteux. Que ces procédés sont blessants et contraires à l'esprit du Christianisme! En les employant,

dit saint Jacques, « vous flétrissez le pauvre » et vous l'exaspérez. *Exhonorastis pauperem* (1).

Il y a la manière des saints. La douceur, la modestie, l'affabilité, la discrétion, voilà ce qui distingue leur façon de donner. Ils donnent non point seulement par pitié, mais parce qu'ils estiment, parce qu'ils aiment leur frère tombé dans la détresse. Ils l'estiment et ils l'aiment parce qu'il est très cher à Jésus-Christ, leur Dieu, parce qu'il a été choisi pour être riche dans la foi, pour premier héritier du Royaume des cieux (2). Vis-à-vis de lui, les saints se regardent comme des obligés, car ils lui doivent la grâce répandue dans leur âme et la gloire qui les attend dans l'éternité. « Voulez-vous, s'écrie Bossuet, que vos iniquités vous soient pardonnées ? Rachetez-les par des aumônes... Demandez-vous à Dieu sa miséricorde ? Cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux... Enfin, voulez-vous entrer au royaume ? Les portes vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent » (3).

Vous le comprenez, Messieurs, un pareil sentiment sera fécond dans l'ordre de la bienfaisance et attachera au pauvre l'âme du saint. Le saint multipliera les miracles pour améliorer le sort de ses frères. Mille faits de l'histoire nous démontrent la vérité de cette

(1) S. Jacques, II. 5.
(2) *Ibid.* II. 6.
(3) Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise, 3e partie.

assertion et nous prouvent que plus on aime Dieu, plus on estime le pauvre et plus on lui témoigne d'affection.

On le traite comme l'ami préféré de l'Epoux, on le respecte comme un prince de l'Eglise. L'aumône change de caractère. Ce n'est plus un secours que l'on porte à une créature inférieure, c'est le présent que l'on offre aux rois, c'est le tribut que les sujets payent à leur souverain. Vous penserez peut-être, Messieurs, que j'exagère. Non, je n'exagère pas au point de vue doctrinal. Saint Paul qui jouissait du privilège de l'infaillibilité dit, en son épître aux Romains : « Je vous conjure, mes Frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint Esprit, de m'aider de vos prières auprès de Dieu, afin que les saints, — *c'est-à-dire les pauvres* — de Jérusalem daignent agréer le présent que j'ai à leur faire » (1). Quoi, il faudra prendre des précautions, il faudra se mettre à genou pour que les indigents de Palestine acceptent nos dons! Oui, Messieurs, car ces miséreux sont nos princes, et en cette qualité, ils ont droit non-seulement à un tribut matériel, mais à un tribut d'honneur et de vénération. Je n'exagère pas au point de vue des faits. Ceux qui tendent à la perfection chrétienne par les œuvres de bienfaisance, sont en réalité les serviteurs des vieillards, des enfants,

(1) *Romains*, xv. 30-31. Cf., Bossuet. Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise, 1er point.

des infirmes dans la nécessité. Serviteurs, les frères et les sœurs de nos orphelinats, de nos écoles, de nos hôpitaux, de nos patronages, serviteurs qui voient dans leurs clients les princes de la chrétienté! Cette conception est bien celle des saints. Saint Jean l'aumônier, avait l'habitude d'appeler les pauvres « ses maîtres. » « Ceux que vous nommez indigents et mendiants, moi je les nomme nos seigneurs » disait-il.

On traite le pauvre comme l'ami de l'Epoux, comme un haut dignitaire de l'Eglise, on le traite comme un autre christ. Ah! si Jésus revenait parmi nous, il y aurait encore dans le monde fou et méchant des hommes pour lui cracher au visage, pour le couronner d'épines, pour le flageller, pour le conduire au Calvaire et le crucifier. En revanche, que d'âmes viendraient répandre sur lui les nards précieux! Avec quelle émotion elles s'évertueraient à trouver un remède aux adorables blessures de sa tête, de ses mains, de ses pieds, de son divin cœur! Seigneur Jésus, en pensant que nous pourrions guérir vos douleurs, nous éprouvons une ineffable joie! Nous vous aimons si totalement, si exclusivement, si infiniment! Mais, après avoir subi les outrages de vos ennemis, reçu les hommages de vos amis, vous êtes remonté vers le Père. A l'abri de la souffrance, vous n'avez plus besoin de rien. Nous n'aurons la consolation ni d'apaiser votre faim, comme les anges du désert, ni de calmer votre soif

comme la Samaritaine, ni de vous accueillir dans nos maisons, comme Zachée, ni de vous inviter à notre table, comme Marthe de Béthanie, ni de porter dans nos bras tremblants votre cadavre béni, ni de l'ensevelir dans un blanc linceul et dans un virginal tombeau, comme Joseph d'Arimathie, ni de l'embaumer dans la myrrhe et l'aloès, comme Nicodème. Mais vous confondez votre cause avec celle du pauvre, vous dites : « Ce que vous aurez fait pour le plus petit des miens, c'est pour moi que vous l'aurez fait ». Immédiatement, Messieurs, le pauvre à nos yeux devient un être sacré, un être devant qui nous nous inclinons avec autant de respect que de sympathie. Immédiatement, nous le considérons comme un autre christ, comme le Christ à qui appartient toute gloire dans les siècles des siècles. Nous aimons donc le pauvre et l'affligé, parce que nous adorons le Christ, mais nous adorons le Christ, parce que nous croyons en lui, parce que nous espérons en lui, parce que nous lui sommes unis par les liens d'une ineffable charité. Cette foi, cet espoir, cette charité, principes de notre action en faveur des déshérités, vivent et grandissent au soleil de la perfection religieuse et mystique.

II

Ce respect du pauvre est-il un sentiment superficiel? Non, Messieurs, c'est un sentiment profond

qui s'exprime par une divine générosité. Avez-vous réfléchi quelquefois à la générosité des âmes consacrées à Dieu ? Est-il une forme de dévouement qu'elles n'aient pas pratiquée, une forme d'immolation qui les ait fait reculer ?

Dans l'ordre des choses matérielles, elles ont sacrifié ce qu'elles possédaient. On a vu des reines, des fils et des filles de la noblesse, de la bourgeoisie, du peuple, dire adieu au faste des cours, à leur opulence, à leur bien-être, transformer leurs palais, leurs maisons, leurs chaumières en asiles destinés à recevoir les vagabonds, les êtres errants, déclassés, criminels qui ne savent pas le matin où ils coucheront le soir. On les a vus se priver du nécessaire, se dépouiller totalement pour nourrir, vêtir, loger ceux qui étaient sans pain, sans abri, sans feu ni lieu, pour élever des Hôtels-Dieu aux malades, pour racheter les captifs, pour améliorer le sort des prisonniers, des forçats, des condamnés à mort. On les a vus, quêter de porte en porte au profit d'inconnus, d'ennemis. Que d'humiliants affronts ils ont essuyés dans ce dur métier de mendiants ! Jeanne Jugan, première compagne, si je ne me trompe, de la fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres, se rendait de Saint Servan à Saint-Malo sur un pont mobile qu'on appelle le *Pont Roulant*. Elle implorait, pendant le court trajet, la charité des passagers en faveur de ses vieillards. Comme elle s'adressait à l'un d'eux qui paraissait plus élégant et plus riche, celui-ci la

souffleta cruellement. Jeanne très doucement se contenta de répliquer à ce geste brutal : « Monsieur, ceci, c'est pour moi, mais pour mes vieillards ? » Le grossier personnage s'émut, des larmes mouillèrent ses yeux, et il mit une pièce d'or dans la main de celle qu'il avait odieusement outragée. (1) Que de milliards, depuis vingt siècles, ont été recueillis par la piété chrétienne et dépensés au profit des malheureux !

Cette première générosité n'est qu'un commencement. Les saints ont fait davantage pour la cause de l'humanité souffrante. Ils abandonnent leur famille, leurs amis ; ils se séparent de leur père, de leur mère, de leurs frères, de leurs sœurs, afin de se consacrer à leur héroïque ministère. Ils renoncent à la joie de fonder un foyer, aux légitimes affections qui enchantent le cœur et ajoutent du charme à l'existence.

Mais n'a-t-on pas le droit de les accuser d'ingratitude? N'a-t-on pas le droit de dire qu'ils offensent l'ordre de la charité en préférant à leurs proches des étrangers ? Ce reproche court le monde. Le monde feint de croire que nous cessons d'aimer les nôtres lorsque nous jurons d'appartenir à la multitude à laquelle nul ne pense. Rien de moins juste. Qui jamais fut plus cher à Notre-Seigneur que la Vierge ? Cepen-

(1) Le trait m'a été raconté par deux vieilles demoiselles de Saint-Servan il y a une trentaine d'années. Elles étaient filles d'un jardinier, elles avaient assisté au début, les Petites Sœurs. Je ne me rappelle plus leur nom.

dant, cet attachement filial n'empêchait pas le Sauveur de quitter Marie pour travailler à l'établissement du Royaume des cieux. Lorsque Marie et Joseph retrouvèrent Jésus dans le temple assis au milieu des docteurs et les interrogeant, sa Mère lui dit : « Pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. » Jésus répondit : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père? » (1)

Il en est de même des âmes appelées au ministère des bonnes œuvres. Elles aiment quiconque est de leur sang et de leur parenté ; mais, dans leur cœur, elles placent Dieu au-dessus de tout et elles l'honorent en honorant les victimes du siècle et de l'adversité.

Ces âmes poussent encore plus loin la générosité. Elles aliènent leur liberté devant les autels, devant l'Eglise, devant les hommes et elles s'engagent, par des vœux, à obéir à l'appel, au signal, à la volonté souvent capricieuse et fantasque de ceux qui, dans l'esprit du paganisme, sont la lie et le rebut de notre race. Elles tiennent parole : leurs souverains commandent sur un ton arrogant et impérieux : elles se soumettent. « Venez », disent ces tyrans, et elles viennent; « allez-vous en » et elles s'en vont; « donnez-moi ceci », et elles le donnent; « enlevez cela » et elles l'enlèvent; « fermez cette porte », et

(1) S. Luc, II, 48- 9

elles la ferment; « ouvrez cette fenêtre », et elles l'ouvrent; « le bruit de vos prières m'énerve, » et elles laissent retomber leur rosaire; « le son de votre voix me fatigue », et elles se taisent; « chantez-moi un cantique », et elles chantent. Elles sont les domestiques et les esclaves des pauvres et des malheureux. Et ces jeunes gens, ces jeunes filles, à vingt ans, peut-être, s'enchaînent à un hôpital, à un dispensaire, à une clinique, à un refuge, et ils s'y enfermeront, baisant leurs fers et renouvelant chaque matin leurs promesses, jusqu'à la mort. Je le veux bien, ils seront fréquemment récompensés de leur zèle par les témoignages d'une reconnaissance vive et touchante. C'était dans une ville de province. Un adolescent était emporté par la tuberculose. Il était incroyant, une religieuse le veillait. Un jour le malade dit à celle-ci : « Vous allez m'accorder une faveur. Là, dans l'armoire, j'ai un violon, faites-moi entendre une dernière fois mon violon. — Quelle idée, Monsieur! — Ma sœur, vous êtes si douce, vous êtes si bonne! — Mais... — Je suis sûr que vous savez jouer du violon. — La sœur ne résista pas plus longtemps. Elle prit le violon. Elle était artiste, elle enchanta le mourant, et, un instant, endormit ses douleurs. Le soir, une compagne la remplaça. Le premier mot du malade fut : « Vous m'avez envoyé un ange. Savez-vous qu'elle m'a joué de mon violon. Ah! je vais lui causer une grande joie. Je veux croire et

espérer comme elle, aimer Dieu comme elle. Allez immédiatement chercher le *frisé.* » C'était un prêtre de la paroisse. Et l'enfant apaisé se convertit et expira dans les plus édifiantes dispositions. C'était à Montmartre, il n'y a pas longtemps. La supérieure d'un couvent apprit qu'un ouvrier du voisinage était dans une extrême détresse. A la première heure elle envoya une de ses filles au foyer désolé. La femme épuisée n'avait plus la force de se lever, elle était étendue sur des haillons, les enfants tristes, abandonnés, étaient livrés à eux-mêmes sans que personne s'occupât de les vêtir, de les surveiller, de préparer leurs repas. Le père, retenu à son atelier, rentra tard. Il s'arrêta au seuil de sa porte. Il regarda. Sur la table, il y avait des fleurs, sa femme dormait dans des draps tout blancs, ses enfants épanouis entouraient la sœur et portaient des vêtements frais et parfumés, sa chambre, reluisante de propreté avait changé d'aspect et s'était transfigurée. Sans prononcer une parole, il éclata en sanglots, il devint un bon chrétien et le meilleur ami de ses bienfaitrices. Il n'en est pas toujours ainsi. Sainte Catherine de Sienne avait employé les paroles les plus fraternelles et les procédés les plus délicats pour consoler et soulager une femme frappée d'un mal incurable. Cette femme, nommée Palmerina, loin d'être touchée, accueillait la bienheureuse par des injures, s'attaquait à sa réputation, recourant aux plus basses calomnies, poursuivant de sa haine et

de sa méchanceté cette virginale créature. Rien ne lassa la patience de Catherine qui n'eut point de repos qu'elle n'eût converti et apaisé son ennemie. Ces phénomènes se reproduisent continuellement. Il n'est pas d'arme empoisonnée que les misérables n'aient retournée contre ceux à qui ils devaient le pain, la santé, la vie. Cette lâche et odieuse ingratitude n'a point triomphé de ces derniers qui, dans l'accomplissement de leur mission, portent la générosité jusqu'à l'héroïsme.

Ils n'ont qu'une société, la société d'enfants qu'ils ne connaissaient pas hier, la société des malades, des agonisants, des cancéreux, des lépreux, des pestiférés, des idiots, des aliénés, des filles perdues et des débauchés dont les vices ont profané l'âme et usé le corps. Ils éprouvent parfois des nausées, des dégoûts indicibles, des lassitudes accablantes, la nature se révolte. Ils ne cèdent pas à la tentation, ils continuent à répandre le baume sur les plaies sans nom dont la seule vue soulève le cœur. Catherine de Sienne soignait une femme atteinte d'un chancre qui, peu à peu dévorait les chairs et avait déjà gangrené toute la poitrine. Un jour, en découvrant l'horrible ulcère, la sainte ressentit une répugnance invincible, tant l'odeur émanée du mal était insupportable. Catherine s'en étant aperçue : « Aurais-tu donc, dit-elle, en abomination ta sœur, rachetée du sang du Sauveur, alors que, toi aussi, tu peux tomber dans un état

pareil ou même pire? Par le Dieu vivant! tu ne resteras pas impunie (1) ». Et elle baisa longuement, de ses lèvres pures, la plaie immonde.

Messieurs, nous assistons à ces miracles du dévouement et à ces victoires de la charité fraternelle presque sans émotion, tellement nous y sommes habitués. Notre reconnaissance à l'égard des messagers de la miséricorde chrétienne serait plus vive, si nous réfléchissions davantage à la force morale que suppose l'exercice de cette vertu. Elle grandirait si nous pensions que ces femmes et ces hommes ont sacrifié à leur vocation leurs biens, leur liberté, et se sont sacrifiés eux-mêmes jusqu'à passer dans la compagnie des malheureux, non pas un jour, mais vingt-cinq, trente, soixante ans, ou bien jusqu'à mourir à la fleur de l'âge, emportés par le fléau qu'ils combattaient. Cette reconnaissance dépasserait les bornes si nous songions que ces âmes d'élite étendent leur sollicitude à tous les âges : aux nouveau-nés, aux petits ouvriers, aux petites employées, aux vieillards, aux infirmes : aveugles, muets, sourds, paralytiques ; aux descendants de toutes les races sans distinction d'origine, de couleur, de nationalité, de religion. Dès qu'ils entendent une plainte, ils accourent. Ils suivent nos régiments, ils sont présents sur les champs de bataille, relevant les blessés, apaisant la soif, soutenant l'espoir et la tête des mourants, ensevelissant

(1) *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B. Raymond de Capoue, 2e partie, ch. IV, Trad. Hugueny.

dans l'encens, dans les aromes et enveloppant dans la gloire du drapeau les cadavres sacrés. Cette reconnaissance deviendra de l'admiration et de l'enthousiasme lorsque nous constaterons que la charité fraternelle, sous ses aspects les plus généreux et les plus bienfaisants, n'est pas seulement le partage de quelques individus isolés, mais qu'elle est pratiquée avec passion par des armées qui passent, en touchant d'une main très douce, les langueurs infinies de l'humanité. Je ne l'ignore pas, cette apologie de la miséricorde chrétienne est vulgaire, mais elle contient une vérité qu'il faudra toujours redire bien qu'elle soit banale, ne serait-ce que pour affirmer le droit des martyrs de la bonté à la vénération des peuples.

Mais, gardons-nous de l'oublier, la souplesse, la puissance de cette miséricorde dépendent de la vie intérieure qui les inspire et de son intensité. Ceux qui s'immolent au soin des infortunés, voient en eux les membres meurtris de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui-même. Alors l'égoïsme est vaincu, l'amour du prochain se confond avec l'amour de Jésus-Christ, l'emporte sur l'amour de soi, et au souffle de cet amour, on est capable de la dernière abnégation. Cet amour, ne tarde pas à s'éteindre quand il ne se ranime pas continuellement à son foyer qui est Dieu, et, par conséquent, dans la ferveur de nos rapports avec Dieu ; c'est-à-dire dans l'adoration et la piété (1).

(1) Append., Note 4, p. 316.

Messieurs, depuis vingt-deux ans, je vous annonce la parole de Dieu. C'est une bien longue carrière. Après avoir montré que la béatitude de l'homme consiste dans la possession lumineuse de Dieu, notre fin dernière, je vous ai expliqué que nous arriverions à cet heureux état en usant avec sagesse de ce grand don : la liberté, en disciplinant nos passions, en cultivant la vertu et en combattant le péché, en nous appuyant sur les préceptes de la loi et sur les secours de la grâce. Puis nous avons étudié ensemble la foi, l'espérance, la charité qui directement et immédiatement nous unissent à la Vérité première, à la toute Puissance auxiliatrice, à la souveraine Beauté et à l'infinie Bonté. Puis nous avons traité de la prudence, de la justice, de la force, de la tempérance qui mettent un frein aux convoitises et empêchent le naufrage de la foi, de l'espérance, de la charité. Enfin, nous avons abordé le problème de la perfection, sommet de la vie chrétienne et religieuse. *Fidem servavi*. Au cours de cet apostolat, je me suis appliqué, d'une part, à vous enseigner la vérité surnaturelle dans son intégrité, dans sa pureté, et, autant que je l'ai pu, dans sa rigoureuse exactitude ; d'autre part, à convaincre vos esprits, à toucher vos cœurs, à vous gagner à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je me suis toujours inspiré de mon mieux, pour atteindre ce but, de l'Evangile dont je n'ai cessé d'invoquer le témoignage, de l'Eglise dont je suis le filial serviteur, des docteurs approuvés, et particu-

lièrement de Saint Thomas d'Aquin qui a été mon maître et mon guide, de l'affection qui m'attachait de plus en plus à vos personnes et à vos âmes. Ai-je réussi? N'ai-je pas, contre mon gré, offensé soit la vérité, soit la charité? Je rétracte d'avance et je réprouve toute expression et toute pensée contraires en mes discours à la saine doctrine, tout langage qui aurait froissé le moindre d'entre vous. Si je n'ai point fléchi sous le poids d'un ministère redoutable et difficile à tant d'égards, je le dois à Dieu dont l'assistance ne m'a jamais manqué, à la paternelle confiance du vénérable cardinal Richard, et du vénérable cardinal Amette, à la vôtre, Eminentissime Seigneur, à celle des archiprêtres et du Clergé de Notre-Dame. Je le dois aussi à votre bienveillance, Messieurs, bienveillance qui loin de se démentir, s'est affirmée, à chaque station par une assistance plus nombreuse, par une attitude plus encourageante et plus sympathique.

Cursum consummavi. J'ai achevé ma course. Encore quelques jours, au terme de la retraite pascale qui s'ouvrira demain, et je vous dirai adieu. Je ne suis pas monté sans crainte dans cette chaire illustre, je n'y suis monté que sur un ordre écrit de mes supérieurs, je n'en descends pas sans mélancolie. En me retirant, j'emporte votre souvenir au fond de mon cœur. Jusqu'à mon dernier soupir, je demanderai à Dieu de vous bénir vous et vos familles, de vous secourir aux heures de tentation, de vous

consoler lorsque la peine vous accablera, de vous sanctifier et de vous sauver. De votre côté, suppliez-le d'avoir pitié de moi, « *ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même parmi les réprouvés. » Puissions-nous, chers et très chers amis, au lendemain d'une séparation momentanée, nous retrouver réunis à jamais dans l'éternel bonheur, et dans l'éternelle gloire, aux pieds de Dieu, près du cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

DE L'ESPRIT SURNATUREL DANS LES BONNES ŒUVRES

SOMMAIRE

Le Christianisme nous exhorte aux bonnes œuvres. Pour que ces œuvres réussissent, il faut les concevoir et les fonder dans un esprit surnaturel. Jésus sur la colline d'Ophel, la détresse des veuves et le ministère des diacres.

Pourquoi, dans nos œuvres, l'assistance céleste nous est-elle nécessaire? Comment l'obtenir? p. 183-184.

I

1. Cette assistance nous est nécessaire pour que nos œuvres soient efficaces et durables.

a) Elle est nécessaire pour que nos œuvres soient efficaces, car Dieu est l'agent principal en tout ce qui se fait dans ce monde et dans l'autre. Il nous appartient de lui prêter le concours dont il se servira comme d'une cause seconde. Il restera la cause première dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral, dans l'ordre social. Il restera la cause première dans l'ordre de la grâce et de la justification, p. 184-186.

b) Nos bonnes œuvres n'échappent pas à cette loi. Nos œuvres d'apostolat, d'enseignement, de bienfaisance, dépendent de la bénédiction de Dieu, p. 186-187.

c) En acceptant cette doctrine, nous ne nous dépouillons pas de nos qualités, Dieu en tire tout le parti possible, puis, pour accomplir nos œuvres, il ajoute sa force infinie à la nôtre.

L'histoire apporte un singulier témoignage à cette thèse. Les disciples du Sauveur opéreront des merveilles quand ils agiront en son nom. Depuis Jésus-Christ, les œuvres vraiment puissantes ont toujours eu un caractère surnaturel : les Ordres religieux, la *Propagation de la foi*, *les Conférences de Saint Vincent de Paul*, *la Presse catholique*, *les Associations d'employés ou d'ouvriers*, etc. Les œuvres qui s'appuient uniquement sur le génie de l'homme. Les œuvres neutres, p. 187-188.

2. L'assistance de Dieu nous est nécessaire pour que nos œuvres soient durables.

a) L'adage des anciens. *Res eodem modo servantur quo generantur.* La conservation du monde dépend du Dieu qui l'a créé. Dieu est le maître du temps qui use toute chose. Dieu rajeunit et renouvelle incessamment les êtres que le temps voulait détruire, p. 188-190.

b) Ces raisons s'appliquent aux bonnes œuvres. Aussi longtemps que Dieu soutient une œuvre, elle dure. Dès qu'il la délaisse, elle succombe, p. 190.

II

Comment obtenir l'assistance de Dieu pour les bonnes œuvres.

1. Dieu se réserve la liberté de choisir les ministres de sa bonté. Mystères insondables de la prédestination. Il en est des œuvres comme des hommes. Dieu bénit les unes et paraît se désintéresser des autres, sans que nous ayons le droit de condamner celles qui échouent, p. 190-191.

2. Un moyen excellent d'obtenir pour nos œuvres l'assistance de Dieu, c'est de la mériter. Nous la méritons en restant fidèles à l'esprit surnaturel. Nous sommes exposés au naturalisme dans les bonnes œuvres. Il convient de réagir contre ce vice de notre temps, imiter les âmes auxquelles nos œuvres doivent leur naissance et leur solidité.

Les saints exhortaient leurs disciples à persévérer dans le bien afin de mériter à leurs œuvres une perpétuelle prospérité. Les apôtres au Cénacle. Nos Congrégations ont été les bienfaitrices de l'homme, parce qu'elles ont obtenu une assistance surnaturelle en servant pieusement Dieu, p. 191-194.

3. Paroles de S. Dominique mourant à ses fils. La négligence du culte de Dieu, la décadence des mœurs, l'épuisement de la vie spirituelle au dedans entraînent la ruine des œuvres au dehors.

Les événements de la grande Révolution. Plusieurs monastères illustres cessent de faire du bien aux hommes parce qu'ils avaient oublié Dieu, p. 194.

Ce discours s'adresse aux religieux et aux religieuses consacrés au ministère extérieur, aux éducateurs, aux apôtres, aux catéchistes, aux amis des pauvres, des malades, des ouvriers, des orphelins. L'efficacité de leur action salutaire sur leurs semblables dépend de la bénédiction de Dieu, et cette bénédiction de l'intensité de leur vie spirituelle, p. 194-195.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

DE L'ESPRIT SURNATUREL DANS LES BONNES ŒUVRES

Sine me, nihil potestis facere.
Sans moi, vous ne pouvez rien faire.
SAINT JEAN, XV, 5.

MESSIEURS,

Le Christianisme nous exhorte à nous livrer, suivant notre condition, au ministère des bonnes œuvres. « Que les nôtres, écrivait saint Paul, se consacrent aux bonnes œuvres..... afin que leur vie ne soit pas sans fruits. *Discant et nostri bonis operibus præesse.., ut non sint infructuosi* (1) », Mais pour que nos œuvres réussissent, il faut les concevoir, les fonder dans un esprit surnaturel et les

(1) TITE, III, 14.

appuyer sur Dieu. La veille de sa mort, Jésus se rendait du Cénacle au jardin de Gethsémani où il aimait à prier. Apercevant les vignes plantées au penchant de la colline d'Ophel, il dit à ses apôtres : « Je suis la vraie vigne,.... vous êtes les rameaux... Demeurez en moi et moi en vous. Comme les rameaux ne peuvent porter de fruits qu'attachés au cep, ainsi en sera-t-il de vous, à moins que vous ne demeuriez en moi, car sans moi, vous ne pouvez rien faire (1) ». Au début de l'Eglise, les Grecs se plaignirent de ce que leurs veuves n'avaient point de part dans la distribution des aumônes qui se faisait chaque jour parmi les fidèles. Les douze l'apprenant, résolurent de confier à sept diacres le soin de remédier au mal. Mais ils choisirent, à cet effet, des hommes d'une probité reconnue, et en même temps remplis de l'Esprit-Saint. *Plenos Spiritu sancto et sapientiâ* (2), Cet exemple nous montre que nos pères dans la foi attendaient de Dieu la fécondité de leurs œuvres, que, par conséquent, leur dévouement à leurs semblables s'inspirait de sentiments surnaturels. Pourquoi cette assistance céleste nous est-elle nécessaire? Comment pouvons-nous l'obtenir?

I

Cette assistance nous est nécessaire pour que nos œuvres soient efficaces et durables.

(1) S. Jean, xv, 15.
(2) *Actes*, vi, 1-3.

Elle nous est nécessaire pour que nos œuvres soient efficaces. Dieu est l'agent principal en tout ce qui se fait en ce monde et dans l'autre. Rien ne réussit s'il ne le veut. Il nous appartient de lui prêter notre concours, de mettre à sa disposition nos mains, nos cœurs, notre science, nos talents. Il s'en servira, mais comme de causes secondes, il restera la cause première. Cela est vrai dans l'ordre physique ; tous les mouvements des créatures dépendent de son intervention. *Nulla natura ad aliquid faciendum moveri potest sine ipso* (1). C'est lui qui fait luire les astres, germer les plantes, fleurir les lys, mûrir les moissons et les fruits, enfanter les biches et les lionnes. Cela est vrai dans l'ordre intellectuel. « Par nous-mêmes, nous sommes incapables de concevoir quelque chose, notre aptitude à penser vient de lui (2) ». Cela est vrai dans l'ordre moral, lui seul opère en nous le vouloir et le faire, parce que c'est son bon plaisir (3). Cela est vrai dans l'ordre social. Dieu dispose des peuples à son gré. A son gré, il allume ou il éteint le flambeau de leur vie ; à son gré, il abrouve les uns de gloire, élargissant leurs frontières et multipliant leurs fils ; à son gré, après avoir permis aux autres de passer à la manière des météores, il retire sa main, et dès qu'il l'a retirée, les trônes s'écroulent, la tempête emporte sur ses ailes,

(1) S. Thomas, in Joannem, xv, 5.
(2) II *Corinth.*, iii, 5.
(3) *Philip.*, ii, 13.

avec les débris des sceptres, la poussière des empires qui se croyaient invincibles. Cela est vrai dans l'ordre de la grâce et de la sanctification, puisqu'il en est l'auteur. C'est donc par Dieu que tout commence, que tout continue, que tout s'achève.

Nos bonnes œuvres n'échappent pas à cette loi. S'il n'ouvre pas nos lèvres, s'il ne communique pas sa vertu à notre parole apostolique, nous prêcherons dans le désert; nous sèmerons inutilement le bon grain, si Dieu ne le fait pas lever et grandir. « J'ai planté, disait saint Paul, Apollon a arrosé, Dieu a fait croître. Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, Dieu qui fait croître *est tout* (1) ». Dans le champ où nous travaillons, champ de l'enseignement, champ de l'apostolat, champ de la bienfaisance, nous ne sommes que les auxiliaires de Dieu; dans les monuments que nous élevons, monuments matériels, monuments spirituels, nous ne sommes que les ouvriers de Dieu. Nous soignons les malades, c'est Dieu qui les guérit; nous consolons les affligés, c'est Dieu qui leur rend la joie. Dans la mesure où nous nous contenterons de ce rôle de subordonné, nous bâtirons sur le roc. La pluie tombera, les vents souffleront sans avoir raison de nos œuvres. A nos sanctuaires de la miséricorde, au royaume du bien, à toutes nos entreprises, il convient d'appliquer la parole du psalmiste : « Si le Seigneur n'édifie pas la maison, en vain aura-t-on

(1) I *Corint* III, 7-6.

réuni les matériaux et les pierres, en vain tâchera-t-on de la construire ! *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Si le Seigneur ne garde la cité, en vain veillera-t-on pour la défendre. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam* (1) ».

En acceptant cette doctrine et en la pratiquant, nous ne nous dépouillons pas de nos qualités, au contraire. Dieu tirera de notre intelligence, de notre volonté tout ce qu'il est possible d'en tirer, à notre action il donnera toute l'ampleur et tout le retentissement dont elle est susceptible. De plus, il ajoutera sa force infinie à la nôtre, ce qui permettra à un Saint Paul de s'écrier : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je puis tout en celui qui me fortifie. » (2).

L'histoire des œuvres apporte un singulier témoignage en faveur de ma thèse. Déjà Notre-Seigneur, au moment où il allait disparaître dans une éblouissante nue, s'exprimait ainsi : « Mes disciples chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils prendront les serpents, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera aucun mal, ils étendront les mains sur les malades, et les malades recouvreront la santé » (3). Mais ils opéreront ces prodiges, à condition de les opérer en mon nom. *In nomine meo dæmonia ejicient* (4). Depuis, les œuvres

(1) *Ps.* 126, 1-2.
(2) *Philipp.*, IV, 13.
(3) S. MARC, XVI, 17.
(4) S. MARC, *ibid.*

vraiment puissantes ont toujours eu un caractère surnaturel. Les Patriarches des Ordres religieux qui ont exercé l'influence la plus heureuse et la plus étendue soit par eux-mêmes, soit par leurs fils, l'ont exercée en s'appuyant d'abord sur Dieu. Il n'en est pas autrement des institutions qui ont lutté avec succès contre l'erreur et le mal, propagé le vrai et le bien. La *Propagation de la Foi*, *les Conférences de Saint Vincent de Paul*, *la Presse Catholique*, les Associations d'employés ou d'ouvriers ont prospéré parce qu'elles étaient animées de cet esprit et parce que, avant tout, elles s'appuyaient sur Dieu. Par contre, les œuvres qui ont compté sur le génie de l'homme, sur la distinction de son esprit, l'éloquence de sa voix, la bonté de son cœur plus que sur l'assistance de Dieu, ont quelquefois fait du bruit, elles ont fait peu de bien. Quant aux œuvres neutres dont Dieu est exclu, je n'y ai aucune confiance. L'expérience nous a déjà instruits, l'avenir nous réserve à ce sujet, j'en suis, hélas! sûr, des surprises encore plus douloureuses et plus convaincantes. A ces œuvres manque la sève vitale par excellence qui est la sève divine: elles échoueront toujours. Personne n'effacera ce mot du livre éternel : *Sine me, nihil potestis facere.* Sans moi, vous ne pouvez rien faire.

L'assistance de Dieu nous est nécessaire pour que nos œuvres soient durables.

Les anciens avaient adopté cette maxime qu'ils

considéraient comme évidente et incontestable: *Res eodem modo servantur quo generantur*. Les choses se conservent par le principe qui les a engendrées. En vertu de cette maxime, la conservation du monde dépend totalement du Dieu qui l'a créé de rien ; en vertu de cette maxime, Dieu qui seul, est le principal auteur des œuvres vraiment salutaires, est aussi le seul qui soit capable d'en assurer le maintien. Qu'il leur refuse son assistance, elles ne tarderont pas à végéter, à péricliter, à tomber. Le temps use bientôt l'être et la vie dont il est l'ennemi, si son Maître ne paralyse pas son action destructrice. Le Maître du temps c'est Dieu, parce qu'il est éternel. Dieu, quand il le veut, se rit des efforts du temps, il prolonge, comme il l'entend les années des choses et des institutions dont ils s'est constitué le protecteur. Dieu rajeunit et renouvelle incessamment ces choses et ces institutions, contre lui le temps ne peut rien. Jésus-Christ a promis à son Eglise d'être avec elle, chaque jour, jusqu'à la consommation des siècles. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (1). Forte de cette assurance l'Eglise a bravé toutes les tempêtes. Elle a vaincu tous les adversaires que les âges ameutaient contre elle : hérésie, schisme, pouvoir, révolution, barbarie, corruption. Le fleuve du temps dont les flots étaient soulevés par la colère ne l'a point submergée. *Fluctuat, non mergitur*. L'Eglise a vécu, vit et vivra de cette assistance

(1) S. Matthieu, xxviii, 20.

perpétuelle, de cette assistance vigilante et sans interruption qui, fût-ce un instant, ne lui a jamais, ne lui fera jamais défaut : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*

Il en est de même, proportion gardée, des bonnes œuvres dont Dieu tient la direction. Aussi longtemps que Dieu les gardera sous son aile, elles seront à l'abri de la décrépitude, de la ruine et elles résisteront aux pires assauts. Beaucoup d'œuvres, après avoir jeté de l'éclat, ont disparu définitivement, vieillies et impuissantes. Plusieurs sociétés qui avaient rendu d'éminents services n'ont pas survécu à leurs épreuves. On peut assigner différentes causes de ces disparitions ; violences des hommes et des événements, législations tyranniques, pauvreté allant jusqu'à la misère et au dénuement. Mais ces institutions se seraient relevées si Dieu n'avait cessé de les soutenir. Dieu les a délaissées. Voilà pourquoi, en dernière analyse, elles ont succombé. Abandonnées de Dieu, n'ayant plus le surcroît de force qu'elles recevaient de lui, elles devaient périr, et elles ont péri. De sorte que l'assistance de Dieu est nécessaire à nos œuvres et pour qu'elles soient efficaces et pour qu'elles soient durables.

II

Comment obtenir cette assistance ?

D'abord, Messieurs, Dieu est libre de choisir en

vue d'une époque les ministres de sa bonté, que ces ministres soient des individus ou des sociétés. Il a le droit, après les avoir employés à son service, de les congédier. Il y a des mystères de prédestination dont il ne nous a point révélé le secret. Nous serions d'une témérité inexcusable, si nous attribuions à la colère un abandon qui est inspiré par sa miséricorde et qui n'entraîne aucunement la réprobation de ceux qui en sont l'objet. Souvenons-nous de ces paroles graves, solennelles, tremblantes de saint Paul : « O profondeur inépuisable de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui a été son conseiller ? » (1) Quand les saints avaient fondé à la sueur de leur front des institutions d'apostolat et de charité, ils se prosternaient devant Dieu et lui disaient : « Seigneur, voilà mon œuvre, je la remets entre vos mains, si vous l'adoptez je bénirai votre condescendance, si vous l'estimez inutile, j'adorerai votre justice. »

Il n'en est pas moins vrai qu'un moyen excellent d'obtenir pour nos œuvres l'assistance de Dieu, c'est de la mériter. Nous la méritons, autant que cela dépend de nous, en restant fidèle à l'esprit surnaturel. Nous sommes envahis, même nous qui sommes croyants, par le naturalisme. On a tant vanté l'homme depuis quelques siècles ! On a tant répété que son seul effort le rendrait maître de toutes les forces de

(1) *Romains*, XI, 33-34.

l'univers ! On a si souvent emprunté leur langage aux peuples de Babel qui disaient : « Allons, bâtissons-nous une citadelle avec une tour dont le sommet sera dans le ciel, » (1) que nous avons fini par céder à moitié au courant général et par nous fier pratiquement à nous-mêmes plus qu'à Dieu, à donner à nos personnes une place prépondérante et à Dieu une place secondaire. C'était renverser l'ordre. Les effets de ce renversement se sont vite fait sentir. Qu'il est urgent de réagir contre ces dispositions fâcheuses, et d'imiter les âmes auxquelles nos œuvres doivent leur naissance et leur solidité ! Ces âmes ont attiré les bénédictions de Dieu par leur piété. Elles réfléchissaient en présence de Dieu, elles préparaient l'exécution de leurs desseins dans le commerce avec Dieu, le suppliant de leur montrer par un signe qu'il approuvait leurs idées et leurs résolutions. Quand leur effort était couronné de succès, elles revenaient aux pieds des autels et demandaient à Dieu d'achever ce qu'il avait commencé. Quand elles avaient été exaucées, la reconnaissance augmentant leur ferveur, elles priaient Dieu avec effusion, elles le suppliaient de ne jamais permettre la destruction de la maison d'enseignement, d'apostolat, de bienfaisance qu'elles avaient élevée. Au moment de quitter la terre, les saints exhortaient instamment leurs successeurs à persévérer dans la confiance en Dieu, dans le culte de Dieu. Croyez en Dieu, espérez en lui, aimez-le,

(1) *Genèse*, XI-4.

servez-le de tout votre cœur, Dieu ne sera pas ingrat, il ne vous abandonnera pas, il vous rendra au centuple. Tels ont été les préceptes dictés par les saints à leurs continuateurs en vue d'obtenir l'assistance de Dieu. Malgré les promesses dont ils étaient les premiers héritiers, les apôtres appelèrent pendant dix jours la descente du Saint-Esprit et se disposèrent ensemble, dans la retraite du Cénacle, à recevoir les dons qu'ils sollicitaient. *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria matre Jesu, et fratribus ejus* (1). Les hommes et les femmes qui ont répandu sur la terre le plus de lumière, le plus de consolation, le plus de vie par eux-mêmes, par leurs compagnons ou leurs compagnes, ont suivi cet exemple. Dieu leur a répondu : leur accordant des grâces insignes, leur envoyant des auxiliaires d'élite, leur gagnant les sympathies des peuples et des rois, leur procurant des ressources inespérées, donnant à leur œuvre des proportions imprévues et prodigieuses, prouvant que cette œuvre était la sienne et qu'il la soutenait. Vous vous étonnez que les *Filles de la charité*, que les *Sœurs de la Présentation*, les *petites Sœurs des pauvres ou de l'Assomption*, les frères de nos écoles (je cite ceux que j'aperçois, de cette chaire), se soient multipliés en quelques années et soient devenus puissants au point d'atteindre, d'une extrémité à l'autre du monde, les misères du corps et de l'âme.

(1) *Actes*, I-14.

Ce qui explique leurs triomphes, c'est qu'avant d'être les bienfaiteurs de l'homme, ils ont servi Dieu, et, en le servant mérité son assistance.

Le bienheureux Dominique était mourant à Bologne. Ses disciples l'entouraient priant et pleurant. Le Saint leur dit : « Persistez à servir le Seigneur dans la ferveur de l'esprit; appliquez-vous à soutenir et à étendre cet Ordre qui n'est que commencé; pour cela, soyez stables dans la sainteté, dans l'observance régulière, et croissez en vertu ». De fait, quand le culte de Dieu est négligé, quand la flamme des premiers jours s'attiédit, Dieu s'éloigne peu à peu et finit par se désintéresser d'une cause qui avait vécu grâce à ses paternelles complaisances. La ruine des œuvres, suit de près le relâchement des mœurs, et, la faiblesse de l'action au dehors n'est qu'une conséquence de l'épuisement de la vie spirituelle au-dedans. On le vit bien à la Révolution. Plusieurs de ces monastères illustres qui avaient été la providence du genre humain, ayant cessé d'honorer Dieu comme ils l'avaient promis, cessèrent de rendre aux hommes les services que les hommes en attendaient toujours. Ils avaient oublié Dieu, Dieu les dédaigna, et ils tombèrent sous le coup de la haine et du mépris. D'autres, au contraire avaient gardé la ferveur de leurs pères, Dieu permit qu'ils fussent détruits, il ne brisa point avec eux, il sut les ressusciter.

J'adresse ce discours à tous ceux qui s'occupent

des œuvres destinées à secourir matériellement ou spirituellement le prochain. Je vous l'adresse, religieux et religieuses, et je vous exhorte à aimer les règles de vos saints fondateurs. C'est en les respectant, que vous obtiendrez de Dieu l'assistance dont vous avez besoin pour vous sanctifier vous-mêmes et pour exercer votre ministère de charité auprès des autres. Je vous l'adresse, éducateurs, afin que filialement invoqué par vous, Dieu vous aide dans votre difficile tâche et instruise intérieurement les disciples que vous instruisez extérieurement. Je vous l'adresse, prêtres, apôtres, catéchistes et je vous demande de mériter, en priant et en adorant, que Dieu, parlant par votre bouche, persuade les intelligences et change les cœurs. Je vous l'adresse, amis des pauvres, des malades, des ouvriers, des orphelins, espérant que vous vous imprégnerez d'esprit surnaturel et que Dieu, touché de votre piété, deviendra le médecin, le consolateur, le pacificateur de vos infortunés clients. Je vous le demande, jeunes gens, dont l'ardeur et le zèle sont si édifiants. Entrez dans les voies de la perfection chrétienne autant que vous le pourrez, suivant votre état, et Dieu vous accordera les secours qui vous sont nécessaires. Il sera votre guide, votre conseiller, votre associé, votre soutien. Sans lui, vous ne pourriez rien faire d'efficace, ni de durable; *Sine me, nihil potestis facere*; avec lui, vous pourrez tout, *omnia possum in eo qui me confortat.* Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LE DÉSINTÉRESSEMENT DANS LES BONNES ŒUVRES

SOMMAIRE

Le désintéressement est indispensable dans les bonnes œuvres. Faire le bien pour la gloire de Dieu, sans chercher aucun avantage terrestre : tel est le précepte de N.-S. En quoi consiste ce désintéressement? p. 201-202.

I

Il consiste d'abord à ne point agir en vue de notre propre gloire.

a) En cela Jésus est notre modèle. Il ne se glorifie pas lui-même. Il ne se plaint pas de l'ingratitude des hommes à son égard, mais de leur ingratitude à l'égard de son Père ; il refuse les honneurs, qu'ils lui soient offerts par le démon ou par les bénéficiaires de ses miracles, p. 202-203.

b) Nous devons marcher sur les traces du Christ, exclure la vanité de nos œuvres de miséricorde, de piété, de pénitence. Les œuvres de miséricorde. Il faut qu'elles édifient le prochain, mais qu'on les fasse uniquement pour la gloire de Dieu. Préceptes de N.-S. à ce sujet dans le sermon sur la montagne. Exaltation de la pauvre veuve. Condamnation de l'ostentation dans la pratique de l'aumône. Diverses paroles de Bossuet expliquant ces principes. Ce désintéressement touche les profanes. Maxime du Camp, p. 203-205.

c) Les œuvres de piété et de pénitence. Prescriptions de N.-S. en ce qui concerne la prière et le jeûne. Réprobation des Pharisiens, p. 205-206.

d) Beaucoup de Chrétiens obéissent à ces lois. Ils craignent d'afficher leur charité, leur dévotion, leur mortification. La modestie de leur attitude en tout cache leur magnificence et leur sainteté. D'autres se conduisent d'une façon contraire. Les succès mondains sont le principal objet de leurs efforts. Ils se vantent de leurs bonnes œuvres. Ils demandent à la presse de les publier. *Receperunt mercedem suam.* Certaines âmes, oublieuses

d'elles-mêmes, songent avant tout à l'exaltation devant le monde de la société dont elles font partie, c'est un désordre, p. 206-208.

II

Le désintéresseement consiste, en second lieu, à ne point vouloir profiter matériellement des bonnes œuvres.

a) Il convient de ne rien exagérer en cette matière. Instructions de saint Paul aux Corinthiens. Ceux qui se dévouent et qui travaillent, plantant une vigne, paissant un troupeau, foulant le blé, répandant les dons spirituels parmi leurs semblables, servant à l'autel, annonçant l'Evangile ont le droit de recevoir un salaire. Injustice des sociétés qui refusent le pain quotidien à ces généreux ouvriers. Il faut parler d'une façon analogue de ceux qui, nuit et jour, s'occupent des pauvres. Enseignement de saint Paul, p. 208-210.

b) Autre chose est d'exploiter la charité. Hommage rendu à nos hommes d'œuvres. Désintéressement admirable de ceux qui ont présidé à des institutions comme les *Conférences de saint Vincent de Paul, la Propagation de la Foi la Sainte Enfance*, p. 210-211.

c) Ceux qui exploitent la charité. Il en est qui ne donnent que pour recevoir davantage. Ames naïves et trompées qui s'en vont répétant : « Il faut que nos bonnes œuvres soient de bonnes affaires. » Aberration de quiconque se livre aux œuvres principalement en vue de parvenir, pour soi ou pour ses enfants, à un riche mariage ou à une haute situation, p. 211-212.

Exhortation au désintéressement. Grandeur de l'homme qui, sur ce point, se soumet aux lois de l'idéal. Nécessité de réagir contre l'esprit de lucre, qui en ce moment, règne si tyranniquement en ce monde, p. 212.

DEUXIÈME INSTRUCTION

LE DÉSINTÉRESSEMENT DANS LES BONNES ŒUVRES

« *Omnia in gloriam Dei facite.*
Faites tout pour la gloire de Dieu. »
Corinth., x, 31.

Messieurs,

Le désintéressement est une qualité indispensable à l'homme consacré aux œuvres. Nous ne devons chercher dans les œuvres que la gloire de Dieu, le bien temporel et spirituel de nos frères, notre salut éternel. Nous détacher des avantages terrestres que nous pourrions retirer de notre miséricordieuse action : voilà le précepte de l'Evangile. « Partout, sur votre chemin, disait Notre-Seigneur à ses disciples, annoncez que le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons : *mais* vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. *Gratis accepistis*, *gratis*

date (1). Partager les dons que nous a prodigués la Providence : dons de fortune, de santé, de bonheur, de science, de sagesse, de bonté ; dons de grâce, de foi, d'espérance, d'amour ; dons naturels ou surnaturels ; les partager sans exiger, sans réclamer aucune récompense ici-bas : voilà l'idéal chrétien. Examinons, Messieurs, cette question du désintéressement dans les œuvres de bienfaisance et apprenons à la lumière de la vérité, à nous juger nous-mêmes, à rectifier nos intentions, s'il y a lieu, et à ne nous inspirer que de motifs généreux. A cet effet, ce soir, essayons d'expliquer en quoi consiste le désintéressement dont je parle.

I

Il consiste d'abord à ne point chercher notre propre gloire.

Notre-Seigneur en cela, comme en tout, est notre modèle. « Pour moi, disait-il aux Juifs, je n'ai point souci de ma gloire... si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien, c'est mon Père qui me glorifie. » *Non quæro gloriam meam* (2). Sur les frontières de Galilée, à l'entrée d'un village, il entendit des cris. Dix lépreux poussaient des gémissements. Jésus s'arrêta. A peine l'eurent-ils aperçu que les malheureux élevèrent la voix : « Jésus, Maître, ayez pitié

(1) S. Matth., x, 23.
(2) S. Jean, viii. 50. 54.

de nous. » Le Sauveur exauça leur prière. « Allez, leur dit-il, montrez-vous aux prêtres. » Ils s'éloignèrent sur-le-champ, et bientôt leur mal hideux disparut. Un seul, qui était Samaritain, revint sur ses pas et remercia Jésus. Jésus ne se plaignit pas de l'ingratitude des autres. Il se plaignit de ce qu'ils n'eussent pas rendu gloire à son Père (1).

Lui offrait-on des honneurs? il les refusait. Quel accueil il fit au démon qui lui proposait tous les royaumes de la terre! Les témoins du miracle des pains voulurent le saisir et le couronner roi. Ayant connu leur intention, il s'enfuit et se retira sur la montagne (2).

Voilà le désintéressement de Celui qui était venu en ce monde, non pour être servi, mais pour servir.

Jésus veut que nous marchions sur ses traces, il nous exhorte à exclure la vanité aussi bien de nos œuvres de miséricorde que de nos œuvres de piété ou de pénitence. Ecoutez encore une fois ces leçons tirées du sermon sur la montagne : « Ne faites pas votre justice devant les hommes pour en être regardés. » Jésus n'interdit pas de pratiquer en toute occasion les vertus chrétiennes, afin d'édifier le prochain; au contraire, il a prononcé ces paroles : « Que votre lumière luise devant vos frères, afin que le Père céleste soit glorifié dans vos saintes actions, »

(1) S. Luc, xvii, 12, 19.
(2) S. Jean, vi, 14, 15.

mais il ajoute : « ne les faites point avec l'intention d'être remarqués et de provoquer la louange. Ne publiez pas vos aumônes, dans les synagogues où siègent les sages, dans les rues où passe le peuple, comme les hypocrites poussés par le désir d'exciter l'admiration de tous. » Jésus exalte l'humble veuve qui, timidement et furtivement, a glissé un denier dans le tronc du temple. Il l'exalte parce qu'elle a donné de son nécessaire, donné de tout son cœur, surtout, peut-être, parce qu'elle a donné d'une manière désintéressée, sans vouloir être aperçue de qui que ce soit. A l'adresse des riches qui laissent tomber ostensiblement et bruyamment leurs offrandes, il n'a pas un mot de sympathie. Ne point faire le bien en se proposant d'attirer l'attention des hommes, ce n'est pas le dernier degré du désintéressement chrétien. Il faut cacher notre libéralité non pas seulement au public, mais à nos meilleurs amis. « Cachez-la, écrit Bossuet, commentant une parole du Prophète, dans le sein du pauvre ; que le pauvre s'il se peut, ne vous connaisse point » (1). Comment ce désintéressement qui émeut le monde sceptique et incroyant, ne toucherait-il pas Dieu? J'ai relu dernièrement ces nobles lignes tombées d'une plume profane : « Dieu me garde de blâmer les personnes généreuses que leur générosité rend célèbres... Peut-on dire d'une façon absolue que la vraie bienfaisance est la bienfaisance anonyme? Je ne sais ; en

(1) *Méditations sur l'Evangile*, 20e jour.

tout cas, elle est plus méritoire; elle ne trouve qu'une récompense intime et dont nul n'est témoin. Il me semble que l'ombre qui enveloppe une bonne action la rend meilleure et lui donne une chaleur dont les cœurs sont réconfortés » (1). Cependant, le désintéressement chrétien s'élève encore plus haut. Ecoutez le précepte de Jésus : « Que votre gauche ne sache pas ce que fait votre droite! » c'est-à-dire, ignorez le bien dont vous êtes l'auteur, estimez que vous faites peu, que vous ne faites rien, que vous êtes un serviteur inutile, et vous échapperez à la complaisance en vous-mêmes qui est la forme la plus subtile de l'orgueil. « Heureux donc, ceux dont *la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, que le monde ne connaît pas, qui vivent dans le secret de Dieu, qui se contentent de ses yeux; car quelle erreur et quelle folie de ne pas se contenter d'un tel spectateur? *Ils sont même inconnus*,... car ils ne sont point dans les vains discours des hommes : mais ils sont connus, Dieu les regarde d'autant plus que personne ne songe à eux, et qu'ils sont comme n'étant pas sur la terre » (2). Qu'ils ignorent eux-mêmes leurs propres mérites, ce sera le comble du désintéressement.

Messieurs, à cette loi du désintéressement sont soumises les œuvres de piété et de pénitence. Je ne

(1) Maxime du Camp. *La Charité privée à Paris*. Avant-propos, p. 2, 3.

(2) Bossuet, *Médit. sur l'Ev.*, 20e jour.

St. Albert's College Library

m'attarderai pas à vous montrer qu'elle les régit comme les œuvres de bienfaisance extérieure. Il me suffira de réciter l'Evangile, tant il est clair, pour vous instruire. Le Seigneur s'exprime ainsi au sujet du désintéressement de la piété : « Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta chambre, et ayant fermé ta porte, prie ton Père qui est présent dans le secret; et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra... ». Il continue au sujet de la pénitence : « Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites, qui exténuent leur visage, pour prouver qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête, lave ton visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est présent dans le secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (1).

Messieurs, je n'ajouterai rien à ce discours, mais je me demanderai si nous avons été, si nous sommes toujours fidèles aux prescriptions de notre divin Maître, si nous sacrifions toujours la gloire de nos personnes ou de nos instituts à la gloire de Dieu.

Assurément, beaucoup de Chrétiennes et beaucoup

(1) S. Matthieu, vi, 1-18.

de Chrétiens règlent leur conduite d'après les préceptes de Notre-Seigneur. Ils ne craignent rien tant que d'afficher leur charité, leur dévotion, leur mortification. D'une humilité scrupuleuse, ils jettent un voile sur leurs largesses, ils prient derrière une colonne, au fond d'une chapelle obscure. Leur table, leurs vêtements, leur train de maison sont modestes, ils se privent du bien-être et du confort convenant à leur position, et rien ne paraît, du moins par leur faute, de leur magnificence, de leur ferveur, de leur austérité. Malheureusement beaucoup ont une autre attitude. L'honneur de Dieu est le moindre de leur souci. Leur but principal est de fréquenter des sociétés plus élégantes et plus royales, de s'imposer à la considération du monde, de devenir populaires. Aussi ne négligent-ils aucune occasion de parler de leurs bonnes œuvres, de les vanter. Ils supplient les journaux de souligner leur libéralité, ils ont peur, par-dessus tout, de ne pas bénéficier immédiatement de leurs belles actions. Bien des asiles, bien des refuges, bien des maisons hospitalières n'existeraient pas « si le nom des fondateurs n'avait été gravé sur le marbre en lettres d'or, au fronton des édifices » (1). Ceux qui se comportent ainsi, sans motifs légitimes, offensent le désintéressement exigé par l'Évangile. En réalité, ils ne travaillent que pour eux-mêmes. *Receperunt mercedem suam.* Ils ont reçu leur récompense. Ils

(1) Maxime du Camp. *Loc. cit.*

voulaient être flattés, applaudis, décorés ; ils l'ont été : Dieu ne leur doit plus rien.

L'avouerai-je même, quelquefois, des âmes qui ont juré de n'appartenir qu'à Dieu pensent moins à lui qu'à l'influence, à la réputation, à la gloire de leur Ordre. Ce sentiment est déréglé. Pour qu'il reste à l'abri du reproche, il faut qu'il soit entièrement subordonné à la gloire de Dieu, car dans la pratique des bonnes œuvres, l'ambition des collectivités est répréhensible comme celle des individus.

II

Le désintéressement consiste en second lieu, à ne point vouloir profiter matériellement des bonnes œuvres.

N'exagérons rien. Personne ne porte les armes à ses propres frais. Nul ne plante une vigne pour ne pas en manger le fruit. Aucun berger ne paît son troupeau sans se nourrir de son lait. Celui qui foule le blé, le foule avec l'espoir d'en avoir sa part. Il est naturel qu'ayant semé parmi les hommes les biens spirituels, on reçoive d'eux les biens matériels, que remplissant les fonctions sacrées dans le temple, servant à l'autel, annonçant l'Évangile, on vive du temple, de l'autel et de l'Évangile (1). Quiconque travaille à la prédication et à l'enseignement mérite

(1) I *Corinth*, IX, 7-14.

d'être doublement rémunéré, car tout ouvrier mérite salaire (1). Un peuple qui refuse ce qui est nécessaire à la subsistance du prêtre et de l'apôtre, sous prétexte que ceux-ci sont obligés de peiner, et, pourtant, de renoncer à toute récompense, commet une grave iniquité. « Nous sera-t-il donc interdit de manger et de boire? » disait Saint Paul (2). N'est-ce pas un scandale de voir au milieu de grandes et riches nations le ministre du vrai Dieu en proie à la misère? C'est la justice, Messieurs, qui nous interdit d'infliger ce traitement indigne au défenseur de la morale, du foyer, de la fraternité, de l'ordre, de la paix, de l'autorité, de la liberté, en un mot du meilleur serviteur, dans nos villes et nos campagnes, de nos intérêts temporels et spirituels. Il faut parler d'une façon analogue de ceux qui, dépourvus de ressources personnelles, s'occupent jour et nuit des indigents et des malheureux. Il leur est incontestablement permis de retirer de leur pénible labeur la nourriture, le vêtement, le logement dont ils ont besoin.

Il est vrai, Saint Paul disait aux Thessaloniciens : « Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne ; mais jour et nuit, dans la peine et le labeur, nous avons travaillé de nos mains, afin de n'être à charge à aucun de vous » (3). En se conduisant ainsi, l'Apôtre portait le désintéressement

(1) I *Timoth*, v, 17.
(2) I *Corinth*, ix, 4.
(3) II *Thessal.*, iii, 8.

jusqu'à l'héroïsme, mais il maintenait les droits auxquels, à l'instant, je faisais allusion. Interpréter plus strictement sa pensée, serait verser dans un intolérable excès (1).

Autre chose est d'obéir à ces sages lois, autre chose d'exploiter la charité. Messieurs, je me plais à reconnaître que nos hommes d'œuvres, en général, sont, au point de vue matériel, admirables de désintéressement. Admirables ces directeurs de la *Propagation de la foi* et de la *Sainte Enfance* qui, plus de cent ans, se sont dévoués à la cause de Dieu et des âmes sans réclamer aucun salaire! Admirables ces présidents des *Conférences de Saint Vincent de Paul* qui, depuis Ozanam jusqu'à celui que nous venons de perdre et que nous pleurons, n'ont attendu que de Dieu leur récompense! Admirables ces chrétiens et ces chrétiennes qui, non contents de soigner gratuitement les maux du prochain, prennent sur leur superflu et même sur leur nécessaire pour y remédier d'une façon plus efficace et plus étendue. Mais, il faut bien l'avouer, si l'esprit de désintéressement règne communément dans nos œuvres chrétiennes, l'esprit de lucre essaie quelquefois de lui faire concurrence, et de le supplanter. Ne parlons pas des marchands pour qui la charité est un commerce, qui affectent de donner et qui reçoivent plus qu'ils ne donnent, qui profitent de la détresse de leurs frères pour leur offrir, à des prix exorbitants, le pain, le vêtement,

(1) II *Thessal.*, III, 9.

le logement, qui s'enrichissent en spéculant sur la misère : ils ne sont pas des nôtres, nous les répudions. Ne parlons pas même des âmes naïves qui s'en vont répétant : « Nos œuvres réussiront si elles rapportent; elles réussiront merveilleusement si elles rapportent beaucoup. Sachons comprendre notre siècle qui est un siècle d'argent et nous plier à ses exigences en faisant, avec nos bonnes œuvres, de bonnes affaires ». Ce raisonnement, loin de convaincre le vrai Chrétien l'indigne et le scandalise. Nos œuvres, effets de la charité, ne sont pas, ne doivent pas être des affaires ; il est de l'essence de la charité d'être gratuite. La justice exige qu'on rende ce qu'on a reçu, la charité donne tout et ne demande rien. *Non quærit quæ sua sunt* (1).

Ne parlons donc point, Messieurs, de ces formes de la charité qui offensent grossièrement cette vertu. Mais l'esprit de cupidité est subtil et astucieux. Il ne nous excite pas toujours à chercher directement nos intérêts matériels dans la pratique des bonnes œuvres, il nous excite à les y chercher indirectement. Pourquoi telle mère accourt-elle avec tant d'empressement aux ventes et aux réunions de charité? Est-ce parce qu'elle a hâte d'y apporter son obole et son concours? Non. C'est parce qu'elle espère y trouver un riche mari pour sa fille pauvre. Pourquoi tel père inscrit-il son nom en tête de tous les comités chargés de pourvoir aux besoins des malheureux? C'est parce qu'il compte obtenir, par

(1) I *Corinth.*, XIII, 5.

son attitude, un poste richement rémunéré pour son fils. Je ne reproche ni à ce père ni à cette mère de songer à leurs enfants, ils le peuvent, ils le doivent; je leur reproche de vouloir abriter leurs désirs intéressés à l'ombre de la vertu la plus désintéressée, la charité.

Chers Messieurs, apprenons à suivre jusqu'au bout Notre-Seigneur Jésus-Christ, à faire le bien comme lui, sans attendre du monde aucune gratitude. Ne demandons à ceux que nous aurons instruits ou soulagés ni de la gloire, ni de l'argent. Imitons ces frères, ces sœurs qui, livrés au service du prochain, à cause de Dieu, changent de nom pour échapper à la tentation de la vaine gloire et assistent les enfants, les vieillards, les malades, les affligés sans réclamer un sou de ceux dont ils sont la douce et bienfaisante providence. Ah! qu'il est grand de soumettre sa vie à cette sublime loi du désintéressement, de faire le bien sans espoir de retour ici-bas! Vous êtes capables, Messieurs, avec la grâce, de vous élever à cette hauteur. Ne reculez pas devant l'idéal. A l'heure où tant d'hommes demandent de travailler peu et de gagner beaucoup, vous, montrez à notre génération que vous avez l'ambition de travailler beaucoup, sans rien gagner et soyez les fils de ce Christ qui gratuitement est né, a vécu, est mort pour nous. Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

NÉCESSITÉ DE CLASSER LES BONNES ŒUVRES D'APRÈS LEUR IMPORTANCE DANS L'ORDRE SURNATUREL

SOMMAIRE

Ordre de la charité. Un ordre pareil doit régner dans l'estime due aux bonnes œuvres. Œuvres se rapportant à Dieu, œuvres se rapportant au prochain. Entre ces œuvres, auxquelles, en les adoptant sans exception, accorder la préférence ? On le dira au cours de cette instruction, p. 219-220.

I

Le rang suprême appartient aux œuvres destinées à honorer Dieu.

1. Pourquoi ?

a) Parce que le précepte qui domine tous les autres est celui-ci : Vous aimerez Dieu de toutes vos forces. « Ce précepte ne permet pas de faire passer l'homme avant Dieu, p. 219-220.

b) Les œuvres concernant Dieu sont relatives soit au culte intérieur, soit au culte extérieur. Les œuvres se référant au culte intérieur l'emportent sur les œuvres se référant au culte extérieur.

Egarement des Chrétiens qui dédaignent et combattent les premières pour s'attacher aux dernières. Privilèges accordés aux œuvres concernant le culte intérieur. Discours de Jésus à la Samaritaine. Faveurs que l'Eglise accorde à ces œuvres : Congrès Eucharistiques, Confréries du Saint Nom de Dieu, du Saint-Sacrement, du Rosaire, etc, p. 220-221.

2. Certaines de ces œuvres s'attachent à Dieu et à Notre-Seigneur. D'autres à la Sainte Vierge, aux anges, aux saints.

a) Les œuvres ayant pour but de faire servir directement Dieu sont bien supérieures à celles qui s'intéressent au culte des anges et des saints, p. 221.

b) Raisons de cette doctrine. Les enseignements de la liturgie. Place prépondérante de la Trinité dans la liturgie. Place du Christ. Justification que la théologie apporte à la liturgie. Les personnes pieuses qui montrent plus d'empressement pour

le culte des saints que pour le culte de Dieu nuisent, auprès des incrédules, à la vraie religion, p. 221-222.

3. Place du culte extérieur dans les œuvres se rapportant directement à Dieu.

a) Objet des œuvres se rapportant au culte extérieur. Ces œuvres doivent nous intéresser comme le culte extérieur lui-même. Rôle du culte extérieur dans la religion de l'homme. Combien il est utile pour la sanctification des âmes de multiplier les églises, de rehausser l'éclat des cérémonies, des chants, des processions, p. 222-223.

b) Murmures des esprits légers contre les pompes extérieures du culte. Ces esprits raisonnent comme Judas. Réponse à leurs objections. Le temple de Salomon Dieu promet au grand roi de récompenser magnifiquement sa piété. Paroles de Jésus-Christ à Judas affectant de croire qu'il eût mieux valu donner aux pauvres le prix du parfum répandu sur les pieds du Sauveur. Les œuvres extérieures consacrées à Dieu sont plus élevées que les œuvres consacrées au prochain. D'ailleurs on ne sacrifie pas les premières sans sacrifier les dernières, p. 223-225.

II

Les œuvres nées de la charité fraternelle sont de deux sortes : les unes tendent au bien spirituel, les autres au bien temporel de nos semblables.

a) La préséance appartient aux œuvres qui s'appliquent à sauver les âmes. Motifs de cet enseignement. Inutilité, en suprême analyse, des œuvres qui, ayant soulagé les corps, auront laissé se perdre les âmes. Prêcher aux esprits le royaume de Dieu, tel est le premier souci de N.-S. Les apôtres refusent d'abandonner le ministère de la prédication pour subvenir aux besoins temporels des Chrétiens. Les diacres. Les œuvres apostoliques sont, par excellence les œuvres de la charité chrétienne, p. 225-227.

b) Révolte de notre temps contre cet ordre. Il sacrifie facilement Dieu à l'homme et l'âme au corps. Il applique sa malfaisante théorie à la solution de tous les problèmes. La dépopulation. On essaye principalement de parer à ce fléau par des moyens matériels. Supériorité des moyens spirituels. La vérité chrétienne remède à tous nos maux, p. 227-228.

c) C'est par l'apostolat que la vérité chrétienne pénètre et

et sanctifie le monde. C'est par la prédication de l'Evangile et l'enseignement du catéchisme que l'apostolat produit ses fruits de salut. Ni la « Presse », ni les « bons livres » ne remplaceront l'apostolat. Développement de cette pensée. — A l'apostolat la « Presse » et les « bons livres » apporteront un important et précieux appui. Les œuvres se référant au soulagement des misères physiques sont dignes de notre sympathie Nous devons imiter Notre-Seigneur qui guérissait les corps après avoir sanctifié les âmes ou qui ne guérissait les corps qu'en vue de sanctifier les âmes, p. 228-231.

Nous sommes obligés de faire passer les œuvres qui regardent le culte de Dieu avant celles qui regardent le soin des hommes. Les œuvres spirituelles, quand il s'agit du prochain, sont au-dessus des œuvres temporelles. Les œuvres indiquées par nos chefs hiérarchiques. Les œuvres du moment. Divers avis, p. 231-232.

TROISIÈME INSTRUCTION

NÉCESSITÉ DE CLASSER LES BONNES ŒUVRES D'APRÈS LEUR IMPORTANCE DANS L'ORDRE SURNATUREL

« *Unxit pedes Jesu; et extersit pedes ejus capillis suis : et domus impleta est ex odore unguenti.*

Marie répandit un parfum précieux sur les pieds de Jésus; elle les essuya avec ses cheveux; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. »

S. Jean, XII, 3.

Messieurs,

En traitant, il y a quelques années de la charité, je vous enseignais que nous sommes tenus d'abord d'aimer Dieu, ensuite d'aimer tous les hommes, mais j'ajoutais qu'il devait y avoir un ordre dans nos affections, ordre établi par la nature et par la grâce. De même, il faut qu'il y ait un ordre dans nos œuvres. Il est des œuvres dont le but direct est

d'honorer Dieu, il en est qui ont comme fin immédiate de soulager le prochain. Parmi ces dernières, les unes concernent le bien spirituel de nos semblables, les autres leur bien matériel. Entre ces œuvres diverses, auxquelles, en les approuvant sans exception, accorder la préférence? Je voudrais aujourd'hui résoudre cette question. Je la résoudrai en invoquant les vérités que je vous ai exposées pendant cette station.

I

Le rang suprême appartient aux œuvres destinées à honorer Dieu. Pourquoi?

Parce que le commandement qui domine toute la morale est celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. » Ce précepte ne nous permet pas de faire passer l'homme avant Dieu. Je ne développerai pas cette pensée sur laquelle tant de fois j'ai insisté devant vous.

L'amour de Dieu s'exprime par des œuvres qui concernent soit le culte intérieur, soit le culte extérieur. Les confréries du *saint Nom de Jésus*, du *Saint-Sacrement*, du *Sacré-Cœur*, du *Rosaire*, les *tiers-ordres* ont comme fin de ranimer notre ferveur, de l'augmenter, de lui donner toute son ampleur et toute son intensité. Les Chrétiens ne manquent pas qui dédaignent ces institutions excellentes, qui en

sourient, qui même les combattent et empêchent leurs femmes, leurs enfants, leurs serviteurs d'y entrer. Cet esprit est contraire à celui de l'Eglise et de l'Evangile ! L'Eglise a comblé de privilèges ces associations, et, au puits de Jacob, dans son entretien avec la Samaritaine, Jésus ne disait-il pas? « L'heure approche, elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité : ce sont de tels adorateurs que le Père demande. » (1) Ne bénissait-il pas d'avance les œuvres capables de favoriser la dévotion? En leur prêtant notre concours, nous sommes sûrs de lui plaire et de mériter sa grâce. En tout cas, que ceux qui se dévouent aux congrès eucharistiques et à d'autres institutions analogues, qui obtiennent que la prière soit plus régulière et plus chaude, que les communions soient plus fréquentes et mieux préparées, que l'assistance quotidienne à la sainte messe et aux offices devienne plus universelle, que ceux-là, dis-je, ne soient ni émus, ni déconcertés par les critiques dont ils sont l'objet : ils marchent dans la bonne voie.

Certaines de ces œuvres s'attachent à Dieu et à Jésus-Christ, certaines à la Sainte Vierge, aux anges et aux saints.

Les premières l'emportent infiniment sur les dernières, comme nous en pouvons juger par la liturgie sacrée. A chaque instant retentit dans la

(1) S. Jean, iv, 23.

liturgie cette belle hymne : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Presque toutes les oraisons s'adressent à Dieu. Mais le Christ est l'intermédiaire entre Dieu et nous, aussi la liturgie mêle sans cesse le nom du Sauveur au nom de Dieu. Si utiles que soient les œuvres se rapportant au culte de la Sainte-Vierge, des anges et des saints, la raison veut qu'on les mette spéculativement et pratiquement bien au-dessous de celles qui se rapportent à Dieu. A des créatures admirables de puissance et de bonté, qui restent pourtant des créatures, accorder plus de place qu'à Dieu, comme le font quelques personnes peu éclairées, c'est renverser l'ordre, c'est tomber dans une grossière et grave erreur, c'est donner raison aux incrédules. Plusieurs incrédules, en effet, ont écrit que le Christianisme avait peu à peu changé de caractère, substitué plus ou moins à la Trinité lointaine et sévère, des trinités plus accessibles aux sens comme la trinité de l'Enfant-Jésus, de la Sainte Vierge et de Saint Joseph. Le reproche accuse en ceux qui le formulent une ignorance puérile de la vraie Religion, (1) gardons-nous cependant de lui donner l'apparence même d'un fondement.

Notre amour de Dieu s'exprime aussi par le culte extérieur, et, une foule d'œuvres sont consacrées à la construction de nos temples, à la confection des

(1) Cf. Taine. *Orig. de la France contemporaine.* Le Régime moderne, II. Liv. II. ch. 3.

ornements sacerdotaux, à la décoration des autels : *Œuvre des Tabernacles, Œuvre Apostolique, Œuvre des Chapelles de secours, Œuvre des Eglises dévastées, Œuvre du Vœu National*, pour ne citer que quelques exemples choisis dans notre pays. Ces œuvres ont la même importance que le culte extérieur. Il y a quelques années je me suis étendu longuement sur la nécessité du culte extérieur, sur le droit de Dieu à l'exiger, sur notre devoir de le lui offrir, sur l'influence heureuse de ce culte dans la vie chrétienne : je ne répéterai pas ce que je vous ai dit. Mais je vous exhorte vivement à vous dévouer aux œuvres où l'on s'occupe du culte extérieur, de son éclat, de sa beauté. Combien serviraient Dieu, s'ils avaient une église à proximité de leur demeure! Combien fréquenteraient nos offices si nos sanctuaires étaient moins froids et moins obscurs, si les cérémonies étaient plus majestueuses, les vêtements sacrés d'une étoffe plus précieuse et moins fanée, les peintures et les statues plus artistiques, les chants mieux exécutés!

Les esprits légers n'osent pas trop murmurer contre le culte extérieur, mais ils murmurent contre ce qui en rehausse la splendeur. A quoi bon, disent-ils, déployer tant de luxe? Sans le savoir, ils raisonnent comme Judas, non comme Salomon, ni comme Jésus-Christ. Salomon ne négligea rien pour donner au temple de Jéhovah sa magnificence. Les cèdres, les cyprès, les oliviers durent se prêter aux

desseins du grand roi. Partout, sur les lambris, sur les chérubins, les fleurs et les palmiers sculptés, au sanctuaire et à l'autel on répandit l'or à profusion. Dieu agréa cet hommage. Il répondit au successeur de David : « J'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, j'y mettrai à jamais mon nom, j'aurai toujours là mes yeux et mon cœur. » (1) A quoi bon dépenser tant de trésors que l'on aurait pu employer au soulagement de malheureux sans pain, sans feu, sans gîte? Judas parlait ainsi : « six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était Lazare, le mort qu'il avait ressuscité. Là, on lui fit un souper, et Marthe servait. Or Lazare était de ceux qui se trouvaient à table avec lui. Marie, ayant pris une livre d'un parfum très pur et très précieux, le répandit sur les pieds de Jésus, essuya avec ses cheveux ces pieds divins; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Alors un disciple, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir dit : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres? » Indignation hypocrite! Judas qui se préparait en secret, à livrer son Maître, trahissait les pauvres en dérobant les aumônes destinées à les secourir. Je pourrais, Messieurs, vous prouver que les œuvres extérieures dont le but est d'honorer Dieu sont meilleures que les œuvres consacrées au service du prochain, que l'on ne sacrifie jamais Dieu sans nuire au prochain. Je n'estime pas cette démonstration néces-

(1) II *Rois*, IX, 3.

saire. Je m'en tiens au jugement infaillible de Jésus qui, avec des accents suaves et fermes se prononça contre Judas et pour Marie. Je suis en sûreté, lorsque m'appuyant à l'autorité du Maître, j'affirme que l'amour de Dieu vaut plus que l'amour des hommes, que les œuvres dont le but est de servir Dieu doivent passer avant les œuvres dont l'objet est le soulagement des hommes (1).

II

Les œuvres nées de la charité fraternelle sont de deux sortes : les unes tendent au bien spirituel, les autres au bien temporel de nos semblables. Faut-il donner la préférence aux œuvres où l'on s'efforce d'éclairer, de toucher, de sauver les âmes en les orientant vers la vie éternelle ? Faut-il la donner aux œuvres où l'on tâche d'améliorer le sort temporel des malheureux ?

La réponse à cette question ne saurait être douteuse. Autant l'esprit s'élève au-dessus de la matière, et, autant les œuvres intéressant la vie de l'esprit s'élèvent au-dessus des œuvres intéressant la vie de la matière : autant les questions de l'éternité dominent les questions du temps, autant les œuvres ayant trait à notre avenir au delà de ce monde dominent les œuvres ayant trait à notre sort en ce

(1) S. Jean, xii, 1. 8.

monde. Qu'aurez-vous fait, Messieurs, si, ayant soulagé les pauvres et guéri les malades, vous ne sauvez pas leurs âmes, si leur ayant assuré un peu d'aisance ici-bas, vous ne leur assurez pas, autant que cela dépend de vous, le bonheur qui ne finit pas? Jésus-Christ avait pitié de la foule en proie à la faim, mais son cœur se remplissait de tristesse quand il voyait tant de brebis sans pasteur, tant d'aveugles conduits par des guides aveugles. Il disait, comparant à des épis mûrs les âmes sans nombre qui attendaient la vérité : « La moisson est grande, les ouvriers sont en petit nombre, priez donc le maître de la moisson d'envoyer des moissonneurs. » (1) Il ne négligeait pas de panser les maux physiques, mais sa préoccupation principale était d'illuminer les esprits et de sanctifier les volontés par l'apostolat. « Il parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant à tous l'Evangile du Royaume de Dieu. » (2) Il profitait de toutes les occasions pour demander aux hommes de croire. Il subordonnait la puissance de son action miraculeuse à la foi de ceux qui imploraient sa miséricorde. Avant tout, il recommandait à ses disciples de chercher pour eux-mêmes et pour les autres le Royaume de Dieu, de prêcher l'Evangile. Les Apôtres lui obéirent. Le nombre des fidèles s'étant accru, il fallut songer à l'assistance des malheureux. Les douze chargèrent

(1) S. Matth., IX, 35.
(2) S. Matth., IV, 23

les diacres de ce soin en ajoutant : « Il ne convient pas que nous laissions la parole de Dieu pour subvenir aux besoins temporels de nos frères... Nous devons être tout entiers à la prière et au ministère pastoral. » (1)

Les œuvres apostoliques sont donc par excellence les œuvres de la charité chrétienne.

De notre temps, nous n'avons pas toujours respecté cet ordre. Je vous ai montré dans une conférence, que notre pays, cédant à une tendance fâcheuse, a quelquefois substitué le culte de l'humanité au culte de la Divinité. De même, il sacrifierait facilement, à l'intérêt des corps l'intérêt des âmes ; les institutions qui favorisent le progrès spirituel, à celles qui favorisent le progrès matériel. La matière nous enveloppe, nous tyrannise, nous entraîne et nous empêche d'accorder à la conscience et à l'esprit l'attention qu'ils méritent. On déploie du génie pour améliorer le sort du peuple et des prolétaires : rien de mieux. Mais emportés par ce zèle, n'avons-nous pas paru souvent oublier que la grande misère était la misère de l'ignorance et du péché?

Quand un grave problème se pose, nous l'envisageons presque toujours du côté matériel, non du côté spirituel. Quand un mal éclate, presque toujours nous demandons des remèdes aux choses matérielles. C'est à peine si nous osons faire allusion à des remèdes

(1) *Actes*, VI, 2-3.

d'essence supérieure. Le fléau de la dépopulation nous épouvante. Que voyons-nous, la plupart, dans ce fléau ? Est-ce le désordre moral qui en est la véritable cause ? Non, c'est le péril immédiat de la race, des intérêts temporels qui nous émeut, et nous essayons d'en triompher en recourant à des mesures purement extérieures. Accorder aux familles nombreuses des avantages pécuniaires, des exemptions des charges communes, des privilèges au point de vue de l'éducation des enfants ; tels sont les moyens auxquels nous nous fions pour panser la plaie dont nous mourons. Il faut les employer. Ceux qui, par leurs largesses et leurs initiatives nous permettent d'en user sont dignes de reconnaissance, de louange, de bénédiction. Mais point d'illusion ! ces procédés n'atteignent pas la racine du mal qui a son foyer dans les âmes, dans l'égoïsme, dans la cupidité, dans le mépris des saintes lois du mariage. Rectifiez les idées, réveillez les consciences, rappelez les devoirs que le mariage impose aux époux, tâchez de convaincre les esprits, de leur montrer qu'il est grand de se survivre dans une nombreuse postérité, de préparer des soldats à la patrie, des serviteurs à l'Eglise, des élus au ciel, qu'on offense gravement Dieu, qu'on s'expose à ses redoutables vengeances, qu'on risque son éternelle destinée quand on outrage ses préceptes.

Dans la mesure où ces enseignements pénétreront la masse, dans la même mesure, la vie se propagera

pour le bien de l'humanité, pour la gloire de Dieu. En dehors de là, point d'avenir. Les médecins de l'antiquité disaient : « Nous avons soigné Babylone, nous ne l'avons pas guérie. *Curavimus Babylonem, et non est sanata* (1). Il en sera toujours ainsi des œuvres qui n'auront pas leur base dans la vérité profonde de l'Evangile. Cette vérité envahit le monde par l'apostolat. L'apostolat a deux formes que l'on doit et que l'on devra toujours préférer aux autres : le catéchisme, la prédication de la parole divine. — Voilà les œuvres les plus bienfaisantes, — les œuvres qu'on ne remplacera pas, les œuvres hors pair, les œuvres auxquelles nous n'accorderons jamais assez de sympathie. Il est douloureux d'entendre des prophètes aveugles annoncer que le catéchisme et la prédication ont fait leur temps, que la presse, les livres suppléeront avantageusement à leur insuffisance. Si la parole de Dieu, si le catéchisme qui en est l'expression la plus accessible et la plus populaire cessaient seulement cinquante ans de se faire entendre dans les églises de nos villes et de nos campagnes, je le déclare, en dépit de la presse, en dépit des savants, la foi disparaîtrait du monde qui ferait naufrage dans les flots ténébreux et tourmentés de la barbarie. Notre-Seigneur n'a pas dit à ses messagers : faites des journaux, déchiffrez les parchemins, il leur a dit : prêchez l'Evangile à toute créature. Lui-même n'a point écrit. Sa personne était trop haute pour se sou-

(1) Jérémie, II, 9.

mettre aux lois du magistériat ordinaire, sa doctrine trop excellente pour qu'on la renfermât dans les pages d'un livre. S. Jean n'a-t-il pas dit à la fin de son Evangile : « Jésus a encore fait beaucoup d'autres choses ; si on les rapportait en détail, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres qu'il faudrait écrire (1) ». Jésus-Christ a parlé, et, ce qui est l'important, il a, par sa parole, gravé la vérité dans les intelligences et dans les cœurs (2). Mon but, Messieurs, est de vous montrer que les œuvres apostoliques, par la prédication de l'Evangile et par le catéchisme, doivent primer celles qui concernent le bien matériel du prochain. Après cela, que la presse catholique, que les bons livres viennent appuyer et propager l'enseignement tombé de nos chaires, nous nous en réjouirons, mais que l'on ne s'y trompe pas, l'action de la presse et des bons livres servira la cause du bien dans la mesure où elle fera retentir au loin l'écho de la prédication apostolique et du catéchisme.

Les œuvres de l'apostolat, comme je viens de les définir, sont en ce qui regarde le prochain, les meilleures œuvres. Est-ce donc que les œuvres se référant aux misères physiques soient négligeables et indignes de notre sympathie ? Non, Messieurs. Dans notre ministère auprès de nos semblables nous devons imiter notre Maître. Jésus enseignait d'abord

(1) S. Jean, xxi, 25.
(2) Cf. S. Thomas. IIIª q. art. 4.

la vérité; puis il guérissait toute maladie et toute langueur parmi le peuple (1). Imitons-le en nous occupant des corps lorsque nous soignons les âmes. La charité fraternelle, ayant ainsi toute son extension, procurera au prochain les biens spirituels et temporels qui lui manquent.

Messieurs, respectez l'ordre dans les œuvres. Considérez comme les plus nécessaires celles qui regardent le culte intérieur et extérieur dû à Dieu. Ensuite accordez votre estime et votre concours aux œuvres d'apostolat qui, dissipant les ténèbres de l'ignorance et du péché, éclairent les intelligences et sanctifient les cœurs. Enfin, autant que vous le permettent votre condition et votre fortune, faites l'aumône, visitez les malades, adoucissez par votre bienfaisance, dans le domaine des choses matérielles, la vie de vos frères et soyez leur providence. Respectez l'ordre jusqu'au bout en règlant votre conduite d'après les indications de l'Eglise. Lorsque le Pape ou les évêques attirent notre attention sur une œuvre, à leurs yeux, d'une utilité plus pressante, soumettons-nous à leurs conseils et à leur direction. Soumettons-nous encore à nos chefs hiérarchiques, quand ceux-ci nous demandent de donner à nos œuvres une forme et un caractère qu'ils jugent mieux adaptés aux besoins du moment. Pour cela,

(1) S. Matth., iv, 23.

s'il le faut, sachons renoncer à nos idées personnelles et rehausser le mérite de nos bonnes actions par une filiale obéissance. Quiconque exercera la charité à la clarté de ces principes, sera en sûreté. Dieu bénira ses efforts en ce monde et le récompensera dans l'autre. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA CHARITÉ FRATERNELLE DANS LES BONNES ŒUVRES

SOMMAIRE

Troubles survenus, au début du Christianisme, dans l'Eglise de Corinthe. Saint Paul et Apollon. Les divisions qui éclatèrent alors, sans que ni Paul ni Apollon en fussent complices, sont l'image de celles qui, parfois, se manifestent parmi nous. Les fidèles qui s'occupent des bonnes œuvres doivent se traiter fraternellement, puis s'aider sans arrière-pensée, p. 237-238.

I

a) Les hommes d'œuvres doivent se témoigner une bienveillance sincère. Il est nécessaire que les maîtres de nos écoles, les prédicateurs, les frères et les sœurs de nos hôpitaux vivent dans la concorde. Tous doivent tendre à l'unité voulue par N.-S. Saint Paul, en se défendant contre les Corinthiens, n'accuse pas Apollon. Que nos légitimes prédilections pour tel Ordre ou pour telle œuvre ne nous empêchent pas d'accorder notre sympathie aux autres Ordres ou aux autres œuvres, p. 238-240.

b) Cette bienveillance réciproque s'affirmera dans nos paroles. Elle nous interdira les paroles sévères, injustes, calomnieuses à l'égard des œuvres qui ne sont pas les nôtres ; elle bannira de la société chrétienne l'exclusivisme coupable qui déroute les âmes droites et scandalise les gentils, les jugements et les critiques qui offensent la justice et la charité. La prudence nous impose aussi cette attitude, car, sur ce terrain, les représailles sont faciles et peuvent être cruelles. La dignité, l'intérêt de nos œuvres nous obligent encore à tendre à l'unité, p. 240-242.

c) Pour que l'unité règne au dehors il faut que la bienveillance soit vraie et sincère au dedans. Les hostilités entre les hommes attachés aux bonnes œuvres naissent de mauvais sentiments. On y met fin par la pratique de la charité, vertu ennemie des ambitions et des inimitiés qui, en trop d'occasions, désolent et stérilisent le champ des bonnes œuvres, p. 242-243.

II

Dans la pratique des bonnes œuvres, nous devons nous aider mutuellement.

a) Nous disposerions d'une puissance formidable pour le bien si nous nous aidions. Dans cette conjuration sacrée les uns seraient l'œil, les autres la main, ceux-ci la tête, ceux-là les pieds, p. 243-244.

b) En cet organisme, rôle des docteurs, des apôtres ; services qu'ils peuvent se rendre. Rapide énumération des œuvres qui devraient s'aider réciproquement : écoles, églises, hôpitaux, crèches, refuges, orphelinats, cercles, patronages, presse religieuse, séminaires, congrégations actives ou contemplatives, p. 244-245.

c) Cette confédération des œuvres catholiques n'ameutera-t-elle pas le monde moderne contre nous ? Nul n'a droit de nous attaquer, ni sur le terrain du patriotisme, ni sur le terrain social, ni sur le terrain politique. Nous sommes les coopérateurs de quinconque veut le bien, nous ne combattons que le mensonge et le mal, p. 245-246.

d) Les lois qui permettent aux forces perverses de s'unir seraient d'une criante injustice, si elles nous interdisaient de nous grouper pour lutter contre toutes les formes du désordre. Puissance dont disposerait une fédération de toutes les œuvres catholiques, p. 246-247.

Que chacun travaille à l'établir, que chacun, vis-à-vis de toutes les bonnes œuvres, montre de la largeur d'esprit, une grande bienveillance, une véritable générosité, qu'il fasse comme saint Paul dont la sollicitude s'étendait à toutes les églises et à toutes les misères, p. 247-248.

QUATRIÈME INSTRUCTION

LA CHARITÉ FRATERNELLE DANS LES BONNES ŒUVRES

Ego quidem sum Pauli; ego autem Apollo: ego vero Cephæ : ego autem Christi.

« Moi, je suis du parti de Paul; moi du parti d'Apollon; moi du parti de Céphas ; moi du parti du Christ »

I *Corinth.*, I, 12.

Messieurs,

A ses débuts, l'Eglise de Corinthe traversa une crise dangereuse. Un néophyte nommé Apollon, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et versé dans les Ecritures, vint à Ephèse. Il avait été instruit dans la voie du Seigneur, et, d'un cœur ardent, il enseignait avec exactitude ce qui concerne Jésus, bien qu'il ne connût que le baptême de Jean. Il parlait d'un ton assuré à la Synagogue..... Bientôt, il se rendit à Corinthe où il « réfuta vigoureusement les Juifs en public, démontrant par les Ecritures que

Jésus est le Christ » (1). Sa science, l'élégance de son langage lui valurent bientôt une grande autorité sur les fidèles. Ceux-ci poussèrent l'enthousiasme jusqu'à le mettre au-dessus de Paul, qui, le premier, leur avait prêché la foi, jusqu'à critiquer amèrement et durement l'Apôtre, jusqu'à lui reprocher sa parole inculte, la grossièreté de son éducation et même son héroïque désintéressement. Apollon n'entra point dans ces intrigues, il était trop noble, mais Paul eut des défenseurs, des dissensions éclatèrent qui nuisirent considérablement au bien. On vit les uns se réclamer de Paul, les autres d'Apollon, d'autres de Pierre. « *Ego sum Pauli, ego autem Apollo, ego vero Cephæ* ». A quoi Paul répondit tristement : « Moi, je suis au Christ. *Ego autem Christi* ».

Ces discordes entre des hommes zélés pour le vrai et pour le bien sont l'image de celles qui, trop souvent, empêchent nos œuvres de porter tous leurs fruits. Aussi je voudrais, aujourd'hui, exhorter ceux qui s'en occupent à se traiter fraternellement, à s'aider sans arrière-pensée.

I

Témoigner de la bienveillance à quiconque, sous une forme ou sous une autre, s'applique à servir la cause de Dieu et du prochain : voilà notre devoir. Que les maîtres de nos écoles aiment les prédicateurs

(1) *Actes*, XVIII, 24-28.

de nos églises, que les frères et les sœurs de nos hôpitaux témoignent de la sympathie à nos missionnaires; entre les ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur avec une même ardeur, qu'il y ait un échange d'affection et de sincère bonté. N'est-ce pas là l'idéal? N'est-ce pas là ce que demandait Notre-Seigneur quand il prononçait cette prière : « Père, qu'ils soient un comme nous sommes un, qu'ils soient un en nous et consommés dans l'unité » (1). Nous avons le droit d'avoir nos préférences, de consacrer un dévouement plus généreux aux œuvres dont nous sommes les inspirateurs ou les directeurs et qui répondent mieux à nos aptitudes. Que l'estime de ce que nous faisons ne nous amène pas à déprécier ce que font les autres! Saint Paul se défend-il contre l'animosité des Corinthiens en accusant Apollon? Non, il parle avec respect de ses collaborateurs. « Moi, dit-il, j'ai planté, Apollon a arrosé, Dieu a donné l'accroissement... Selon la grâce que j'ai reçue de Dieu, comme un sage architecte, j'ai jeté le fondement, d'autres ont bâti dessus » (2). Pas un mot de blâme contre Apollon, mais sa plume trace ces lignes admirables d'abnégation et de charité : « Tout est à vous, Paul, Apollon, Céphas, monde, vie, mort, choses présentes, choses à venir ; tout est à vous, mais vous êtes au Christ, et le Christ à Dieu ; » (3) ce qui

(1) S. Jean, xvii, 22-23.
(2) I *Corinth.* iii, 7-10.
(3) *Corinth.*, iii, 22-23.

signifie : qu'importe que le bien s'opère par moi, par Apollon, par Céphas, pourvu qu'il s'opère, pourvu que vous appartenez au Christ et le Christ à Dieu. Imitons l'Apôtre par la largeur de notre esprit et de notre charité. Nous sommes attirés par Saint Benoît, est-ce une raison pour diminuer la grandeur de Saint Bernard? Saint Dominique nous charme, est-ce une raison pour ne pas admirer Saint François ? Saint Ignace nous entraîne, est-ce une raison pour ne pas honorer Saint François de Sales et Saint Alphonse de Liguori? Nos prédilections nous lient aux *Petites Sœurs des Pauvres*, est-ce une raison pour ne pas traiter avec considération les *Filles de la Charité*, ou les *Frères de Saint Jean de Dieu*?

Cette bienveillance réciproque doit s'affirmer dans nos paroles, elle doit être intérieure et pénétrer nos sentiments.

Elle doit s'affirmer dans nos paroles. Par des paroles sévères, injustes, calomnieuses, — il y en a, même dans le monde pieux, — nous nuisons aux œuvres que l'Église approuve, que le Christ bénit et nous devenons les ennemis du Royaume de Dieu. Débiner ceux qui, amoureux du bien autant que nous, suivent une voie différente de la nôtre, prétendre que nous avons le monopole de la sagesse et que personne ne servira efficacement Dieu et les hommes, sinon en se ralliant à nos idées et à nos méthodes, n'est-ce pas une intolérable présomption?

Cet exclusivisme n'est-il pas d'une étroitesse coupable? Etroitesse coupable qui déroute les âmes droites ; étroitesse coupable qui offre aux Gentils l'occasion de dire que nous nous intéressons beaucoup à nos propres succès et peu à la gloire de Dieu. Est-ce à nous de décrier le zèle qui n'a pas l'heur de nous plaire? Lorsque dans notre langage nous refusons aux œuvres de nos frères l'honneur qu'elles méritent, lorsque nous faisons ressortir leurs défauts réels ou imaginaires, nous causons de graves torts à des personnes d'ordinaire excellentes et à des institutions de première utilité. Par ces critiques et ces jugements sévères, en effet, on devient un obstacle au développement et à la prospérité de ces institutions, on en détourne, à son profit peut-être, les secours et les aumônes, on offense la justice et la charité. On offense aussi la prudence, car on s'expose à subir le sort qu'on a fait subir aux autres. En cette matière, les représailles sont faciles et peuvent être cruelles. Nous sommes imparfaits, nos actions les meilleures portent la marque de notre infirmité. Un œil méchant découvrira vite des lacunes dans nos conceptions et dans nos organisations charitables. Les partisans d'Apollon qui diffamaient Paul se heurtèrent aux amis de Paul qui blamèrent Apollon et l'obligèrent à quitter Corinthe. Convient-il à des chrétiens sérieux de se censurer ainsi? La dignité même, à défaut de charité, ne nous impose-t-elle pas de montrer de la réserve, du respect, de l'indulgence? Le champ de

Dieu est vaste, il est loin d'être entièrement cultivé, il y a place pour tous, ce n'est pas la besogne qui manque, ce sont les ouvriers. Au lieu de nous disputer les âmes déjà conquises, cherchons donc les brebis perdues, il y en a tant qui sont sans pasteur ; au lieu de dénigrer les œuvres du prochain, de les accaparer ou de les ruiner, parlons-en sur un ton bienveillant. La division parmi les hommes d'œuvres est pour eux un principe de faiblesse et fréquemment lasse et décourage des cœurs qui ne demandaient qu'à se dévouer. Prenons donc garde aux rivalités mesquines qui, soit au sein d'une même association, soit entre les diverses associations, n'aboutissent qu'à répandre partout le malaise et la confusion. Ecoutons le conseil de Saint Paul: « Frères, je vous en conjure au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlez tous le même langage ; qu'il n'y ait point de déchirement parmi vous; mais soyez tous parfaitement unis dans le même esprit et le même amour » (1).

Pour que l'unité règne au-dehors, il faut que la bienveillance soit vraie et sincère au-dedans. La tempête qui mit en danger la Chrétienté de Corinthe s'étant apaisée, l'Apôtre écrivit aux fidèles: « Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels... Puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des dissensions, n'êtes-

(1) I *Corinth.*, I, 10.

vous par charnels ? » (1). De mauvais sentiments, des passions déréglées comme l'envie et la vanité sont à la racine des hostilités que nous montrons pour les œuvres d'autrui. Il semble que l'on nous cause un préjudice, que l'on attente à notre gloire et à notre personnalité en faisant quelque chose à côté de nous et surtout en réussissant mieux que nous. De cette fâcheuse disposition naissent les querelles, les antipathies, les compétitions dont souffre le bien. Il n'y a qu'un remède au mal, c'est la charité intérieure. La charité intérieure est patiente, elle est bonne, elle n'est ni envieuse, ni inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil; elle ne fait rien qui ne convienne, elle ne cherche point son intérêt, elle ne pense pas le mal; elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, supporte tout. » (2). Par la pratique de la charité fraternelle nous échapperons à ces rivalités, à ces ambitions, à ces inimitiés qui, en trop d'occasions, désolent et stérilisent le champ des bonnes œuvres.

II

Si cette charité fraternelle est vraie, nous ne nous contenterons pas de témoigner aux œuvres du prochain de l'estime et de la sympathie, nous y concour-

(1) I *Corinth.*, III, 1-3.
(2) I *Corinth.*, XIII, 4-7.

rons, nous nous aiderons les uns les autres. Ah ! si nous avions une charité réelle et vivante, nous formerions un seul corps, nous agirions comme un corps dont les membres se prêtent un appui continu. De quelle puissance ne disposerions-nous pas? Les uns seraient l'œil, les autres la main ; ceux-ci la tête, ceux-là les pieds. L'œil ne dirait pas à la main : « Je n'ai pas besoin de toi », ni la tête aux pieds, « je n'ai pas besoin de vous. » Voyez ce qui se passe en vous. Quand un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; quand un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui ; quand un membre est infirme, tous les membres s'emploient à le soulager ; les mains appliquent une onction à l'œil malade, l'œil se fixe sur la plaie de la main blessée afin que nous puissions efficacement la panser.

Dans l'immense organisme des bonnes œuvres, il y a des apôtres et des prophètes qui sont les lèvres de la société chrétienne, il y a des docteurs qui en sont les yeux, il y a ceux qui en sont la main, qui assistent et guérissent leurs semblables. Pourquoi les apôtres ne recruteraient-ils pas des disciples aux docteurs ? Pourquoi n'intéresseraient-ils pas le public à nos écoles, à nos églises, à nos hôpitaux, à nos crèches, à nos refuges, à nos orphelinats? Pourquoi ne profiteraient-ils pas des moindres occasions pour gagner des sympathies à nos cercles, à nos patronages, à la presse religieuse, aux hommes qui s'occupent du problème de la repopulation, du recru-

tement des séminaires, des congrégations et des missionnaires, des Ordres actifs ou contemplatifs? Seraient-ils excusables, s'ils se renfermaient dans l'étroitesse d'un ministère fructueux, je le veux bien, mais comme étranger à la vie universelle de l'Eglise? Qu'en retour, les savants préparent le terrain aux apôtres! Qu'ils ouvrent les chemins! Qu'ils se rappellent, qu'en dernière analyse, leurs doctes études et leurs doctes écrits auront de la valeur dans la mesure où ils auront contribué à l'établissement du règne de Dieu et du salut des âmes.

J'en dis autant de toutes les œuvres qui ont comme fin immédiate de secourir les pauvres, de soigner les infirmes, de consoler les affligés. Directement ces œuvres se rapportent aux misères terrestres, leur but indirect mais principal est de ramener les hommes au Christ, d'assurer aux hommes la béatitude sans laquelle les gloires de ce monde ne sont que vaine fumée.

Encourager et préconiser cette coalition des forces chrétiennes, n'est-ce pas favoriser un état de choses qui ne correspond plus aux idées en honneur parmi nous? Messieurs, nous conspirons, à ciel ouvert, contre toutes les puissances malfaisantes, quelles qu'elles soient. Nous déclarons la guerre à l'ignorance, au fanatisme, à la tyrannie, à la licence, à la corruption. Sur quel terrain osera-t-on nous accuser d'avoir manqué à notre devoir? Est-ce sur le terrain du patriotisme? Nous avons versé notre sang avec

un héroïsme qui n'a pas été dépassé. Est-ce sur le terrain social? Nous n'avons jamais sacrifié les droits des petits aux droits des grands, les droits des ouvriers aux droits des patrons, les droits des patrons aux droits des ouvriers, les droits des propriétaires aux droits des locataires; nous avons créé des institutions bienfaisantes qui défient toutes les concurrences. Est-ce sur le terrain politique? Nous sommes les collaborateurs les plus désintéressés et les plus ardents du pouvoir qui s'attache au bien commun, et, en ces dernières années, nous l'avons prouvé. Que serait-il devenu si nous ne l'avions soutenu? Est-ce sur le terrain de la saine liberté? Nous demeurons fidèles aux lois qui la maintiennent et la régissent. Quelle est la cause juste dont nous n'avons pas été les champions infatigables? Notre temps n'a rien à craindre de nos initiatives, rien à craindre des alliances que nous contracterons entre nous, il n'en retirera que des avantages. Nous combattons le mensonge, le mal, la haine, l'impiété, pas autre chose; nous défendons le vrai, le bien, la fraternité, la religion, Dieu, pas autre chose. En nous livrant à ces travaux, à ces luttes, nous ne blessons aucun intérêt, nous sommes les promoteurs de tous les progrès. En nous unissant, afin de mieux réussir dans nos nobles desseins, nous rendons d'éminents services à la société naturelle et surnaturelle.

Notre siècle permet aux puissances du mal de s'associer et de s'élever avec une audace et une vio-

lence inouïes contre les vérités qui règlent la vie des individus, des familles, des nations, de l'univers. Les idées les plus démoralisantes et les plus subversives ont droit de cité dans notre monde. Au nom de quel principe nous interdirait-on de réagir, de concentrer nos efforts pour arrêter le mouvement qui entraîne notre génération à la décadence et à la corruption? Messieurs, loin de céder à l'esprit d'intolérance qui caractérise notre époque, sachons lui résister, en nous unissant. Beaucoup désirent que se forment au moins pour la France ce que l'on appelle la fédération des œuvres catholiques. Dieu veuille que ce beau projet se réalise. S'il se réalisait, si tous les hommes de bien s'entendaient, se concertaient, se soutenaient, si toutes les œuvres, sous la direction de nos chefs hiérarchiques, s'appuyaient franchement, qui pourrait lutter contre nous? L'on verrait bientôt la piété, l'apostolat, l'enseignement, les patronages, la presse chrétienne, la bienfaisance se développer avec rapidité. Nous formerions une armée non pas dispersée, mais organisée, soumise à une sage discipline, recevant un seul mot d'ordre et se livrant à une seule action. Cette armée remporterait des victoires que n'a point connues le passé.

Du moins, Messieurs, travaillez autant que vous le pourrez, au triomphe de cet idéal. Qu'on ne dise jamais que vous êtes les ennemis d'une bonne institution, quelle qu'elle soit, que vous êtes, au sein d'une

association une cause de division et de trouble, que vous combattez les œuvres dont vous n'êtes pas chargés comme présidents, comme conseillers, comme administrateurs. Plutôt que de tomber dans ces travers, oubliez-vous, effacez-vous, sacrifiez-vous, consentez, si c'est utile pour le maintien de la paix, à n'être qu'un simple soldat sous le drapeau du Christ. Montrez une largeur d'esprit et de sentiments qui se manifestera par une bienveillance sincère et effective. Jugez avec indulgence et miséricorde ce que font les autres. Que vos propos et vos procédés se ressentent de cette bienveillance et de cette miséricorde. Suivant votre état, vos moyens, vos ressources, soyez les coopérateurs de quiconque se dépense pour Dieu et pour ses semblables. Saint Paul avait la sollicitude de toutes les Églises : il portait un vif intérêt à l'Église de Jérusalem et à l'Église de Rome, aux Églises de Grèce, de Macédoine, d'Asie Mineure. « Qui est faible que je ne sois faible aussi? disait-il. Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore? » (1) Sa charité s'étendait à l'univers. Faisons comme lui : nos bonnes œuvres ont droit à une sympathie agissante, loin d'être un obstacle à la concorde, en cet ordre, si nécessaire, tâchons de grouper les volontés et les efforts afin qu'une vraie fraternité règne entre nos cœurs, afin que l'unité d'action assure d'une manière toujours plus parfaite le service de Dieu, de l'Eglise et du prochain. Ainsi soit-il.

(1) II *Corinth.* XI. 29.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

ACTIVITÉ BIENFAISANTE DE NOTRE-SEIGNEUR PENDANT SA PASSION

SOMMAIRE

Jésus-Christ, pendant sa Passion, contemple son Père, mais il n'oublie pas les hommes. Il instruit ses auditeurs, il réveille leurs consciences, il guérit leurs douleurs, p. 253-254.

I

Jésus-Christ enseigne.

a) Au moment de l'arrestation, il rappelle à Pierre les lois de a douceur chrétienne. Aux officiers du temple il affirme que a Providence gouverne souverainement le monde, que, sans sa permission, les méchants mêmes ne peuvent accomplir leurs criminels desseins, p. 254-255.

b) Au palais d'Anne, Jésus proclame que nous ne conspirons pas dans la nuit, mais que nous parlons ouvertement et en plein jour, p. 255-256.

c) Devant Caïphe et le Sanhédrin, il maintient qu'il est le Fils de Dieu et il fait retentir aux oreilles de ses ennemis la vérité la plus capable de les émouvoir, vérité qui a trait au jugement suprême qu'ils devront subir, p. 256-257.

d) Au prétoire il combat le scepticisme de Pilate, il définit l'objet de sa mission, il se déclare Roi, il apprend au magistrat que tout pouvoir vient d'en haut, il insiste sur la responsabilité des arbitres de la justice ici-bas, sur leur culpabilité quand ils accusent et condamnent l'innocent, il détermine d'après le degré de leur malice le degré de leur culpabilité, p. 257-259.

II

A la Passion, Jésus-Christ est apôtre.

a) Il prévient ses disciples des tentations qui les attendent. A la Cène il annonce la trahison de Judas pour retenir celui-ci au bord de l'abîme. Après le festin pascal, il signale à Pierre et à ses compagnons le danger que courra leur fidélité. A Gethsé-

mani, il les exhorte à veiller, à prier afin d'échapper au péché, p. 259-261.

b) Jésus-Christ s'efforce de retirer du mal les âmes tombées. Paroles qu'il adresse à Judas en vue de le convertir. Regard dont il enveloppe Pierre pour le ramener au bien, p. 261-262.

c) Effets de l'apostolat de Jésus sur les âmes. Judas reconnaît l'énormité de son crime, Pilate s'émeut, Pierre pleure amèrement son reniement, le bon larron meurt contrit et réhabilité, la multitude se frappe la poitrine, le centurion romain et ses soldats confessent la Divinité du Sauveur. A ses derniers moments, Jésus reste le roi des apôtres, p. 262-264.

III

A la Passion, Jésus guérit les corps et panse les plaies du cœur.

a) Au jardin des Oliviers il guérit la blessure de Malchus. Sur le chemin du Calvaire, il témoigne la plus vive compassion aux femmes de Jérusalem, p. 264-265.

b) Sur la croix il console sa Mère et le disciple bien-aimé, après avoir prié pour ses bourreaux et promis le Paradis au bon larron. Il laisse à sa Mère et à saint Jean un présent qui sera le symbole de son attachement inaltérable. Il donne saint Jean à Marie, et Marie à Saint Jean qui représente l'humanité. Durant sa Passion, Jésus met le comble à ses bienfaits, p. 266-267.

Jésus souffrant est docteur : écoutons-le, croyons à sa parole et à sa Divinité. Il est apôtre : obéissons-lui, pleurons nos fautes comme Pierre, comme le bon larron, comme la foule repentante. Il est le médecin qui remédie à tous nos mots, saluons en lui le plus grand de nos bienfaiteurs. Prière en faveur de l'auditoire qui, depuis vingt-deux ans, suit les Conférences de Notre-Dame, p. 267-269.

CINQUIÈME INSTRUCTION

ACTIVITÉ BIENFAISANTE DE NOTRE-SEIGNEUR PENDANT SA PASSION

Pertransiit benefaciendo.
Il passa en faisant le bien.
Actes. x, 38.

Eminentissime Seigneur (1).

Messeigneurs (2),

Messieurs,

Une dernière fois, nous allons nous incliner ensemble devant notre Sauveur mourant pour le saluer avec autant d'émotion que d'amour. Je vous ai enseigné l'autre année que la Passion n'avait point interrompu les relations de Jésus et de son Père. Malgré le supplice qui brisait le corps et déchirait la sensibilité du Christ, son esprit, son cœur, son âme

(1) Son Em. Mgr le Cardinal Dubois, archevêque de Paris.
(2) S. Gr. Mgr Eymard, archevêque d'Ottawa. — S. Gr. Mgr Roland-Gosselin, auxiliaire de Paris.

se répandaient aux pieds de Dieu en une bienheureuse contemplation. Dans ce sublime et mystérieux recueillement, Notre-Seigneur oubliait-il les hommes qu'il était venu arracher à l'ignorance, au mal, à la tribulation? Nullement. Ses yeux s'élevaient au ciel en même temps que sa pensée et son adoration, puis, ils s'abaissaient sur la terre, et, Jésus prodiguait aux auteurs et aux témoins de sa souffrance la vérité qui éclaire les intelligences, la grâce qui sanctifie les volontés, la santé qui rend la force aux corps, la consolation qui rend moins insupportables les peines du cœur. Il unissait harmonieusement l'action à la contemplation. Durant les événements qui se succédèrent de la Cène au Calvaire, le Maître instruisit ses auditeurs, il réveilla leurs consciences, il guérit leurs maux physiques et versa un baume sur leurs douleurs.

Méditons pieusement ces quelques pensées.

I

Pendant sa Passion, Jésus enseigne. Comme aux jours de ses triomphes et de sa popularité, il est la lumière du monde par sa parole et par ses exemples. Au moment de son arrestation, il rappelle à Pierre que nous devons nous défendre par la douceur, non par la violence : « Remets, dit-il, ton épée au fourreau, car quiconque prendra l'épée, périra par l'épée. » Il lui rappelle en ces termes que nous

sommes obligés de nous soumettre à la volonté de Dieu, si dure qu'elle nous semble et même quand elle nous impose de sacrifier notre vie au bien : « Voudrais-tu donc m'interdire de boire le calice que le Père m'a préparé? Ne le sais-tu pas, je pourrais le prier, et, immédiatement, il m'enverrait ici plus de douze légions d'anges qui s'armeraient pour ma cause. Mais alors comment s'accompliraient les desseins de Dieu que nous révèlent les Ecritures? » (1). Aux officiers du temple, aux prêtres, aux anciens du peuple qui, de loin, avaient suivi les soldats chargés de le saisir, Jésus ne ménagea point les leçons. Les interpellant sans colère, il affirma énergiquement que les méchants, dans leur pires œuvres, dépendent d'une Providence souveraine, qu'ils ne peuvent faire le mal sinon quand Dieu le leur permet, que Dieu se réserve de les retenir aussi longtemps qu'il lui plaira : « Vous êtes venus à moi, dit-il, comme à un voleur, vous êtes venus vous emparer de moi avec des glaives et des bâtons. J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le parvis du temple, vous ne m'avez point arrêté; mais, dans les décrets d'en haut, l'heure présente vous appartient à vous et à la puissance des ténèbres. Tout ceci arrive afin que s'accomplisse ce qu'ont annoncé les prophètes. » (2).

Du jardin des Oliviers, Jésus fut conduit chez

(1) S. Matth., xxvi, 52-54.
(2) S. Luc, xxii, 52-53.

Anne qui, affectant de voir en lui un conspirateur, l'interrogea sur ses disciples et sur sa doctrine. Aux questions insidieuses du Pontife, le Christ répondit en proclamant que, fils de la lumière, nous agissons au grand jour. Il prononça ce fier discours que nous retrouverons tant de fois dans la bouche de nos docteurs et de nos martyrs : « Moi, j'ai parlé publiquement au monde : Moi, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où tous les Juifs se réunissent : Moi, je n'ai rien dit en secret. A quoi bon m'interroger? Interrogez ceux qui m'ont entendu, ceux-là savent ce que j'ai dit, Moi. *Ecce hi sciunt quæ dixerim Ego* » (1).

Anne, déconcerté, renvoya le Sauveur à Caïphe et au Sanhédrin. Le Sanhédrin était, en Judée, la haute cour de justice. Il comptait soixante et onze membres, « cependant la présence de vingt-trois suffisait pour constituer le tribunal et donner force à ses arrêts (2). » Cette assemblée n'intimida pas Jésus. Longtemps, il se tut. Mais Caïphe lui ayant déféré le solennel serment qui, selon la loi, l'obligeait à répondre : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Fils de Dieu, » (3) Jésus riposta avec une auguste majesté : « Je le suis. *Ego sum.* » Puis il ajouta : « Bientôt vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite du Dieu tout-puissant et venant sur

(1) S. Jean, xviii, 20-21.
(2) Fouard. *Vie de J.-C.*, t. ii, p. 343, 6e édition.
(3) S. Matth., xxvi, 63.

les nuées du ciel. *Amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cæli* » (1). Notre-Seigneur faisait retentir aux oreilles sceptiques des Sadducéens et des Pharisiens, la vérité la plus capable de les ébranler. « Vous, leur disait-il en résumé, vous m'avez appelé à votre tribunal pour m'accuser, pour me juger, pour me condamner, pour me martyriser. Moi, je vous donne rendez-vous aux pieds du Juge suprême dont j'occuperai la droite et qui décidera de votre sort éternel. »

Du palais de Caïphe, Jésus fut mené au prétoire de Pilate. Là, il resta fidèle à sa fonction de Maître. Il fit entendre au procureur romain ces fortes leçons : Celui qui établit sur la terre le règne de la vérité est roi. Or je suis né, et venu en ce monde afin de rendre hommage à la vérité. Quiconque est ami de la vérité, écoute ma voix comme une voix royale (2). Jésus proclamait que la vérité est, par excellence, la puissance libératrice, que plus on s'y rallie et plus on sert Dieu et les hommes. Après avoir subi le supplice de la flagellation, après avoir été l'objet des derniers outrages et des dernières cruautés, Jésus reparut devant Pilate. Pilate lui dit : « D'où es-tu? » Jésus garda le silence. « Quoi, reprit le gouverneur, tu ne me parles pas! Ignores-tu donc que j'ai le pouvoir de te crucifier et le pouvoir de rompre tes

(1) S. Matth., xxvi, 64.
(2) S. Jean, xviii, 36-37.

liens? (1) ». Le Christ profita de l'occasion qui lui était offerte. Il déclara que le pouvoir vient de Dieu, que Dieu est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qu'il n'abdiquera jamais, qu'il gardera la souveraineté dans les affaires humaines, qu'aucun magistrat n'usera de son autorité, en dehors des plans providentiels, qu'en conséquence, Pilate n'a pas une puissance absolue, indépendante, mais qu'il n'est qu'un ministre et un instrument entre les mains de Dieu. « *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi data esset desuper*, Contre moi, vous n'auriez pas le moindre pouvoir, s'il ne vous avait été donné d'en haut (2) ».

Puis le Christ insiste sur la responsabilité des juges terrestres. Ils sont coupables suivant la part qu'ils prennent à l'injustice, suivant les motifs qui inspirent leur conduite. Il y a des degrés dans le mal. Le crime de Pilate est grave, car il tolère que l'innocent soit sacrifié, celui des Juifs est plus grave, car leur ignorance est volontaire, et ils attentent à l'honneur, à la liberté, à la vie du Christ sous l'empire de sentiments inavouables : une noire envie, une haine acharnée, une perversité infernale, tandis que le représentant de Rome condamne le Saint à regret, presque malgré lui, après avoir tenté de le sauver. Il l'abandonne à la fureur de ses ennemis par crainte et par faiblesse. Jésus en ensei-

(1) S. Jean, xix, 10.
(2) S. Jean, xix. 11.

gnant ces principes si constamment méconnus, montre que Dieu, sans épargner les esclaves de la peur et de la lâcheté, frappera plus rigoureusement ceux qui n'obéissent qu'à la méchanceté. *Propterea, qui me tradidit tibi majus peccatum habet* (1).

II

Jésus n'oublie donc pas qu'il a reçu mission de rendre témoignage à la vérité. Au milieu de ses angoisses, il en reste le Docteur. Mais il n'est pas venu ici-bas uniquement pour illuminer les intelligences, il est venu aussi pour toucher les âmes, les gagner au bien et à Dieu. Il ne manque pas à ce devoir pendant sa Passion. Avec une bonté inépuisable il exerce ses fonctions d'apôtre.

L'apôtre signale à ceux qu'il veut préserver du mal, les tentations qui les attendent. Déjà au banquet de la Cène, le Christ prévient Judas qu'il a pénétré ses perfides desseins. C'était un moyen de l'en détourner. « Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prononça ces paroles : En vérité, je vous le dis : l'un de vous va me trahir. » Profondément attristés, les douze demandèrent tout tremblants : « Seigneur, est-ce moi? Le Maître répondit : Celui qui met la main au plat avec moi, celui-là me trahira. Le Fils de l'Homme, sans doute, s'en va selon ce qui a été

(1) S. Jean, xix, 11.

écrit de lui, mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'Homme sera livré; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. Judas murmura : Est-ce moi, Maître? Tu l'as dit, répliqua Jésus, *c'est toi* (1) ». Jésus avait tout fait pour retenir au bord de l'abîme son misérable disciple.

Après le festin pascal, Jésus se rendit au mont des Oliviers. Il entretint ses compagnons, en usant dans son langage des formules les plus capables de les attendrir. Au début de ses discours, il dit : « Simon, Simon, voilà que Satan t'a réclamé afin de te cribler comme le froment, mais j'ai prié à ton intention pour que ta foi ne défaille pas (2). Tous vous serez, cette nuit, scandalisés à mon sujet, car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées... Pierre se récria : quand tous seraient scandalisées à votre propos, moi du moins, je ne serai pas scandalisé (3). Maître, plutôt que de vous renier, je suis prêt à donner ma vie pour vous, à partager avec vous la prison et la mort (4). Tous firent entendre les mêmes protestations. » Mais Jésus, maintenant sa prédiction reprit ; « Pierre, en vérité, en vérité, je le répète, le coq aujourd'hui ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois (5) ».

(1) S. Matth., xxvi, 21-25.
(2) S Luc, xxii, 31-32.
(3) S. Matth, xxvi, 30-35.
(4) S. Jean, xiii, 37. S. Luc, xxii, 33,
(5) S. Luc., xxii, 34. S. Matth., xxvi, 34. S. Marc, xiv, 10. S. Jean, xiii, 38.

A Gethsémani, sous le poids d'une accablante tristesse, à demi-mourant, Jésus a le courage de revenir vers les apôtres endormis et de leur dire : « Veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* ». La vigilance nous avertit de la présence de l'ennemi, la prière nous aide à le vaincre. Jésus ajoute : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible » (1) ce qui signifie : Vous avez bonne volonté, vos âmes nobles et ardentes vous portent en haut, mais la partie animale de votre être vous entraîne au mal. Jésus prémunissait ainsi ses amis contre les dangers imminents qu'allaient courir leur foi et leur charité.

L'apostolat consiste à retirer du mal les âmes tombées. Jésus, au cours de sa Passion, n'a rien négligé de ce qui pouvait ramener au devoir ceux qui l'avaient outragé. Judas l'aborda au jardin des Oliviers et le désigna par un baiser aux émissaires du Sanhédrin. A ce procédé, le Sauveur n'opposa aucune colère, ni aucun mépris. Ne pensant qu'à l'éternel salut de son disciple, il accueillit celui-ci avec une mansuétude et une bonté infinies. « Mon ami, dit-il, pourquoi es-tu venu ici. O Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! (2) » Est-il une attitude plus capable de toucher un cœur endurci?

Pierre avait renié son Maître. Jésus ne le maudit pas. Le coq chantait pour la seconde fois, Jésus se

(1) S. Matth., xxvi, 41.
(2) S. Matth., xxvi, 50. S. Luc, xxii. 48.

contenta de regarder l'héritier de ses promesses et de son autorité, s'efforçant, par ce regard triste et pénétrant, de ramener au vrai et au bien l'apôtre qui devait lui succéder.

L'action apostolique de Jésus pendant sa Passion porta ses fruits. Judas ne fut point totalement insensible à la parole du Sauveur. Jetant le prix de sa trahison dans le sanctuaire, il s'écria, plein de remords : « J'ai péché, j'ai livré le sang du Juste » (1). Il eut l'inexcusable tort de douter de la bonté divine, de sombrer dans le désespoir au lieu de chercher un refuge dans la miséricorde. Mais avant de se pendre, il reconnut la gravité de son crime et il rendit témoignage à la sainteté de Jésus. Pilate n'acquiesça pas à la doctrine du Fils de Dieu, mais, constatant que Jésus avait la force de n'opposer que le silence aux accusations odieuses dont il était l'objet, il éprouva une vive émotion, et, cette émotion, si l'on en croit certaines traditions, aboutit à sa conversion. Notre-Seigneur eut un succès moins incertain et moins incomplet auprès de plusieurs âmes. Quand il fixa sur Pierre un regard plein de pitié, plein de douleur, Pierre fut bouleversé. Il pleura sa faute amèrement, il la pleura toujours. *Egressus foras, flevit amarè* (2).

L'apostolat de Jésus, le long de son supplice,

(1) S. Matth., xxvii, 3-10.
(2) S. Matth., xxvi, 75.

remporta d'autres victoires. Un bandit était crucifié près du Sauveur. Les deux condamnés échangèrent-ils quelques paroles? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que le criminel plaida la cause du Juste auprès de son compagnon impénitent, c'est qu'il implora la pitié de Jésus, c'est que Jésus ayant gagné cette âme, lui promit qu'elle serait avec lui, le jour même, dans le paradis. *Hodie mecum eris in paradiso* (1). Des foules avaient assisté au spectacle tragique et sanglant du crucifiement. Jésus en eut compassion. Par quels moyens secrets et divins changea-t-il leurs dispositions? Je ne pourrais le dire, mais il les changea. La multitude, selon Saint Luc, descendit la colline du Golgotha, se frappant la poitrine en signe de deuil, de douleur, de repentir (2). La vertu apostolique de Jésus s'était étendue à ses disciples, à ses compatriotes, elle s'étendit aux païens. Le centurion romain, sous les ordres de qui le martyre de Jésus s'était consommé, fut touché par les phénomènes dont il avait été le témoin. Ses soldats partagèrent ses sentiments. Ensemble, ils proclamèrent que Jésus était vraiment le fils de Dieu. *Vere Filius Dei erat iste* (3). Au cours de sa Passion, Jésus atteignit efficacement l'âme de ses amis et de ses ennemis, l'âme des justes et des misérables, des croyants et des incroyants, des Juifs et des Gentils; il fut, à ses

(1) S. Luc, xxiii, 75.
(2) S. Luc, xxiii, 47.
(3) S. Math., xxvii, 54.

derniers moments, ce qu'il avait été toute sa vie : le roi des apôtres.

III

Jésus, pendant sa Passion, illumina les esprits, sanctifia les consciences, il fut aussi le médecin qui guérit les corps et panse les plaies du cœur.

Au jardin des Oliviers, lorsque les soldats s'approchèrent du Maître, les apôtres l'entouraient encore, tenant deux épées. L'un d'eux, devinant ce qui allait se passer, s'écria : « Seigneur, frapperons-nous? » A l'instant, le fer brilla dans la nuit et s'abattit sur un serviteur du grand prêtre, nommé Malchus. Celui-ci se jeta de côté et reçut le coup à l'oreille droite qui fut tranchée. Jésus reprit Pierre, auteur de cette violence : « Laisse faire mes ennemis, dit-il, remets ton glaive au fourreau, car quiconque se servira du glaive périra par le glaive » (1). Et immédiatement, songeant à la victime dont le sang coulait, il toucha la blessure de ses mains déjà enchaînées et miraculeusement la guérit.

Entre sa condamnation à mort et son crucifiement, le Sauveur n'a prononcé qu'une parole. Du moins, les évangélistes ne nous en rapportent qu'une, c'est une parole de compassion. Le Sauveur traînait l'instrument de son supplice à travers les rues de Jérusalem et sur le chemin qui monte au Calvaire. Arrivé aux

(1) S. Luc, xxii, 51. S. Matth., xxvi, 52-54.

portes de la ville, il eut une défaillance, et tomba sous le poids de la croix. Le Cyrénéen l'assista, mais les soldats durent soutenir le divin Martyr jusqu'au lieu où l'on se proposait de le clouer au bois infâmant. En voyant le Prophète pâle, défait, haletant, la foule ne put se défendre d'un mouvement de pitié. Une troupe de femmes laissa échapper des cris; se lamentant et pleurant, elle se frappait la poitrine. Emu de leur désolation, Jésus se retourna vers ces femmes, et leur adressa ces mots : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous et sur vos enfants, car voici que viendront des jours où l'on dira : Heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont pas allaité. En ces temps mauvais, on dira aux montagnes : tombez sur nous ! et aux collines, couvrez nous ! Si, en effet, les hommes traitent avec cette dureté l'arbre vivant », qui planté au bord des eaux et portant des fleurs et des fruits, symbolise le juste, « comment sera traité le bois sec » qui figure l'âme aride et stérile des pécheurs ? (1) La miséricorde de Jésus ne se dément pas. Jésus n'est pas distrait par l'angoisse qui l'étreint. Que cette miséricorde est admirable ! Jésus est comme étranger à sa propre souffrance, on croirait qu'il ne la sent pas, bien qu'elle le meurtrisse et le brise, qu'il ne pense qu'aux souffrances futures des autres pour y compatir d'avance et pour les partager.

(1) S. Luc, xxiii, 27-31.

Le calvaire fut le théâtre d'une scène encore plus émouvante. Peu à peu la fureur des ennemis du Christ s'est lassée. Le ciel s'est assombri, de noirs nuages enveloppent la croix. La frayeur s'empare de la foule qui bientôt se disperse tremblante. Alors un petit groupe peut s'approcher librement du Crucifié. Il est composé de trois femmes et d'un disciple, la Vierge, sa sœur Marie, femme de Cléophas, Madeleine, la pécheresse, Jean le disciple bien aimé. Jésus avait d'abord pensé à ses bourreaux pour leur pardonner, ensuite au bon larron pour lui ouvrir le Royaume des cieux. Il abaisse enfin ses regards sur ses amis qui lui demandent silencieusement un suprême témoignage d'affection, sur sa mère dont un glaive, selon la prophétie de Siméon, a percé le cœur. Il veut leur laisser, avec la tendresse d'un dernier adieu, un présent qui sera le symbole de son attachement inaltérable.

Mais que leur laissera-t-il? Ne l'a-t-on pas dépouillé de tout? Les soldats ont partagé entre eux ses vêtements et tiré au sort sa tunique sans couture. « Son corps même n'est plus à lui; il est la victime des pécheurs; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu, son Père.., De quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit rien qui lui appartienne » (1). Il ne lui reste que sa mère et son plus cher disciple. O génie de l'amour! A sa mère, il donne Saint Jean. A Saint Jean, il donne sa mère.

(1) Panégyrique de l'apôtre Saint Jean, 2e point.

« Femme, dit-il, voilà votre fils. Enfant voilà votre mère » (1). L'affection du Sauveur pour Saint Jean a fait de celui-ci un autre christ. Saint Jean est l'image et comme le portrait vivant du Maître. En le regardant, Marie retrouvera les traits de Jésus, et sa douleur sera, pour ainsi dire trompée, consolée, charmée par cette ressemblance.

Saint Jean, privé de la société de Jésus, gardera près de lui l'être qui lui rappellera le plus le Fils de Dieu par sa physionomie, par le timbre de sa voix, par sa douceur, sa bonté, sa sainteté. Quel testament a été celui de Jésus! Quel héritage il a légué à Marie! Quel don, l'humanité que représente Saint Jean, a reçu en recevant Marie!

Le supplicié pouvait mourir. Pendant sa dernière journée, il avait répandu la vérité qui délivre le monde, la grâce qui sanctifie les âmes, le sang qui expie les péchés, puis il nous donnait sa Mère en la chargeant de nous soutenir et de nous consoler : il avait mis le comble à ses bienfaits. *Consummatum est.*

Messieurs, Jésus-Christ souffrant, Jésus-Christ mourant est Docteur : écoutons-le. Ouvrons nos esprits à la belle lumière qu'il nous prodigue avec tant de magnificence. Sachons lui répondre en croyant à sa parole infaillible, en rétractant les erreurs contraires à son enseignement, en lui offrant l'hom-

(1) Saint Jean, xix, 25-27.

mage d'une foi pure de tout mélange. Il a rendu un éclatant témoignage à la vérité, ne lui répliquons pas comme le sceptique Pilate : « *Quid est veritas?* qu'est-ce que la vérité? » Mais suivons l'exemple du centurion et de ses compagnons, proclamons qu'il est vraiment le Fils de Dieu et que, dans l'ordre intellectuel, il a droit à notre assentiment le plus sincère et le plus absolu. Jésus-Christ souffrant et mourant est Apôtre. Son regard si bon, sa voix si suave nous invitent à pleurer nos fautes, à nous convertir, il nous excuse auprès de son Père, il demande à son Père de nous pardonner. Obéissons-lui, laissons-nous toucher. N'opposons pas à sa grâce qui nous sollicite et nous presse la résistance des Juifs, unissons-nous à Pierre qui lave son péché dans les larmes du repentir, joignons-nous à la foule qui descend du Golgotha en gémissant et en se frappant la poitrine, promettons à Notre Sauveur de nous sanctifier. Jésus-Christ souffrant a remédié aux misères de notre chair et aux misères de nos pauvres cœurs. Il nous a guéris, il a porté la croix à notre place, il a compati à nos maux, il nous a consolés. Saluons en lui le plus grand de nos bienfaiteurs. Aimons-le, bénissons-le, adorons-le, recourons à ce médecin quand nous plions sous le poids de nos infirmités, de nos peines, de nos tentations.

O Jésus, quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, vous avaient, trois jours, suivi au désert, avides de vous entendre. Leur empresse-

ment vous émut, et vous fites un miracle insigne pour les récompenser, les nourrir, les rassasier. Depuis de longues années, à Notre-Dame, une immense multitude vient se prosterner à vos pieds et écouter dans un recueillement pieux, le récit de vos douleurs. Traitez-la comme la multitude fidèle dont parle l'Evangile. Au nom de chacun de ceux qui la composent, je vous adresse la supplication du bon larron. *Memento mei, Domine, quum veneris in regnum tuum.* Seigneur, souvenez-vous de moi, dans votre royaume. » Prêtez l'oreille à mon humble prière, ayez pitié de l'apôtre que j'ai voulu être et de mes bien-aimés auditeurs. A mesure que nous agoniserons, renouvelez-nous la promesse que vous fites au compagnon de votre supplice : « *Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso.* En vérité, je te le dis aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis. » (1) Vivre sur la terre en vous servant, mourir en vous louant, jouir éternellement de votre béatitude et de votre société, nous ne demandons pas autre chose. Exaucez-nous, ô très bon, très miséricordieux Seigneur Jésus. Ainsi soit-il.

(1) Saint-Luc. XXIII. 42-43.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LA SAINTE COMMUNION
PRINCIPE DE L'ACTIVITÉ CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

La puissance et l'intensité de l'action dépendent de la puissance et de l'intensité de la vie. Application de ce principe à tous les ordres, à Dieu, au Christ. La charité source de la vie et de l'activité chrétienne. Nous trouvons dans l'Eucharistie la nourriture de la charité, p. 275-276.

I

a) L'Eucharistie développe toutes les vertus : foi, espérance, prudence, justice, force, tempérance, elle est surtout l'aliment de la charité. Preuves de cette assertion. L'union au Christ par l'Eucharistie nous transforme et fait de nous d'autres christs. Activité dont cette union est la source. Elle ressemble à celle du Christ et même elle la dépasse. Commentaire de ce texte : Celui qui croit en moi fera ce que je fais et même ses œuvres l'emporteront sur les miennes. » p. 276-278.

b) Saint Thomas enseigne que l'Eucharistie, en nous apportant la grâce et la vertu, nous entraîne à l'action. Force, ardeur, héroïsme de l'action dont le principe et l'appui sont en Jésus-Christ réellement présent à l'autel. Témoignage des incrédules, p. 278-279.

II

La charité trouve son modèle en Jésus-Christ qui, à la communion, se donne totalement à nous.

a) Il se donne totalement à nous, avec son humanité et sa divinité. Il se donne à tous : âmes tièdes ou ferventes, savants ou ignorants, justes, pécheurs, etc. Les outrages, les profanations ne lassent point sa bonté, p. 279-280.

b) A son école, nous apprendrons à nous dévouer sans réserve à nos frères, à n'exclure personne, ni aucune bonne œuvre de notre charité, à persévérer dans cette voie malgré les déceptions et l'ingratitude.

Nous écouterons les exhortations émanées du Christ présent dans l'Eucharistie, p. 280-281.

Dernières paroles, derniers conseils, dernier adieu à l'auditoire, p. 281-282.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LA SAINTE COMMUNION
PRINCIPE DE L'ACTIVITÉ CHRÉTIENNE

Ego sum panis vivus.
« Je suis le pain de vie ».
S. Jean, VI, 41.

Monseigneur (1),

Messieurs,

La puissance et l'intensité de l'action dépendent de la puissance et de l'intensité de la vie. Ce principe s'applique rigoureusement à l'ordre physique, intellectuel, moral, naturel, surnaturel. Dieu opère sans cesse, parce qu'il est la vie même; le Christ opère sans cesse parce qu'il possède la plénitude de vie que lui communique son Père. *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (2). La vie divine naît

(1) S. Gr. Mgr Roland-Gosselin, auxiliaire de Paris.
(2) S. Jean, V, 17.

et grandit en nous par la charité. Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort, *qui non diligit, manet in morte* (1). Mais celui qui aime, travaille pour ceux qui sont l'objet de son affection, c'est-à-dire pour Dieu et pour le prochain. La charité, en effet, n'est pas oisive, elle accomplit de grandes choses. *Amor Dei non est otiosus : magna enim operatur, si est* (2).

La charité se nourrit de l'Eucharistie, la charité trouve un modèle dans le Christ se donnant à nous sans réserve à la sainte communion : deux pensées que je vais vous expliquer brièvement.

I

L'Eucharistie nourrit, soutient, développe toutes les vertus: la foi dont elle est l'objet, l'espérance dont elle est le gage, la prudence puisqu'elle est le pain de l'esprit, la justice et la force puisqu'elle contient celui que l'on appelle le Dieu juste et le Dieu fort, la tempérance puisqu'elle attiédit les feux de la concupiscence et puisque le sang du Christ est le vin qui fait germer les vierges. Mais elle est surtout l'aliment de la charité qu'elle exalte en lui communiquant chaque jour une ardeur nouvelle. Celui qui mange la chair et boit le sang du

(1) I. S. Jean, III, 14.
(2) S. Grégoire cité par S. Thomas, IIIª p., q. 79. art. 1, ad 2um.

Christ, demeure dans le Christ et le Christ en lui: *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in eo* (1). L'expression « demeurer en quelqu'un », est de celles dont S. Jean se sert volontiers pour marquer une union intime entre deux êtres. Par la communion nous demeurons dans le Christ et le Christ en nous ; par la communion, nous vivons par le Christ comme le Christ vit par son Père. *Ego vivo propter Patrem : et qui manducat me et ipse vivet propter me* (2). Dans ce commerce avec le Verbe de Dieu qui a tout créé, sans qui rien n'a été fait, nous nous assimilons à lui. Peu à peu, sa bonté, sa perfection, sa charité nous pénètrent, nous sommes changés en lui, nous lui empruntons sa sainte activité, nous sommes d'autres christs, nos œuvres sont pareilles aux siennes et en ont la fécondité. Le Sauveur a déclaré formellement que les œuvres de ses amis auraient la puissance de ses œuvres personnelles, que ses disciples fidèles continueraient avec un merveilleux succès ce qu'il avait commencé. *Amen, amen, dico vobis ; qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet* (3) ». L'instant d'avant il avait dit : « Le Père, résidant en moi, fait lui-même mes œuvres. *Pater in me manens ; ipse facit opera* (4) ». La conséquence est simple et

(1) S. Jean, vi, 57.
(2) S. Jean, ii, 58.
(3) S. Jean, xiv, 12.
(4) S. Jean, xiv, 10.

la voici : « Si je réside en vous je ferai vos œuvres, comme le Père résidant en moi, fait les miennes ». Notre-Seigneur daigne ajouter : « Les œuvres de mes amis l'emporteront sur mes œuvres. *Et majora horum faciet* (1). Mon ministère bienfaisant a été restreint au point de vue du temps et de l'espace; le leur, pendant des siècles, aura l'univers pour théâtre. Mon ministère s'est heurté à des résistances acharnées chez les Juifs, le leur triomphera de l'obstination et de la crédulité des Gentils ». Mais ce ministère d'enseignement, d'apostolat, de miséricorde ne réussira point si nous ne sommes unis au Maître. Nous lui sommes unis par l'amour, et, en ce monde, le foyer de l'amour, c'est l'Eucharistie. « L'auguste sacrement de nos autels ne nous apporte pas seulement la grâce et la vertu, il nous entraîne à l'action ». *Per hoc sacramentum quantum est ex sui virtute, non solum habitus gratiæ et virtutis confertur, sed etiam excitatur in actum* » (2).

Aussi chaque matin, docteurs, apôtres, bienfaiteurs et bienfaitrices des pauvres, consolateurs et consolatrices des affligés, s'asseoient à la table sainte. Ils mangent le pain de vie, ils s'abreuvent au calice de bénédiction. En sortant de ce banquet mystique, ils se sentent au cœur un courage invincible, une flamme que rien n'éteindra, ils sont prêts à tous les sacrifices et, redoutables comme des lions à l'enfer et au

(1) S. Jean, xiv, 12.
(2) IIIa P. q. 79, art. 1. ad 2um.

mal, ils caractérisent leur action par une énergie dont la source et l'appui est en Jésus-Christ, réellement présent dans l'Eucharistie. « *Ut leones flammam spirantes, sic ab illa mensâ discedimus, terribiles effecti diabolo* (1) ».

Beaucoup d'entre vous ont lu cette phrase d'un auteur incrédule : « Très justement, et avec l'autorité d'une longue expérience, le P. Etienne, supérieur des Lazaristes et des Filles de Saint-Vincent de Paul, disait à des visiteurs étrangers : « Je vous ai fait connaître le détail de notre vie, mais je ne vous en ai pas donné le secret. Ce secret le voici : c'est Jésus-Christ connu, aimé, servi dans l'Eucharistie (2) ».

II

La charité trouve sa force dans la sainte communion, elle trouve son modèle en Jésus-Christ qui, à l'autel, se donne totalement à nous. Il nous donne sa chair et son sang, il nous donne son esprit et son cœur, il nous donne sa Divinité. Il se donne à tous ; aux âmes tièdes et aux âmes ferventes ; aux savants et aux ignorants ; aux hommes légers du monde, aux habitants recueillis du cloître ; aux justes et aux pécheurs ; à Jean, l'apôtre bien-aimé, à Pierre, l'apôtre

(1) S. Chrysostome. Cité par S. Thomas. III, p. q., 79, art. 6.
(2) Taine. *Origine de la France contemporaine*, t., 11. 23e édit., p. 141-142.

impétueux, à Judas, l'apôtre criminel ; à ses amis, à ses ennemis. Que d'outrages il a subis en se livrant ainsi ! que de lèvres impures ont reçu la blanche hostie renfermant son corps virginal et bu son sang immaculé !

A son école, Messieurs, nous apprendrons à nous dévouer sans réserve, sans penser à notre intérêt, sans chercher notre gloire, à sacrifier notre temps, notre fortune, notre tranquillité, notre santé, notre vie, uniquement en vue de plaire à Dieu et de soulager notre prochain. Inspirés par l'Hôte de nos tabernacles, nous tâcherons d'éclairer l'ignorance si épaisse qu'elle soit, de toucher les cœurs si endurcis qu'ils paraissent, de guérir les plaies du corps les plus invétérées, d'apporter un remède aux douleurs les plus inconsolables. Jésus n'exclut personne de son banquet eucharistique, nous n'exclurons personne de notre charité. Nous offrirons un refuge à nos pires adversaires, leur tendant la main quand ils nous repousseront, les recherchant quand ils seront dans la détresse, les bénissant quand il nous maudiront. Nous persévérerons dans cette voie de l'amour et de la bienfaisance. Notre Sauveur reste dans nos calices et dans nos ciboires, bien que la folie et l'impiété se soient livrées contre lui à toutes les violences et à tous les sacrilèges. Il nous a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ». Il n'a point manqué, il ne manquera jamais à sa parole. Puissions-nous ne pas être indignes de lui et montrer au monde

une charité pareille à la sienne. A cet effet, écoutons la voix mystérieuse qui retentit à l'autel. Le Christ nous dit : « Ne permettez pas au découragement de vous envahir, supportez les ingratitudes, les déceptions qui attristeront vos journées, faites le bien jusqu'à la fin et jusqu'à la mort : sachons lui obéir. Pour lui obéir, allons puiser souvent, chaque jour, autant que possible, dans ce doux baiser de la sainte communion, la largeur d'esprit, la force et la constance de vouloir nécessaires à quiconque a résolu de servir infatigablement le Créateur et ses créatures, de pratiquer ce double commandement qui contient les autres : Aimez de tout votre cœur le Seigneur, votre Dieu; aimez votre prochain comme vous-même.

Messieurs, je ne remonterai plus dans cette chaire, vous n'entendrez plus ma voix, vous en entendrez une autre plus chaude et plus jeune, je n'aurai plus la joie de vous voir, mais il y a entre nous des liens indissolubles, les liens qui attachent par une affection profonde et mutuelle les brebis et le pasteur, les disciples et l'apôtre.

Pasteur et brebis, apôtre et disciples, nous nous hâtons vers la fin dernière dont je vous parlais il y a vingt-deux ans. Pour atteindre cette fin, usons chrétiennement de notre liberté, sachons modérer nos passions, aimer le bien, fuir le mal, correspondre à la grâce, observer la loi. Soyons des hommes de foi,

d'espérance, de charité, des hommes prudents, forts, justes, tempérants, des hommes aspirant à la perfection, à la sainteté, au Royaume des cieux. En cet effort, les ardents et beaux anges de Notre-Dame nous assisteront et nous réuniront, je l'espère, dans la même béatitude. Avec une émotion que je n'essaye plus de contenir, je demande cette grâce pour vous, implorez-la pour moi. Je bénis vos personnes, les êtres qui vous sont chers; suppliez le Seigneur d'avoir pitié de moi. Adieu.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

St. Albert's College Library

PREMIÈRE CONFÉRENCE

S. Thomas. — IIª IIæ, q. clxxx-clxxxii; q. clxxxviii; *Contrà Gentes*, III, c. cxxx-cxxxv; *opusc. contrà impugnantes religionem*, passim.

S. Augustin. — *De verbis Domini*. S. Luc, x, 38-42.

Cajetan. — IIª IIæ, q. clxxx-clxxxii; q. clxxxviii.

Ferrariensis. — *C. Gentes*, III, c. cxxx-cxxxv.

Salmanticenses. — *De statu religioso*. Disp. II.

Billuart. — *De statu religioso*. Dissert III, art. 1-2.

Valgornera. — *Theologia mystica*, q. iv. Disp. II, art. 8-9.

Suarez. — *De statu perfectionis*. Lib. I.

Bossuet. — *Instructions sur les états d'oraison. Divers sermons de vêture et de profession.*

Balmès. — *Le Protestantisme*, ch. 38-43.

Montalembert. — *Moines d'Occident. Introd.*, p. xiii, xxxi, xxxix, xlix, lviii, etc.

Dom Simon. — *Le Prêtre et l'Apostolat moderne.*

P. Garrigou-Lagrange. — *Perfection Chrétienne et Contemplation*, ch. vi, art. 2-3.

P. Aloys Pottier. — *La vie et la doctrine spirituelle du P. Louis Lallemand.* Passim.

La Vie spirituelle. *Passim.*

Les questions actuelles. *Débats parlementaires*, 1901-1902-1903.

P. Pègues. — *Commentaire français littéral de la Somme théologique*, IIª, IIᵃᵉ, q. CLXXX-CLXXXII ; q. CLXXXVIII.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

S. Thomas. — IIª IIᵃᵉ q. clxxx-clxxxii ; q. clxxxviii ; *C. Gentes* III, P. c. cxxx-cxxxv ; *Opuscula contra impugnantes religionem,* passim.

Cajetan. — IIª IIᵃᵉ q. clxxx-clxxxii ; q. clxxxviii.

Séraphin Capponi. — *Ibid.*

Ferrariensis. — *C. Gentes,* IIIª. P. c. cxxx-cxxxv.

Salmanticenses. — *De statu religioso.* Disp. II,

Valgornera. — *Mystica theologia,* q. iv. Disp. II, art. 8-9.

Suarez. — *De statu perfectionis.* Lib. I.

Billuart. — *De statu religioso.* Dissert III, art. 1-2.

Balmès. — *Le Protestantisme,* ch. 38-43.

Bossuet. — *Instructions sur les états d'oraison. Divers sermons de vêture et de profession.*

Lacordaire. — *Mémoire sur le rétablissement des Frères-Prêcheurs. Vie de saint Dominique.*

Montalembert. — *Moines d'Occident.* Introduction, ch. iii-iv.

Dom Simon. — *Le Prêtre et l'Apostolat moderne.*

P. Garrigou-Lagrange, — *Perfection chrétienne et contemplation,* ch. ii, art. 1 ; ch. vi, art. 2-3.

P. Aloys Pottier. — *La vie et la doctrine spirituelle du P. Louis Lallemand.* Passim.

Les questions actuelles. *Débats parlementaires,* 1901-1902-1903.

P. Pègues. — *Commentaire français littéral de la somme théologique.* IIª IIᵃᵉ, *Loc. cit.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

S. Thomas. — IIª IIæ, q. clxvi-clxvii ; q. clxxxviii, art. 5 ; *C. Gentes*, c. cxxx-cxxxv ; *Opuscula contra impugnantes religionem*. Op. I, Pars. II, c. i-ix ; Pars. III, c. xiv-xix ; Op. III, c. xxviii.

Cajetan. — IIª IIæ, q. clxvi-clxvii ; q. clxxxviii, art. 5.

Séraphin Capponi. — *Ibid.*

Salmanticenses. — *De statu religioso*. Disp. II.

Concina. — *Theologia Christiana*. Lib. XIII. Dissert V, c. xii.

S. Bernard. — *In Cantica*. Serm. xxxi-3. Sermo xxxvi-3.

Billuart. — *De statu religioso*. Dissert. III, art. 1-2.

Léon XIII. — *Æterni Patris*.

Pie XI. — *Studiorum ducem*.

Balmès. — *Le Protestantisme*, ch. 39-47.

Montalembert. — *Les Moines d'Occident*. Introduction, ch. iii-iv.

Lacordaire. — *Vie de saint Dominique*. — *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin*.

P. Garrigou-Lagrange. — *Perfection chrétienne et contemplation*, ch. vi, art. 2-3.

P. Aloys Pottier. — *La vie et la doctrine spirituelle du P. Louis Lallemand*. Passim.

Dom Simon. — *Le Prêtre et l'Apostolat moderne.* Revue spirituelle. *Passim.*

P. Pègues. — *Commentaire français littéral de la Somme théologique.* IIª IIᵃᵉ, q. CLXVI-CLXVII ; q. CLXXXVIII, art. 5.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

S. Thomas. — IIª IIæ. q. clxxxvii, art. 1 ; q. clxxxviii, art. 4 ; *C. Gentes*, III, c. cxxx-cxxxv ; *Opusc. contra impugnantes religionem*. Op. I, c. i-ix ; Opusc. III, c. xxviii.

Cajetan. — IIª IIæ, q. clxxxvii, art. 1 ; q. clxxxviii, art. 4.

S. Capponi. — *Ibid.*

Ferrariensis. — *C. Gentes*, III, c. cxxx-cxxxv.

Salmanticenses. — *De statu religioso*. Disp. II.

Billuart. — *De statu religioso*. Dissert III, art. 1-2.

Balmès. — *Le Protestantisme*, ch. 39-47.

Bossuet. — *Panégyrique de sainte Catherine.*

Lacordaire. — *Mémoire sur le rétablissement des Frères-Prêcheurs. — Vie de saint Dominique. — Panégyrique de saint Thomas d'Aquin.* — 24e Conf. de Notre-Dame : *De la Charité d'Apostolat.*

Léon XIII. — *Æterni Patris.*

Pie XI. — *Studiorum ducem.*

Mgr Nègre. — *Documents du Saint-Siège sur les écoles.*

Les questions actuelles. — *Les débats parlementaires*, 1901-1902-1903.

P. Pègues. — *Commentaire français littéral de la Somme théologique.* IIª IIæ q. clxxxvii, art. 1 ; q. clxxxviii, art. 4.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

S. Thomas. — IIª IIᵃᵉ, q. clxxxvii, art. 1 ; q. clxxxviii, art. 4 ; *C. Gentes*. III, c. cxxx-cxxxv ; *Op. contra impugnantes religionem*. Op. I. Pars. II, c. x-xvi ; Pars. III, c. x-xix ; *In Matthæum*, c. v-iv.

Cajetan. — IIª IIᵃᵉ, q. clxxxvii, art. 1 ; q. clxxxviii, art. 4.

Séraphin Capponi. — *Ibid.*

Ferrariensis. — *C. Gentes*, III, c. cxxx-cxxxv.

Salmanticenses. — *De statu religioso*. Disp. II. Dub. II.

Billuart. — *De statu religioso*. Dissert III, art. 1-2.

Bossuet. — *Panégyrique de sainte Catherine.*

Balmès. — *Le Protestantisme*, ch. 43.

Lacordaire. — *Vie de saint Dominique.* — *Mémoire sur le rétablissement des Frères-Prêcheurs*. 24ᵉ Conf. de Notre-Dame : *De la Charité d'Apostolat.*

P. Monsabré. — *La Prédication.*

Bossuet. — *Sermon sur la parole de Dieu.* — *Sermon sur les vaines excuses des pêcheurs*, etc,

Montalembert. — *Moines d'Occident*. Introduction, ch. iv.

Léon XIII. — *Instructions aux évêques et aux supérieurs des Ordres religieux italiens*, 31 juillet 1894.

Concile de Trente. — *Sessio* V, c. II ; *Sessio* XXIV, c. IV.

P. Pègues. — *Op. cit.* IIª IIæ, q. CLXXXVII, art. 1 ; q. CLXXXVIII, art. 4.

P. Longhaye. — *La Prédication.*

M. F. Mourret. — *Leçons sur l'art de prêcher.*

SIXIÈME CONFÉRENCE

S. Thomas. — IIª IIæ, q. clxxxi; q. clxxxvii, art. 1; q. clxxxviii, art. 2; *C. Gentes*, III, c. cxxx-cxxxv; *Opusc. Contra impugnantes religionem*. Op. III, c. xxviii, etc.

Cajetan. — IIª IIæ, q. clxxxi, clxxxvii, art. 1; q. clxxxviii, art 2.

Séraphin Capponi. — *Ibid.*

Salmanticenses. — *De statu religioso*. Disp. II.

Billuart. — *De statu religioso*. Dissert III, art. 1-2.

Bossuet. — *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise.* — *Sermon pour la Pentecôte.*

P. Pègues. — *Op. cit.* IIª IIæ, q. clxxxi, clxxxvii-clxxxviii.

Lacordaire. — 25e Conf. de Notre-Dame : *De la charité de fraternité.*

Balmès. — *Le Protestantisme*, ch. xxxi-xxxiii.

Montalembert. — *Moines d'Occident*. Introduction, ch. iii-ix.

Maxime du Camp. — *La charité privée à Paris*. Avant-Propos.

Taine. — *Origines de la France contemporaine. Le régime moderne*. II. Liv. II, ch. iii.

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 14.

Saint Thomas traite de cette question dans plusieurs de ses ouvrages. La Somme théologique contient divers articles concernant la perfection parallèle et inégale de la vie purement contemplative et de la vie purement active. Dans la IIª IIᵃᵉ q. CLXXXII, le saint Docteur compare en quatre articles la vie contemplative et la vie active. Dans le premier, il établit que la vie contemplative est en soi plus parfaite que la vie active. Il emprunte à Aristote huit arguments pour prouver sa thèse. Dans le second il montre que la vie contemplative est plus méritoire que la la vie active, dans le troisième que celle-ci empêche celle-là, car le ministère extérieur est un obstacle aux exercices de la contemplation. Cependant il concéde que la vie active, en modérant les passions, prépare à la contemplation. Dans le quatrième article, saint Thomas explique comment la vie contemplative précède en soi la vie active qu'elle éclaire et qu'elle dirige, comment par rapport à nous la vie active précède la vie contemplative qu'elle prépare comme on l'a dit au troisième article.

Saint Thomas revient au même sujet et s'attache aux mêmes conclusions lorsqu'il traite des différents Ordres religieux. La perfection des Ordres purement contemplatifs l'emporte sur celle des Ordres purement actifs, mais l'idéal est de mêler l'action à la contemplation, de sorte que, par l'action, le religieux livre au prochain la surabondance de sa contemplation et de sa vie intérieure. Les théologiens se sont communément ralliés à ces doctrines pleines de sagesse et de pondération.

NOTE 2, p. 16.

On ne lira pas sans utilité les débats parlementaires au milieu desquels s'élabora la loi de Waldeck-Rousseau

contre les Congrégations. La majorité des Chambres attaqua violemment non-seulement les Congrégations actives mais encore les Congrégations contemplatives, l'Ordre des Chartreux en particulier. M. Combes qui remplaça Waldeck-Rousseau appliqua avec la dernière rigueur les lois d'ostracisme préparées par son prédécesseur. Toutefois M. Combes épargna un certain nombre de Congrégations vouées à la contemplation ou aux œuvres charitables, surtout des Congrégations de femmes.

Léon XIII condamna sévèrement ces mesures injustes et persécutrices. Il adressa en faveur des religieux plusieurs documents aux évêques, aux gouvernements, aux peuples. Citons l'Encyclique aux Français, *Nobilissima Gallorum gens*, 8 février 1884; la lettre au Cardinal Richard, *Au milieu des consolations*, 23 décembre 1900; la lettre aux supérieurs généraux des Ordres religieux, 29 juin 1901. (Cette lettre, dans la traduction officielle, commence par ces mots : « *En tout temps les familles religieuses*); la lettre à M. Grévy, président de la république « *Les événements qui se produisent*, 12 mai 1883.

Pie X, en diverses circonstances, renouvela ces condamnations. Le 18 mars 1904 dans un discours adressé au Sacré-Collège, avec son énergie habituelle, il réprouva les lois qui interdisent aux religieux la liberté de suivre leur vocation et de faire le bien.

NOTE 3, p. 21.

Toute cette première partie repose sur un principe fondamental, à savoir que la grandeur de l'homme et sa perfection se mesurent à l'union directe de l'âme avec Dieu. C'est pourquoi les vertus théologales qui atteignent Dieu immédiatement sont supérieures aux vertus morales, c'est pourquoi la contemplation qui nous lie intimement à Dieu est meilleure que l'action. Ce principe est d'une importance capitale pour la sanctification. Il est spécialement opportun de le rappeler aujourd'hui, car nos sociétés tendent de plus en plus à exclure Dieu de la vie privée et ensuite de toutes les institutions politiques ou sociales. Une réaction se produit en ce moment. Beaucoup de jeunes

gens sont lassés de l'agitation extérieure dont ils ont constaté la stérilité. Ils ont besoin de communiquer avec Dieu d'une manière sérieuse et suivie. De là leur goût pour les belles prières de la liturgie, pour les retraites solitaires où, à l'ombre des monastères, ils peuvent assister aux offices solennels du culte et se livrer tranquillement, loin du monde, aux exercices de la piété. De là aussi leur empressement à lire les revues et les ouvrages de spiritualité. Ce mouvement est excellent, il sera fécond pourvu qu'on y évite les excès et qu'on ne tombe ni dans le mysticisme, ni dans le sentimentalisme, pourvu qu'il soit éclairé par la lumière d'une doctrine précise et d'une saine théologie.

NOTE 4, p. 22.

J'ai emprunté cet argument à saint Thomas qui l'empruntait lui-même à Aristote. « *In vitâ contemplativâ*, dit l'Angélique Maître, *homo est magis sibi sufficiens : quia paucioribus ad eam indiget. Undé dicitur Lucæ. X, Martha, Martha sollicita es circa plurima.* » II[a] II[ae] q. CLXXXII, art. 1. Dans la réponse ad 2[um] du même article, saint Thomas explique comment la liberté est la compagne de la contemplation. On ne saurait trop admirer l'art et la puissance de saint Thomas qui continuellement appuie ses thèses sur la philosophie d'Aristote et sur les révélations de l'Evangile, philosophie et révélations qui s'accordent comme la raison et la foi.

NOTE 5, p. 27.

Il est certain que l'homme d'œuvres ne connaît point cet affranchissement de toutes choses. Que l'on consulte la leçon XII où saint Thomas, commentant le 10[e] livre des Ethiques d'Aristote, énumère les servitudes auxquelles est condamné l'homme d'action, on comprendra que la vraie liberté est d'abord l'apanage de la vie contemplative.

NOTE 6, p. 30.

J'ai cité les belles pages de Montalembert qui parle avec enthousiasme de la prière monastique et de sa bienfaisante influence. Un bénédictin de Solesmes, dom Simon a écrit un livre intitulé : *Le Prêtre et l'Apostolat moderne.* Ce livre a été assez critiqué, paraît-il. Pour mon compte, je n'y trouve rien à reprendre. Même j'estime qu'on doit être reconnaissant à l'auteur d'avoir mis en un vif relief l'action principale du prêtre sur le monde par l'oblation du saint sacrifice de la messe. Nous sommes trop portés de notre temps, à ne compter, pour sanctifier les âmes, que sur nous-mêmes, et, pratiquement, sinon spéculativement, à reléguer au second plan le rôle de N.-S. Dom Simon n'affiche aucun dédain pour les œuvres extérieures, loin de là, mais il affirme que le prêtre est médiateur entre Dieu et les hommes d'abord et principalement en vertu de son pouvoir sur le *véritable corps* du Christ, ensuite et secondairement en vertu de son pouvoir sur le *corps mystique* du Christ, composé de la société des fidèles. En somme, Dom Simon commente savamment, élégamment, pieusement, ces textes de saint Thomas attribuant au prêtre deux actes : « *Unum principalem suprà corpus Christi verum, et alterum secundarium supra corpus Christi mysticum.... Secundus autem actus dependet a primo* (*Sum. Theol.* supp. q. xxxvi, art. 2, ad. 1^{um}). *Principalis actus sacerdotis est consecrare corpus et sanguinem Christi.* » (*Summ. Theol.* supplem. q. xxxvii, art. 5, c.). A mon avis, Dom Simon a raison de rétablir l'ordre hiérarchique. Il a raison aussi quand il signale « l'erreur profonde de gens mal instruits et trop peu rares de nos jours, — il s'en rencontre même dans le monde ecclésiastique, — qui ne voient dans les prêtres des Ordres cloîtrés que des prêtres pour soi, sans contact d'aucune sorte avec les fidèles, inutiles à l'Eglise, quelque chose comme des prêtres de luxe Ils ignorent, ceux-là, que tout prêtre, quel qu'il soit, sous quelque régime qu'il vive, dès là qu'il consacre l'Eucharistie, qui est « le sacrement de l'Eglise universelle », personnifie, selon saint Thomas, l'Eglise tout entière. Ce que les fidèles, ni comme individus, ni comme

masse, ne peuvent faire, il le fait, lui, *ex parte totius Ecclesiæ.* » *(Sum. Theol. loc. cit.)*.

Je ne citerai pas plus longuement Dom Simon. J'ai voulu, à l'honneur de la contemplation et de la vie contemplative, signaler son opuscule aux âmes désireuses de connaître la vérité en cette matière.

NOTE 7, p. 34.

Il convient d'insister sur cette doctrine, à savoir que le mérite se tire de la valeur substantielle des œuvres plus que de la difficulté que l'on éprouve à les accomplir. Il faut ajouter que dans le Christianisme et dans l'humanité, on ne se résignera pas aux sacrifices qu'impose la vie active, si l'on n'est pas soutenu par les grâces puisées dans la vie contemplative. L'on n'aimera pas le prochain avec un vrai dévouement si l'on n'aime pas Dieu de tout son cœur. Telle est bien la doctrine de saint Thomas qui tout en concédant que l'effort extérieur augmente *accidentellement* le mérite, enseigne que ce qui donne droit à une récompense substantiellement supérieure, c'est la supériorité de la charité. Or la charité atteint son degré suprême, lorsque, abandonnant tout, l'homme se consacre entièrement à Dieu par la vie contemplative (II^{a} II^{æ}, q. CLXXXII, art. 3, ad 1^{um}).

Saint Thomas dit encore que l'offrande la plus agréable que nous puissions présenter à Dieu, c'est notre propre âme. L'offrande des autres âmes fonde, suprès de Dieu, le droit à une riche récompense, moins riche cependant que la récompense méritée par le don de nous-mêmes. (Cf. S. *Th. ibid.*, ad 3^{um}).

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 46.

Dans nos conférences, nous faisons sans cesse allusion à la vie contemplative, à la vie active, à la vie mixte. Ces

trois vies diffèrent par le but qu'on y poursuit, par les moyens qu'on emploie en vue de l'atteindre. La vie contemplative nous attache à Dieu en nous consacrant tout-à-fait à la pratique de l'oraison, de la psalmodie, de la pénitence, du silence, en nous livrant aux exercices susceptibles de favoriser la contemplation.

C'est sous ce régime de spiritualité que se meuvent les Ordres dits contemplatifs : Bénédictins, Chartreux, Cisterciens, Carmélites, Clarisses, Dominicaines cloîtrées, etc.

La vie active tend principalement au service du prochain. Le soin des malades, le rachat des captifs, l'instruction des enfants occupent la plupart du temps les Congrégations modernes.

Il ne faut pas exagérer les différences entre les Ordres contemplatifs et les Ordres actifs. Chez les plus contemplatifs, une part est faite à l'activité extérieure ; chez les plus actifs, une part est faite au culte intérieur et aux exercices de piété.

Quand on parle d'Ordres purement contemplatifs et d'Ordres purement actifs, on veut dire que la vie des premiers appartient beaucoup plus à la contemplation qu'à l'action, que la vie des derniers appartient beaucoup plus à l'action qu'à la contemplation.

Les Ordres vraiment mixtes sont ceux dont l'action tire toute sa force et toute sa vertu de l'intensité de la contemplation, et qui se livrent principalement à la contemplation, non pour s'y renfermer totalement, mais pour passer de la contemplation aux œuvres spirituelles de la vie active : prédication de l'Evangile, ministère des confessions, assistance des mourants, administration des sacrements etc. Les Ordres qui visent immédiatement et principalement, en les mettant sur le même pied la contemplation et l'action, ou qui accordent une place prépondérante à l'action, tout en en réservant une à la contemplation, ou qui, inversement accordent cette place prépondérante à la contemplation sans négliger complètement l'action ne doivent point être classés parmi les Ordres mixtes.

« *Restat igitur, quod illa religio dicitur vitam mixtam profiteri, quæ primario et principaliter respicit contemplationem, non quidem sistendo ibi* (*quod est munus vitæ contemplativæ*), *sed ex ipsâ contemplatione descendendo ad opera spiritualia vitæ activæ circà proximum, cujusmodi*

sunt prædicare, sancta consilia præbere, confessiones audire, morientes in illo agone audire, ministrare sacramenta et alia hujusmodi ».

Salmanticenses. *De statu religioso*, Disp. II, Dub. III. §. III-29).

Il est évident que d'après ces principes, entendus comme nous les expliquons, les Ordres mixtes sont, *en soi*, les plus parfaits ; que les Ordres purement contemplatifs occupent le second rang ; les Ordres purement actifs, le troisième. On lira fructueusement les belles dissertations des *Salmanticenses* sur cette question. Ces Carmes me paraissent avoir interprété d'une façon exacte la pensée de saint Thomas. (Cf. Salmanticenses. *De statu religioso*, Disp. II, Dub. III; Billuart, de *statu religioso*, Dissert III, art. 2.)

On a beaucoup parlé de l'antiquité de la vie religieuse. Les Salmanticenses se sont appliqués longuement à prouver que l'ancienne loi a connu l'état religieux. On ne consultera pas sans profit les savantes dissertations qu'ils ont écrites dans leur traité : *De statu religioso.* (Disp. III). Suarez s'est aussi préoccupé de l'origine de l'état religieux et de son antiquité. (*De statu perfectionis*. lib. II et III).

Il étudie le problème au point de vue du droit, puis au point de vue de l'histoire. On trouvera dans son œuvre un grand nombre d'arguments qui serviront à défendre les Ordres religieux.

D'autres auteurs ont souvent abordé cette question soit dans l'ordre théologique, soit dans l'ordre juridique, soit dans l'ordre historique. Dom Besse, O. S. B. cite beaucoup de modernes qui se sont occupés de ce sujet. Son article, paru dans le *Dictionnaire apologétique*, est intitulé *monachisme.*

NOTE 2, p. 52.

Il est bien nécessaire quand on dirige les jeunes gens qui se croient appelés à la vie religieuse, d'étudier leurs tempéraments et leurs caractères. Tel, qui se perdrait dans la solitude du cloître, sera un ouvrier de premier ordre dans une congrégation active, et, réciproquement, tel, qui resterait médiocre dans la vie active, sera éminent dans la vie contemplative. Cependant il faut tenir grand compte de la

grâce de Dieu qui se prodigue aux âmes vouées à la contemplation, qui apaise et règle les natures les plus ardentes. Saint Bernard choisit la vie contemplative, bien qu'il eût une âme impétueuse et portée au mouvement. C'est à la prudence surnaturelle, d'orienter, suivant les cas, soit vers la vie active, soit vers la vie contemplative.

NOTE 3, p. 55.

On ne saurait trop insister sur la nécessité, où sont les chrétiens, de fonder leurs œuvres sur la foi et sur les vertus surnaturelles, sur la piété, sur la contemplation. On lit dans la *Revue spirituelle* de janvier 1920, p. 241, ces lignes pleines de vérité : « C'est véritablement un malheur pour l'apostolat catholique, que plusieurs de ceux qui en ont assumé la charge se laissent emporter par le tourbillon de l'action extérieure jusqu'à faire passer dans leur estime et dans leur conduite l'action avant la contemplation. « Des œuvres, d'abord disent-ils. Des œuvres ! » Et la prière ? aurait-elle cessé d'être l'indispensable fondement de l'activité chrétienne !

« Les saints ont porté la puissance de l'action catholique jusqu'aux extrêmes limites : qui aurait la fatuité d'espérer *agir* plus qu'un Dominique, un Vincent Ferrier, un François-Xavier, un Vincent de Paul ! Or qu'on étudie leur vie : ces hommes dont l'influence apostolique remua des peuples entiers ont donné des heures bien plus longues à la prière qu'à l'action extérieure. Ces *actifs* ont commencé par être, tous, de profonds contemplatifs ».

Au contraire, les œuvres qui n'ont pas leurs racines dans la piété finissent par végéter quand elles ne restent pas complètement stériles. Je ne vois rien qui empêche d'adhérer sur ce point aux conclusions de dom Simon, lorsque, au ch. 6e de son opuscule, signalé plus haut, il applique nos principes aux « œuvres modernes ». En professant cette doctrine nous sommes d'accord avec les Souverains-Pontifes qui réprouvent les œuvres areligieuses, aconfessionnelles, interconfessionnelles, neutres, laïques pour bénir les œuvres qui, pleinement chrétiennes, puisent leur vie dans la lumière de la foi, dans l'ardeur de la charité. En professant cette doctrine, nous ne combattons pas les

œuvres, nous rappelons à ceux qui s'y livrent, qu'ils les rendront solides, fécondes, durables en les trempant et en les retrempant aux sources vivifiantes de la contemplation et de la piété.

NOTE 4, p. 61.

Qu'on ne se trompe pas sur notre pensée lorsque nous parlons de l'équilibre qui doit se maintenir entre la contemplation et l'action. Cet équilibre comporte : 1° ce que nous avons appelé une *proportion* entre les deux vies. Cette proportion suppose que l'intensité de l'activité ne dépasse jamais l'intensité de la contemplation, que l'action ne sera jamais que le rayonnement au dehors de la vie spirituelle au-dedans.

2° Cet équilibre comporte une subordination de la vie active à la vie contemplative, comme la charité comporte une subordination de l'amour du prochain à l'amour de Dieu. De cette sorte, la vie active se déploiera sous l'influence de la vie contemplative, et y puisera la fécondité de sa vertu.

NOTE 5, p. 66.

On ne peut nier que plusieurs catholiques, sans s'en douter, marchent à la suite de ce qu'on nomme les *humanitaires*. Les *humanitaires* ont l'ambition de ne s'occuper que de l'homme, d'accorder à l'homme le culte et la place qui n'appartient qu'à Dieu. Insensiblement, des croyants, par besoin de se concilier nos adversaires, de prouver qu'ils sont de leur temps, s'égarent. Ils ne voient pas que le meilleur ami de l'homme, c'est l'ami de Dieu, que les *humanitaires* ennemis de Dieu sont, en fait les pires ennemis de l'homme. Ayons donc plus de confiance dans notre religion et dans ses divines énergies.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 76.

Rien n'est plus déplaisant que le langage de ces hommes affirmant, avec une légèreté inexcusable, l'incompatibilité de la vie scientifique et de la vie mystique. En s'exprimant ainsi, ils montrent qu'ils sont incompétents, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue mystique. L'histoire qu'ils invoquent, la raison ou la foi, dont ils se croient les interprètes, s'élèvent avec une égale énergie contre leurs téméraires assertions.

La vérité est qu'une science profonde et humble prépare à la contemplation, et, réciproquement, que la contemplation et la piété servent les intérêts de la science.

NOTE 2, p. 77.

Saint Thomas, en réponse au pamphlet de Guillaume de Saint-Amour, prouve qu'il est légitime de fonder des Ordres dont les membres devront se consacrer à l'étude. I[a] II[ae] q. CLXXX, art. 5. J'ai résumé ses arguments dans ma conférence. Les uns se rapportent, parmi ces arguments, à l'utilité de la science pour la contemplation, les autres sont relatifs à l'utilité de la science pour l'action. Directement, dit en substance saint Thomas, la science sert à la contemplation en l'éclairant, indirectement en empêchant les âmes pieuses de tomber dans les erreurs qui conduisent au mysticisme, à une sentimentalité maladive, à la superstition.

Dans ses derniers arguments, le grand Docteur met en relief la nécessité où sont les Ordres actifs d'acquérir la science pour prêcher l'Évangile et enseigner la vérité. A cette double démonstration, il en ajoute une troisième dans laquelle il soutient que la vraie science tempère les passions qui sont de si grands obstacles pour les âmes engagées dans les voies de la perfection.

Dans l'article invoqué au début de cette note, saint Thomas répond aux objections qu'on oppose à sa thèse. Dans sa réponse ad 2[um] il dit que la science n'inspire pas la

vanité lorsqu'elle est dirigée par la charité. Dans sa réponse ad 3^um^, il rappelle aux religieux qu'ils doivent se livrer à l'étude des sciences sacrées, non à l'étude des sciences profanes. Il leur permet de s'adonner aux sciences profanes, autant que celles-ci peuvent aider à l'acquisition de la science sacrée. « *In quantum ordinantur ad sacram doctrinam.* »

Les religieux se tromperaient donc gravement qui rechercheraient la science profane sans la faire servir à l'exaltation de la science sacrée.

Le Bienheureux Humbert de Romans a développé longuement des idées analogues. Il a signalé dans son commentaire sur la règle de saint Augustin les dangers qu'entraîne l'amour désordonné de l'étude, après avoir dit combien il importait aux Frères-Prêcheurs de cultiver la philosophie et de s'initier à la connaissance de la sainte Ecriture. (*Cf. Expositio regulæ s. Augustini.* C. IV; CXL-CLIII). Il revient sur les qualités et les avantages de l'étude lorsqu'il expose les Constitutions des Frères Prêcheurs. Cf. *Prologue* VII-VIII, XIII ; *Instructions sur les charges de l'Ordre*, ch. V, par. 18 ; ch. XI ; ch. XII, etc.

D'une façon générale, le Bienheureux énumère toutes les raisons qu'ont les Ordres religieux de s'appliquer à l'étude de la science. Ces raisons très nombreuses concernent la sanctification personnelle du religieux et le salut des âmes. Le Bienheureux Humbert développe sa pensée en expliquant le Prologue de nos Constitutions. Cf. *Opera B. Humberti de Vita regulari*, II p. 28-31, Edition Berthier.

NOTE 3, p. 85.

Bossuet a démontré longuement que la science des saints échappait à ces trois vices : la curiosité, la vanité, la cupidité. C'est, par exemple, dans ses panégyriques de Sainte Catherine et de saint François de Sales, que l'évêque de Meaux donne toute leur clarté à ses idées.

NOTE 4, p. 93.

Pour assurer à cette partie de notre conférence, son ampleur, il faudrait peindre la bienfaisante action sur nos

connaissances et des vertus théologales ou morales et des dons du Saint Esprit. Les dons sont de deux sortes : les uns sont d'ordre intellectuel, les autres d'ordre affectif.

Tous servent puissamment l'esprit. Si l'on veut prouver la vérité de cette affirmation, l'on consultera avec profit ce que saint Thomas a enseigné des dons du Saint Esprit dans la Somme théologique (Iª IIæ et IIª IIæ), le traité, devenu pour ainsi dire classique de Jean de saint Thomas, sur le même sujet, le livre du regretté P. Froget, *L'habitation du Saint Esprit dans les âmes justes ; le commentaire français littéral de la somme théologique* du P. Pègues. Iª IIæ q. 68 ; IIª IIæ q. 8, 19 ; 45 ; 52 ; 121 ; 139 ; 166-167, etc. On ne relira pas non plus sans édification l'ouvrage du P. Danzas : *Études sur les temps primitifs de l'Ordre de saint Dominique.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 104.

La lutte de Guillaume de Saint-Amour contre les Ordres religieux fit beaucoup de bruit au XIIIe siècle. On sait, qu'après avoir donné raison aux religieux, Innocent IV se prononça contre eux. La sentence d'Innocent IV frappait d'abord les Frères-Prêcheurs, elle atteignait aussi les Cisterciens, les Prémontrés, les Frères du Val des Ecoliers, de la Trinité et les Frères Mineurs. (Cf. Mortier. *Histoire des Maîtres-Généraux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, I. p. 435 et 454.

Les ennemis des Ordres religieux se heurtèrent à des lutteurs d'autant plus redoutables qu'ils étaient plus saints et plus savants. Guillaume de Saint-Amour, chanoine de Beauvais, avait pour principaux complices : Chrétien de Beauvais, Laurent d'Angleterre et Eudes de Douai. Heureusement, le successeur d'Innocent IV, Alexandre IV prit le parti des persécutés. On peut dire qu'à force de bulles, il réduisit au silence leurs adversaires. Ni le B. Humbert

de Romans, ni le B. Albert-le-Grand, ni saint Thomas, ni saint Bonaventure ne furent étrangers à cette victoire. Leur génie réfuta les arguments dont l'on se servait pour interdire aux Prêcheurs, aux Mineurs et aux autres Instituts d'user de leurs droits. Je n'ai nullement l'intention de traiter ici la question historique. Je veux seulement appeler l'attention de mes lecteurs sur un point. Ce point, le voici : les partisans de Guillaume de Saint-Amour et Guillaume de Saint-Amour adressaient aux religieux les reproches que leur ont adressés de tout temps les ennemis de Dieu. Sous mille prétextes, on voulait leur interdire d'enseigner, de prêcher, d'exercer le ministère de la confession, de porter un habit spécial, de vivre d'aumônes. On les accusait d'accaparer les ressources, d'éloigner les fidèles des églises paroissiales, de s'occuper des choses temporelles, de s'affranchir de l'autorité des évêques. Saint Thomas venge le droit qu'ont les religieux d'enseigner, de prêcher, de confesser, de porter leur habit. Il ne craint pas de soutenir que rien ne leur défend, quand la charité le demande, d'intervenir dans les affaires terrestres et de se prêter aux désirs des princes ou des cours qui réclament leurs conseils et leur direction. Dans les séances parlementaires de 1880 et de 1901 qui aboutirent à l'expulsion des religieux, on invoqua les motifs sur lesquels s'appuyait Guillaume de Saint-Amour pour exclure ces mêmes religieux de l'enseignement et du ministère apostolique. Les syllogismes de saint Thomas (Somme, q. 187, Opusc. *Contra impugnantes cultum Dei*) ont aujourd'hui la même portée qu'au treizième siècle. Quant aux privilèges qui, en partie, soustraient certains Ordres à la juridiction épiscopale, ils ont leurs raisons d'être. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ces raisons. La *Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers*, le 10 juillet 1901 rappelait que les religieux dépendaient des ordinaires « pour l'érection d'une nouvelle maison dans le diocèse, pour les écoles publiques, les asiles, les hôpitaux et autres établissements de ce genre, la promotion de leurs sujets aux Ordres, l'administration des sacrements aux fidèles, la prédication, l'exposition du Saint Sacrement, la consécration des églises, la publication des indulgences, l'érection d'une Confrérie ou pieuse Congrégation, la permission de publier des livres. » Enfin la Sacrée Congrégation ajoutait : « Les Réguliers dépendent

des évêques pour ce qui regarde la charge d'âmes dans les endroits où ils sont investis de ce ministère. » Cf. *Œuvres de Léon XIII*. t. VI. Edition de la *Bonne-Presse*. p. 251-252.

La même Congrégation en adressant ces instructions aux supérieurs des religieux la communiquait aux évêques avec ce commentaire significatif :

« A la vérité, les Réguliers, bien qu'exempts, dépendent des évêques en plusieurs points très importants, comme le marque le document que je vous envoie. Mais d'une part, si le Saint-Siége veut maintenir intégralement la soumission des Réguliers aux évêques dans les cas qui y sont indiqués, il ne saurait, d'autre part, permettre que, dans les autres cas, on méconnaisse ou amoindrisse l'exercice direct et immédiat de son autorité suprême sur les Ordres et Instituts réguliers auxquels il a accordé l'exemption. »

(Œuvres de Léon XIII. *Loco. cit*, p. 253.)

Les Ordres religieux ne sont pas impeccables. Lorsqu'ils empiètent, d'une façon quelconque, sur le droit d'autrui, il n'est difficile ni aux évêques, ni aux gouvernements de recourir à Rome. Rome, on peut en être sûr, prendra les mesures nécessaires et remédiera au mal qu'entraîne l'esprit d'ambition ou de décadence. Les Souverains-Pontifes ont su, au cours du temps, ramener, quand il y avait lieu, les religieux dans la voie que leurs fondateurs avaient tracée. Ils n'ont même pas hésité à supprimer les Ordres qui se montraient infidèles à leur vocation.

Boniface VIII, le 22 mars 1312, supprima l'Ordre des *Templiers* ; un très grand Pape, saint Pie V, le 8 février 1571 supprima l'Ordre des *Humiliés*. Quand un Ordre religieux a failli, l'Eglise se hâte, surtout si les évêques et les gouvernements le lui demandent, d'employer les moyens appropriés pour faire cesser les désordres qu'on lui aura signalés. Ses maternelles interventions seront toujours plus efficaces que les décrets aveuglément improvisés par des assemblées mal informées et par un pouvoir que ses passions égarent.

NOTE 2, p. 106.

A ce sujet, l'expérience parle plus haut que les raisonnements. Les religieux ont formé des générations qui, au

point de vue intellectuel, n'ont point été dépassées ; qui, au point de vue moral, ont été sans rivales. Si l'on en croit les historiens, les animosités de Guillaume de Saint-Amour et des Maîtres de l'Université de Paris avaient leur principe dans un petit sentiment : la jalousie. Guillaume de Saint-Amour et ses adeptes ne pardonnaient pas aux religieux en général, aux religieux mendiants en particulier de les dépasser par leur science et leur génie. Ils eussent mieux fait, au lieu de recourir à des procédés persécuteurs, de s'élever, par leur savoir, au-dessus des Albert le Grand, des Bonaventure, des Thomas d'Aquin. Ils avouaient leur infériorité, quand ils essayaient, en employant la violence, de fermer la bouche à leurs émules.

NOTE 3, p. 111.

Combien il est important aujourd'hui de répéter que la reine des sciences est, non la philosophie, non l'histoire, mais la théologie ! La science de Dieu est la plus haute des sciences, et les autres sciences n'ont de valeur que dans la mesure où elles apportent des lumières à la théologie. La théologie se résume dans le catéchisme. C'est pourquoi les professeurs qui enseignent le catéchisme sont les maîtres par excellence.

NOTE 4, p. 121.

L'Eglise n'a pas cessé au cours des siècles de rappeler aux peuples l'avantage qu'il y a pour eux à choisir dans les Ordres religieux les maîtres de leurs écoles. Mgr Nègre, Archevêque de Tours a publié un livre précieux intitulé : *Les Ecoles. Documents du Saint Siège.* (Texte et traduction française). Bonne-Presse. — Ce livre contient une foule de pièces adressées de 1819 à 1897 aux diverses nations de la Chrétienté. Léon XIII écrit le 12 mai 1883 au Président de la République : « Vous vous rappelez certainement, Monsieur le Président, les dispositions sévères prises contre divers Ordres religieux, qu'on disait n'être pas reconnus par l'autorité gouvernementale. Des citoyens français, que l'Eglise elle-même avait en quelque sorte

St. Albert's College Library

nourris et élevés avec une sollicitude maternelle dans tous les genres de vertus et de culture et auxquels la nation était redevable de progrès signalés dans les sciences sacrées et profanes et dans l'éducation religieuse et morale du peuple, ont été expulsés de leurs pacifiques asiles et contraints de chercher un refuge loin du pays natal. Cette mesure priva la France d'une abondante source de travailleurs industrieux et zélés qui aidaient puissamment les évêques et le clergé séculier dans la prédication et l'enseignement... » Ces paroles résument la pensée de l'Eglise sur les qualités que possèdent les Ordres religieux, quand il s'agit de l'instruction.

Non seulement des historiens catholiques comme MM. de Montalembert, Georges Goyau ou Jean Guiraud, mais des incrédules comme Taine ont rendu hommage aux Ordres enseignants et reconnu qu'à tous les degrés de la science, ils avaient mérité tous les éloges. Cependant leur dévouement ne désarme pas les sectes qui ne pensent qu'à enlever aux religieux et aux maîtres chrétiens la liberté d'enseigner. Elles rêvent en Allemagne, en Alsace-Lorraine, en France, de fermer les écoles confessionnelles et d'interdire aux Congrégations de former l'esprit et le cœur des jeunes générations. En Amérique, en Angleterre, les Catholiques, les meilleurs des Protestants et des Israëlites sont obligés de lutter pour conserver aux écoles un caractère religieux, sérieusement moral et patriotique. On sait quelles mesures la Turquie, à l'exemple de plusieurs gouvernements européens, a prises contre nos maisons d'éducation en Orient. Cf. *Nouvelles religieuses* 1er mai 1924, p. 192-195 ; 15 mai, p. 231-235 ; 1er août, p. 344-350 ; 357-358 ; 15 août p. 368-370 ; etc, etc.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 133.

Dans la doctrine catholique ce n'est plus un homme qui parle ; c'est Jésus-Christ. « N'affectons pas, dit Bossuet d'imiter la force toute-puissante de la voix de Dieu, par

notre faible éloquence... Le prédicateur évangélique, c'est celui qui fait parler Jésus-Christ. » (*Sermon sur la parole de Dieu*. Premier Point). Les Souverains Pontifes, qui surveillent avec tant de sollicitude le ministère de la prédication, recommandent constamment aux apôtres de puiser la matière de leurs sermons dans l'Evangile. La Congrégation des Evêques et Réguliers envoyait le 31 juillet 1894, au sujet de la prédication, des Instructions aux évêques d'Italie et aux supérieurs des Ordres religieux dans ce pays. Par l'intermédiaire de cette Congrégation, Léon XIII, s'appuyait sur l'enseignement de Jésus-Christ, de saint Thomas, du Concile de Trente, de Pie IX, pour inviter les apôtres à ne pas traiter en chaire les questions étrangères à l'Evangile. Il déplore les erreurs de ceux qui, trop préoccupés des questions intellectuelles ou littéraires, cherchent moins à changer les cœurs et les mœurs qu'à flatter l'opinion et l'imagination. La Sacrée Congrégation reconnaît qu'il est utile et nécessaire d'offrir au peuple chrétien des conférences susceptibles de dissiper les erreurs répandues sur la Foi. Mais ce ministère n'est pas le ministère auquel le prêtre doive se livrer d'ordinaire. Il est réservé à des hommes compétents, capables d'établir la solidité de leurs démonstrations sur des arguments tirés de la doctrine sacrée plus que des raisonnements purement humains. La Sacrée Congrégation signale d'autres dangers auxquels les prédicateurs sont quelquefois exposés. Adhérant aux enseignements du Cardinal Bausa, des Frères-Prêcheurs, archevêque de Florence, elle nous met en garde contre la tentation de traiter les problèmes religieux uniquement en vue des intérêts terrestres et de garder le silence sur leurs rapports avec la vie éternelle; d'énumérer les avantages que la religion assure, et d'oublier les devoirs qu'elle impose; de peindre longuement la divine charité du Rédempteur et de ne faire que de vagues allusions à sa justice, etc.

Au début de ces *Instructions* la Congrégation détermine les sujets qui doivent fournir leurs thèmes aux prédicateurs. Le symbole et le décalogue, les commandements de l'Eglise, les sacrements, les vertus et les vices, les devoirs propres à chaque état, les fins dernières et les autres vérités éternelles seront l'objet habituel de la prédication évangélique.

On a beaucoup écrit sur la prédication. Les *Instructions* de la S. C. que j'ai citées plus haut et qui commencent par ces mots : « *La Santita di Nostro Signore Papa Leone XIII*, contiennent en résumé les règles essentielles auxquelles se soumettront les orateurs sacrés s'ils veulent s'acquitter dignement et fructueusement de leur ministère. Le P. Longhaye, S. J. en donne une traduction à la fin de son ouvrage *la Prédication* (seconde édition).

Le Pape Benoît XV dans son Encyclique *Humani Generis*, 15 juin 1917, s'étend longuement sur le même sujet. A la suite de cette Encyclique pleine de force et de précision, la S. C. Consistoriale a publié, le 28 juin 1917, une série de prescriptions concernant la prédication. La Bonne Presse a traduit en français les deux documents. Les orateurs apostoliques ne s'inspireront jamais trop de ces enseignements précieux.

Une foule d'évêques, de professeurs, de religieux ont, en ces derniers temps, traité de la Prédication évangélique, par exemple, le Cardinal Bausa (Al suo giovine Clero, 1892); Mgr Latty, Archevêque d'Avignon. *Eloquence et prédication* (Gigord, 1910); le P. Monsabré : *la Prédication*; le P. Longhaye : *la Prédication*; M. Mourret, S. S: *Leçons sur l'art de prêcher*. Ce dernier ouvrage se présente aimablement. Le vénérable et savant Sulpicien me permettra-t-il de lui dire que, pratiquement, à mon humble avis, il serait difficile de suivre tous ses préceptes? Par exemple, les mieux disposés auront du mal à observer les lois auxquelles il veut qu'on soumette la *cage thoracique, le poumon, la respiration abdominale, le larynx, les cordes vocales*... etc. (XII). De même les orateurs sacrés ou profanes sont rares qui se condamneront à employer suivant les cas, une voix de *velours, d'or, d'airain, d'acier*. En s'exerçant à cette gymnastique un peu compliquée, on s'exposerait à éteindre la flamme apostolique. Je serais très étonné si saint François de Sales, Bossuet ou Bourdaloue s'étaient préoccupés de tant de détails avant de monter en chaire. Le prédicateur pénétré intellectuellement et moralement de la vérité qu'il enseigne, trouvera sans effort la note onctueuse ou énergique convenant à son sujet.

M. Mourret n'emprunte-t-il pas trop ses préceptes aux littérateurs profanes? Les Jules Lemaître, les Legouvé, les

Sarcey, les Brunetière, etc., ne se plaçant qu'au point de vue de l'art humain, me paraissent des professeurs assez médiocres en fait de prédication. Je ne me fierais même pas sans réserve aux admonestations que La Bruyère adressait aux prédicateurs de son temps. En ces conditions, j'aurais peur, qu'en adoptant trop intégralement les méthodes de M. Mourret, les prédicateurs devinssent moins des apôtres que des acteurs. Les prédicateurs éminents, qu'on les appelle Chrysostôme, Bossuet ou Lacordaire dépassent les limites de l'art humain. Rachel assistait un jour à une conférence du P. Lacordaire à Notre-Dame. Pendant tout le discours, les larmes coulèrent des yeux de la célèbre actrice. Au terme de la Conférence, quelqu'un dit à Rachel : « C'est d'un art consommé. — Non, répliqua Rachel, c'est au-dessus de l'art » Ce trait m'a été raconté par M. le Chanoine Deschamps, vicaire général du Cardinal Meignan, mort archevêque de Tours. M. Deschamps, ce jour là, étais assis auprès de Rachel.

M. Mourret dit aussi (p. 242), « Le Père Monsabré a dû prendre longtemps des leçons de diction. » J'ai beaucoup connu le P. Monsabré, je pense que jamais il n'a reçu de personne, des leçons soit de gesticulation, soit de diction, sinon celles du collège ou du séminaire.

J'espère que M. Mourret me pardonnera ces fraternelles réflexions. Il me les pardonnera d'autant plus que je me rallie, en général à ce qu'il enseigne, d'une façon si gracieuse et si pieuse. Je reconnais même l'importance de la formation des futurs prédicateurs en ce qui concerne la diction et l'action.

La Sacrée Congrégation Constitoriale du 28 juin 1917 ne dit-elle pas? « Les Ordinaires veilleront à ce que les jeunes gens soient formés à l'action et au débit convenant à la prédication, afin qu'ils aient cette gravité, cette simplicité et cette correction qui n'ont rien de théatral, mais qui conviennent à la parole de Dieu et prouvent que le prédicateur parle avec conviction et avec cœur et qu'il a en vue la fin sublime de son ministère. » (Ch. v, 36.)

Il est donc fort désirable qu'il y ait, dans nos séminaires et dans nos noviciats, une école de prédication où l'on apprendra aux jeunes clers à lire, à prononcer, à gesticuler comme il faut, mais je serais inquiet et humilié si nos futurs prédicateurs ou leurs maîtres allaient demander

des leçons aux grands artistes de la *Comédie Française.*

NOTE 2, p. 136.

La méthode classique est la seule que les prédicateurs doivent employer, même dans les entretiens familiers. C'est, en effet, la seule qui soit lumineuse, car elle répond seule à la nature de l'esprit humain.

Elle comporte des définitions, des divisions, un ordre qui plaisent et qui toujours plairont à tous. On aurait tort de multiplier sans nécessité les divisions ou les subdivisions, le tort serait plus grand si le discours se composait de tableaux sans suite. Les vrais maîtres de la chaire chrétienne ont unanimement cru que l'unique moyen d'éclairer était, comme l'ont fait Bossuet, Bourdaloue, Massillon et tant d'autres, d'adopter la méthode classique.

NOTE 3, p. 145.

Le souci de la gloire divine et du salut des âmes est la grande force des apôtres dignes de leur vocation. Je ne m'attarderai pas à développer cette pensée sur laquelle l'Eglise et les saints ont tant insisté. Quelque savant, éloquent, « artiste » que l'on soit, on échouera dans le ministère apostolique, si l'on ne s'est préparé à la parole divine en méditant, en priant, en se sanctifiant.

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 4, p. 158.

Je n'insisterai pas sur ce que j'ai dit dans cette conférence. Montalembert a montré que les moines, même aux époques de la décadence ont été, au point de vue de la

bienfaisance, les meilleurs amis de l'humanité pauvre ou souffrante. « Quant à son emploi (l'emploi de la richesse), dit-il, même au sein des abus les plus criants, du relâchement le plus complet, il peut se résumer en un seul mot : la charité ! Une charité qui n'a jamais été contestée, et qui ne sera jamais égalée. » *Moines d'Occident.* (Introduction. p. CXXXVI, 2e édit.).

Et que pourrais-je ajouter aux pages qu'ont écrites du dévouement de nos frères, de nos sœurs, de nos meilleurs chrétiens et de nos meilleures chrétiennes, des auteurs qui se plaçaient uniquement sur le terrain de la philanthropie ? Ils n'ont pas même oublié de dire que les âmes consacrées sans réserve au service du prochain, puisaient la force de suffire à leur tâche toujours pénible, souvent ingrate, dans la prière, dans l'Eucharistie, dans leur union à Dieu, en un mot, dans la vie spirituelle et mystique. Au cours de ma conférence, je n'ai pas voulu montrer autre chose.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de Son Éminence le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'Etat, a l'auteur. 5

PREMIÈRE CONFÉRENCE

SUPÉRIORITÉ DE LA VIE PUREMENT CONTEMPLATIVE SUR LA VIE PUREMENT ACTIVE

Deux conceptions parmi les âmes qui tendent à la perfection chrétienne ; les unes la demandent à la contemplation, les autres à l'action. Idéal des premières, idéal des dernières. La vie purement contemplative l'emporte sur la vie purement active : par son élévation, par l'indépendance qu'elle assure, par le mérite dont elle est le principe. 13-14

I

En soi la vie contemplative l'emporte sur la vie active par son élévation. Démonstration de cette vérité.

1. *a*) Notre-Seigneur l'enseigne nettement dans l'Evangile où il dit que Marie a choisi la meilleure part. 14-15

b) Les docteurs et les saints Pères adoptent et expliquent dans ce sens les paroles de N.-S. à Béthanie. Texte de saint Augustin. 15

c) Les sages de l'antiquité défendent la même thèse. Aristote. L'opinion contraire est une erreur. 15-16

2. Motifs de notre assertion.

a) La perfection dépend premièrement de l'intensité de la vie intérieure. Développement de cette pensée. Or la contemplation est la forme la plus haute de cette vie, car c'est essentiellement

un acte de la plus noble de nos facultés, l'intelligence. En outre, c'est l'acte le plus pur de l'esprit, parce que le corps et les sens y ont moins de part, parce que la contemplation consiste non dans le raisonnement, mais dans la considération intuitive de la vérité. 16-17

b) La contemplation chrétienne et infuse dépasse les autres en raison de son objet qui est Dieu aperçu à la lumière de la Révélation ; en raison de sa force pénétrante, puisque l'âme n'use pas seulement de ses propres énergies, mais de la foi, de secours surnaturels, des dons du Saint-Esprit ; en raison de sa vertu sanctificatrice. Explication de ce dernier point. Dans la contemplation, l'amour de Dieu est à la fois le moteur et le terme. Influence réciproque de la connaissance et de la charité l'une sur l'autre. Comment s'opère l'union à Dieu par la contemplation. Comment cette union est sanctificatrice en nous enchaînant à Dieu par l'esprit et par le cœur. . . . 17-21

3. Brève énumération des motifs qui nous empêchent d'accorder ces avantages à la vie active. 21

II

La vie purement contemplative l'emporte sur la vie purement active par l'indépendance qu'elle nous assure.

1. Indépendance propre au contemplatif.

a) Plus un être se suffit, plus il est parfait. Dieu n'emprunte rien au dehors, il ne vit que de lui-même. Exposition de cette idée. 21-22

b) Nous lui ressemblons de loin lorsque nous arrivons à un affranchissement analogue au sien. Le contemplatif secoue le joug. Il se libère en se dépouillant. Textes des psaumes. Une seule chose est nécessaire à Marie : Notre-Seigneur, elle ne s'occupe pas du reste. 22-25

2. Au contraire la vie active nous assujettit à une foule de réalités.

a) Elle rend le monde esclave des personnes : protecteurs, inférieurs, conseillers, amis. Elle nous rend esclaves des choses : vêtements divers, aliments variés ; etc., etc. . . . 25-26

b) L'homme des bonnes œuvres, bien que d'une qualité supérieure, n'échappe pas à cette servitude. C'est par la pratique des vertus morales qu'il remplit son ministère. Ressources de toutes sortes qu'exigent l'exercice de la prudence domestique

ou politique, de la justice, de la force militaire, de la magnificence. Nous sommes dépendants du dehors dans les œuvres les plus chères à Dieu. Exemple de Marthe. *Turbaris circà plurima.* 26-27

III

La vie contemplative est plus méritoire, *en soi*, que la vie active.

1. Etonnement que cause cette solution.

a) L'auteur répond par des témoignages empruntés à saint Grégoire, à saint Thomas, à Montalembert. 27-28

b) Raisons de cet enseignement. La racine du mérite, c'est la charité. La charité, c'est avant tout l'amour de Dieu. L'amour du prochain tire sa valeur méritoire de l'amour de Dieu. Or la contemplation nous attache directement à Dieu, la vie active directement au prochain. Si l'amour de Dieu est plus grand dans l'homme d'action que dans le contemplatif, le mérite du premier dépassera celui du second. 28-30

2. Objections.

a) On n'aime pas Dieu si l'on n'aime pas le prochain. L'amour fraternel veut et fait du bien au prochain par des œuvres. Diverses manières de servir le prochain.

Le contemplatif sert le prochain par la prière. Puissance bienfaisante de la prière dans le monde. Belles paroles de saint Augustin et de Montalembert. Ames, famille, nations, armées, flottes sauvées par la prière des contemplatifs. Le contemplatif sert le prochain par la pénitence. C'est pour les individus et pour les peuples un rédempteur. Le contemplatif sert le prochain en offrant le saint sacrifice *ex parte totius Ecclesiæ*. Pourquoi le sacrifice du contemplatif est plus efficace. . . . 30-33

b) Autre objection. Le mérite se mesure à la grandeur des difficultés que l'on a vaincues. La vie active présente plus de difficultés que la vie contemplative. Réponse : 1° Le mérite se prend d'abord de la valeur substantielle de l'acte qui en est le principe ; secondairement, des obstacles que l'on a franchis pour l'accomplir. Sens de cette assertion ; 2° Il est plus difficile d'aimer Dieu que d'aimer le prochain, *qui multum amat, multum laborat*. Sacrifices intérieurs et extérieurs qu'entraîne la contemplation. 34-36

Nécessité pour les Chrétiens de s'appliquer à la vie intérieure,

de chercher dans cette vie la force indispensable à quiconque veut faire du bien aux âmes. Devoir d'estimer les enfants du désert qui est l'arène des forts. 36-37

DEUXIÈME CONFÉRENCE

RAPPORTS DE LA VIE CONTEMPLATIVE AVEC LA VIE ACTIVE

L'idéal de la vie chrétienne se réalise par le mélange de la contemplation et de l'action, pourvu que l'action ne soit que le rayonnement de la contemplation. Saint Thomas classe les Ordres religieux d'après ce principe. Dans cette conférence, on examinera l'utilité de la vie active pour la vie contemplative, l'utilité de la vie contemplative pour la vie active, la nécessité de maintenir l'équilibre entre les deux. 45-46

I

On peut étudier la vie active du côté des œuvres et du côté de son influence sur les passions.

1. Du côté des œuvres.

a) Elle est un obstacle à la contemplation. Il est impossible de s'appliquer aux travaux extérieurs, et en même temps aux exercices de la dévotion. Combien l'âme absorbée par le souci du prochain a du mal à se recueillir, à s'occuper de Dieu. Exemple de Marthe affairée, inquiète, distraite. . . 46-47

b) L'activité excessive et mal réglée est dangereuse. Naufrages de beaucoup d'âmes qui au contact des personnes et des choses ont fini par s'éloigner de Dieu et par rompre avec lui. 47-48

2. Du côté de son influence sur les passions la vie active est utile pour la contemplation.

a) Les passions sont un obstacle à la vie contemplative. Quiconque veut la mener doit modérer ses passions. L'action les apaise en leur offrant une saine pâture et en usant leur ardeur. David, saint Jérôme. 48-52

b) Il est des âmes impétueuses qui n'arriveront à la contem-

plation qu'après avoir passé par une action intense. Elles se perdraient, à moins d'une grâce spéciale, si on commençait par les condamner au silence et à la solitude des cloîtres. . . 52

c) Une certaine activité est utile même aux âmes consacrées à la contemplation. Il faut un peu de diversion aux êtres les mieux disposés pour la vie intérieure. Sagesse des Ordres contemplatifs qui, entre les offices, intercalent des travaux manuels ou autres. Bénéfices que la ferveur retire de cette détente. 52-53

II

Utilité de la vie contemplative pour la vie active.

1. L'action puissante est le fruit de la vie contemplative. Les hommes qui ont exercé le plus d'influence sur leur génération sont des contemplatifs.

a) L'énergie de l'action au dehors dépend de l'abondance de la vie au dedans. En vertu de ce principe, Jésus-Christ, qui était la vie, a été le plus merveilleux des ouvriers. La bonté n'est que la forme supérieure de la vie. On fait le bien dans la mesure où l'on est bon soi-même. Dieu infiniment communicatif, parce qu'il est infiniment bon. 53-56

b) La perfection, qui est une bonté poussée à son extrême limite, montre une activité dont rien ne triomphe.

Application de cet enseignement aux choses et aux hommes : Saint Paul, les Apôtres, les Pères de l'Église, les grands évêques, les grands chrétiens. Leur zèle puise sa vertu dans la contemplation et leur amour de l'humanité a sa source dans l'amour de Dieu. 56-58

2. L'action lasse. La contemplation est un remède à cette lassitude.

a) Tableau des fatigues, des mécomptes, des souffrances que nous imposent les bonnes œuvres. Des tentations de découragement assiègent les plus dévoués d'entre nous. Il est difficile de ne pas succomber à ces tentations. 58-60

b) Le remède c'est l'union à Dieu par la méditation, la lecture des livres saints, la piété, la contemplation. Grâce à ces exercices, nous nous assimilons peu-à-peu la vertu même de Dieu, vertu dont aucune douleur n'aura raison. 60

III

L'équilibre entre la vie contemplative et la vie active.

1. Le contemplatif doit, d'une manière ou d'une autre, partager avec ses frères les biens qu'il reçoit de Dieu. S'il gardait pour lui ses trésors, il serait coupable comme l'avare, comme le mauvais riche. Nos modèles dans cet ordre : les prophètes, Notre-Seigneur, les apôtres. La vie contemplative végète qui ne s'affirme pas par l'action. Il n'est pas permis aux contemplatifs de se soustraire à cette obligation. Ils n'ont pas le droit de se dérober sous prétexte que la vie active leur causerait des ennuis et troublerait leur recueillement. 60-44

2. L'équilibre dont il s'agit ici est moins en danger du fait d'une contemplation exclusive que du fait d'une action excessive. Si, au milieu de nos œuvres si prospères, nous connaissons parfois des échecs désolants, c'est que parfois, il n'y a pas assez de proportion entre notre vie extérieure et notre vie intérieure, c'est que la première réduit à presque rien la seconde, c'est que l'on a une tendance à sacrifier le culte de la Divinité au culte de l'humanité. Développement de cette pensée. Cette politique outrage Dieu, elle nuit à l'homme. Les saints laissaient intacte la part de Dieu, bien qu'ils fussent par excellence les bienfaiteurs de l'homme. Il faut les imiter. . . . 64-67

Il importe que les hommes d'œuvres mettent ce qu'ils tentent de faire sous la protection de Dieu, qu'ils ne négligent ni la prière ni la fréquentation des sacrements. Qu'ils se rappellent cette parole de Jeanne d'Arc : « Dieu premier servi » ; qu'ils apprennent à se dévouer sans réserve à leurs semblables par l'action, en se consacrant totalement à Dieu par la contemplation. 67-68

TROISIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'ÉTUDE DES SCIENCES

Deux écoles extrêmes quand on essaye de déterminer les rapports de l'étude et de la perfection chrétienne. L'une considère la science comme l'ennemie de la piété, l'autre regarde la piété comme nuisible à l'étude et à la science. On combattra ces

deux excès en montrant que la science nous est d'un réel secours pour notre avancement dans les voies de la perfection chrétienne; que la perfection chrétienne, en retour, sert grandement les intérêts de la science 75-76

I

La science nous est d'un réel secours pour notre avancement dans les voies de la perfection, bien que l'on puisse être saint sans être savant.

1. La perfection consiste d'abord dans l'amour de Dieu. L'amour de Dieu profite de la science qui l'éclaire, car plus on connaît Dieu, plus on l'aime.

a) La science nous aide à mieux connaître Dieu au point de vue naturel. Elle nous montre en Dieu la Cause première, le Moteur immobile, le souverain Bien. Devant le Dieu aperçu par la raison, l'esprit et le cœur s'émeuvent jusqu'à l'admiration et jusqu'à l'adoration. Les philosophes, les entomologistes, les astronomes. Le savant découvre dans la création un ordre, un accord, une suite qui l'entraînent à l'amour du Créateur. La science de Pasteur a contribué à faire de lui un bon serviteur de Dieu 76-79

b) La science est utile à la piété parce qu'elle apporte à la foi un supplément surnaturel de lumière et de fermeté. A la foi qui est le fondement de l'édifice spirituel, la science apporte un supplément de lumière en lui assurant une connaissance plus complète, plus précise, moins confuse de l'Evangile. La science apporte à la foi un supplément de fermeté en prouvant que nous ne croyons pas à la légère, en soulignant l'accord et l'unité de nos dogmes entre eux, puis le lien qui rattache nos mystères à notre morale, en usant de l'analogie, en dissipant les erreurs auxquelles nous exposerait une contemplation aveugle 80-81

c) La science et l'étude sont des moyens de modérer les passions dont les dérèglements constituent un si grand danger pour l'amour de Dieu. La volupté, la cupidité, l'ambition, l'oisiveté, sont tenues en échec par l'étude qui nous arrache à la fascination des choses et des personnes. 81-83

2. Nous tendons à la perfection par l'amour et le service du prochain. Parmi les œuvres utiles au prochain, aucune n'égale l'œuvre de l'enseignement et de l'apostolat. Mais, pour

donner aux autres la vérité naturelle ou surnaturelle, il faut la connaître parfaitement. On la connaît par l'étude et par la science 84-85

II

La sainteté est l'auxiliaire de la science.

1. Elle nous dégage de la curiosité, de la vanité, de la vénalité qui nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité.

a) Ceux qui veulent surprendre les secrets de l'être, ont besoin de recueillement et de tranquillité. La curiosité trouble ce calme. Le besoin de tout voir et de tout savoir est fatal à la vraie science. La dispersion de la pensée, la décadence intellectuelle de notre jeunesse dues, en grande partie, aux programmes surchargés de nos écoles. La volonté de déchirer tous les voiles, même ceux qui nous cachent les mystères divins, sont les effets de cette malsaine curiosité. 85-88

b) La vanité est une seconde ennemie de la science. La vanité nous aveugle et nous entraîne à trahir, à exagérer, à diminuer la vérité 88

c) La vénalité enlève à la science son indépendance. . 88

2. La sainteté est l'adversaire de tous ces trafics. Par la tempérance, elle met des bornes à notre désir de savoir et de sortir de notre sphère; par l'humilité, que la docilité accompagne, elle nous apprend à chercher auprès des autres la lumière qui nous manque; par le désintéressement, elle nous forme à l'impartialité et à la loyauté scientifiques. 89-90

3. La sainteté joue un rôle plus positif vis-à-vis de la science. Elle apporte à la raison un supplément d'énergie vitale.

a) La foi élargit notre domaine intellectuel du côté de la terre et du côté du ciel. Elle nous instruit, au lendemain de notre baptême, des vérités d'ordre naturel que notre génie n'aurait que péniblement découvertes 91

b) La foi fonde l'édifice spirituel, la charité le couronne. Influence de l'amour de Dieu sur la vie intellectuelle. Quand on aime Dieu, on veut justifier ses enseignements. Pour les justifier, on remue toutes les questions philosophiques, morales, politiques, nationales, internationales. Ce travail gigantesque et inspiré par l'amour de Dieu a élevé à la science un monument immortel 92-93

c) L'assistance du Saint-Esprit qui possède la plénitude de la sagesse ajoute, dans toutes les sphères, mille clartés à nos connaissances. Mais le Saint-Esprit communique sa science transcendante aux âmes pieuses, aux âmes contemplatives, aux saints. Saint Thomas demandait moins à son génie qu'au Saint-Esprit la solution des problèmes qui le tourmentaient. 93-95

Exhortation à tirer profit de ces enseignements aussi bien pour le progrès spirituel de l'âme que pour son progrès intellectuel. 95-96

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'ENSEIGNEMENT

Le but principal de Guillaume de Saint-Amour dans sa lutte contre les Ordres mendiants était d'interdire à ceux-ci les chaires de l'Université. Mesures et lois qui, périodiquement excluent les religieux de l'enseignement. Pourvu que, par ailleurs, ils soient compétents, les religieux sont dans d'excellentes conditions pour devenir les éducateurs émérites, que l'on considère, dans l'enseignement, la doctrine ou le disciple. 103-104

I

Qualités qu'exige la vocation d'éducateur en ce qui concerne la doctrine.

1. Qualités scientifiques.

a) Il faut connaître deux fois la matière de ses leçons, de façon à voir et à faire voir aux autres la vérité. Cette préparation est nécessaire à ceux qui enseignent, même aux humbles instituteurs et aux simples catéchistes. Cette préparation éloignée est rendue plus facile par la vie intérieure. 104-105

b) La vie intérieure rend aussi plus facile la préparation immédiate et prochaine en nous séparant du monde, en nous laissant des loisirs. Les maîtres profanes sont embarrassés par une multitude de devoirs étrangers à leurs fonctions. Les religieux n'ont point ces préoccupations qui les distrairaient de leur tâche. 105-106

2. Qualités pédagogiques.

a) Enumération de ces qualités. Ces qualités d'ordre, de logique, de clarté, sont rares parmi les maîtres de l'enseignement parce que ceux-ci n'ont pas le courage de se livrer à la méditation nécessaire, parce qu'ils manquent de zèle et d'humilité. 106-108

b) L'école de la perfection est une école de zèle et d'humilité. Le seul souci de nos frères et de nos sœurs est d'enseigner la vérité. Ils puisent dans leurs rapports avec Dieu la force de se consacrer sans réserve à l'instruction de ses fils. . 108-109

c) L'unité de l'enseignement est un autre avantage des ordres religieux au point de vue pédagogique. Leurs membres ont les mêmes principes, les mêmes méthodes, ils sont pour ainsi dire un seul maître. De graves inconvénients se produisent lorsque les maîtres se contredisent. Les maîtres religieux évitent ces inconvénients, grâce à la discipline qu'ils se sont volontairement imposée. 109-110

3. Il faut que Dieu domine tout l'enseignement.

a) Ce n'est pas assez de garder un silence même bienveillant sur les questions religieuses. On doit les résoudre positivement suivant les données de la raison et de la Révélation. La première place dans l'éducation, comme dans toutes les branches de l'activité humaine, appartient à Dieu. 110-112

b) Quels procédés est-on obligé d'employer pour que les sciences servent à la gloire de Dieu. Manière chrétienne d'enseigner toutes les sciences, de saisir les occasions de mettre en relief les vérités religieuses. 112-113

c) Nul, plus que l'homme consacré à Dieu, n'est propre à former ses disciples dans ce sens. Il éprouve naturellement le besoin de faire partager ses convictions. Les docteurs chrétiens. L'humanité n'a pas de meilleurs maîtres, parce que Dieu n'a pas eu de meilleurs amis. 113-114

II

Les rapports de la perfection avec l'enseignement en ce qui concerne le disciple.

1. Dans les œuvres d'éducation, il faut connaître le disciple.

a) Compte que l'on doit tenir de la diversité des tempéraments. Le champ des âmes. L'éducateur est pareil au laboureur, à l'artiste, qui traitent différemment les sols arides et les

sols féconds, la matière molle et la matière dure. Importance de ce principe pour l'éducation. Savoir adapter ses leçons au caractère, au talent des disciples. Notre-Seigneur, idéal du maître. Sa supériorité venait de la science supérieure qu'il avait des hommes. 114-116

b) La vie intérieure nous aide à connaître ceux que nous instruisons. On ne la cultive pas sans devenir psychologue. On devient psychologue en méditant, en s'examinant soi-même, en lisant les écrits des saints. Perspicacité des saints. De plus, l'âme pieuse demande à Dieu un supplément de lumière et elle l'obtient. Ainsi armée, elle discerne les qualités et les défauts de ceux qu'elle doit former, et règle, d'après cette connaissance, ses méthodes. Par la contemplation, on entre en relation intime avec Dieu et on apprend à pénétrer les choses, les esprits et à gagner ceux-ci à la vérité. 116-120

2. La vocation d'éducateur exige toutes les vertus. La perfection chrétienne en assure la possession.

a) L'éducateur a besoin d'une justice impartiale, de la patience, de la douceur et de la fermeté; de la pureté, de l'affabilité, de la loyauté, etc. 120

b) Ces vertus sont les pierres de l'édifice que l'on appelle la perfection. Ces vertus sont animées par la charité qui d'abord nous fait aimer Dieu, puis nos élèves. Elle nous fait aimer ceux-ci sans exception et les regarder comme notre famille. Elle inspire nos méthodes, elle nous défend contre les défauts qui empêchent l'éducation de porter ses fruits. Le maître compétent et chrétien est roi parmi les maîtres. 120-121

Appel à la bonne foi, à la justice, à la fraternité en faveur des religieux enseignants, les meilleurs pionniers de la civilition naturelle et surnaturelle. 121-122

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE ET L'APOSTOLAT

Relations de la vie intérieure avec l'apostolat. En quoi consiste la mission de l'apôtre. Il est difficile de s'en acquitter.

Le ministère apostolique requiert en celui qui l'exerce la fermeté de la doctrine, la clarté de l'exposition, l'ambition de tra-

vailler utilement à la gloire de Dieu. Ces trois qualités ont des rapports étroits avec la perfection chrétienne . . . 129-130

I

Fermeté de la doctrine.

1. La doctrine que l'apôtre est chargé de répandre, c'est la doctrine évangélique.

a) Il doit la répandre dans son intégrité, dans sa pureté, dans sa précision. C'est cette doctrine qui lui fournit le thème éternel de sa prédication et l'argument fondamental, décisif, sur lequel il appuie son enseignement. Puissance de l'apôtre dont la voix n'est que l'écho de la voix de Dieu. Faiblesse de l'apôtre qui substitue son verbe au Verbe de Dieu. Utilité de la théologie et des sciences dans l'apostolat. Stérilité du ministère apostolique que la science illumine, mais que l'action de Dieu ne féconde pas 130-131

b) C'est par la fermeté dans la doctrine surnaturelle que d'abord l'apôtre exerce une heureuse influence sur les âmes. Cette fermeté suppose une fidélité sans hésitation, sans réticence, une fidélité inébranlable à l'enseignement de Jésus-Christ. Elle suppose qu'on est convaincu, c'est-à-dire vaincu par une idée dont on n'est plus le maître. Force de l'idée de Dieu qui est son Verbe. Le Verbe de Dieu triomphe de toutes les résistances 131-133

2. Cette fermeté doctrinale a son principe dans l'intensité de la foi.

a) Vertu expansive d'une foi solide. D'ordinaire, Dieu choisit, comme agents de ses miséricordes, des hommes de foi, bien qu'il y ait des exceptions à cette règle. 133-134

b) Les apôtres qui ne croient qu'à moitié ou avec tiédeur, nuisent à la cause sacrée qu'ils veulent défendre. Pour être apôtre, il faut avoir de la foi à revendre, une foi qui commande toute la vie de son messager. 134-135

c) La foi est un fruit de la grâce, La grâce est un don que Dieu accorde à ceux qui la demandent à la prière, à la vie intérieure, à la contemplation. 135-136

II

La clarté de l'exposition.

1. La clarté de l'exposition est une condition sans laquelle le ministère apostolique ne rapporte rien.

a) Il convient d'adopter un langage plus ou moins élevé, suivant les circonstances et les auditoires. Notre-Seigneur, saint Paul, les apôtres changeaient de ton, selon qu'ils s'adressaient au peuple ou aux aéropages. Mais quel que fût le genre préféré, ils demeuraient clairs et simples. 136-138

b) Cette simplicité n'est ennemie ni de l'élégance, ni de la noblesse. Saint Martin, Bossuet, Bourdaloue, si différents les uns des autres, ont quelque chose de commun, la clarté dans la simplicité. 138-139

c) Cette clarté est d'autant plus nécessaire que l'apôtre s'adresse à tous les hommes, et doit se mettre à la portée des moins instruits 139-140

2. *a*) On parvient à cette clarté par une méditation intense, par l'examen réitéré de la vérité que l'on veut communiquer aux autres Dans la vie intérieure, on revient sans cesse à cette méditation, on invoque l'Esprit-Saint qui fait voir et dire les choses avec plus de clarté. 140-141

b) Le livre des contemplatifs et des saints, c'est l'Evangile. A force de scruter les moindres mots de l'Evangile, on finit par emprunter à Jésus-Christ son langage, à parler comme Jésus-Chist : c'est l'idéal du véritable apôtre. Empire de l'Evangile sur les auditeurs. 141-143

III

Travailler à la gloire de Dieu, non à la sienne, troisième devoir des apôtres.

1. Défauts du prédicateur uniquement préoccupé de sa personne et de sa renommée.

a) Il choisira des auditoires pour lesquels il n'a pas reçu de mission. Dès lors, il ne portera plus avec lui la grâce dont il a besoin pour sauver les âmes. Lois et décrets de l'Eglise à ce sujet. Jésus ne s'adresse qu'aux brebis d'Israël auxquelles son Père l'envoie. Saint Paul parcourt les pays des Gentils, parce qu'il a été choisi pour évangéliser les nations et les fils d'Israël. Obligation pour l'apôtre de se renfermer dans le domaine qui lui est assigné par ses chefs hiérarchiques 143-145

b) L'apôtre uniquement soucieux de sa gloire fera une sélection parmi les sujets qu'il est tenu de traiter. Désordres dans lesquels il tombera pour gagner ses auditeurs, s'assurer

leurs applaudissements. Déchéance qu'entraînera cette conduite 145-146

2. Moyen de nous oublier nous mêmes.

a) Aimer Dieu de tout notre cœur. Si nous l'aimons ainsi, nous ne songerons qu'à le glorifier en sauvant les âmes. Esclave de cet amour, l'apôtre ne songera plus qu'à servir Dieu. L'éloquence vraiment sacrée a sa source dans l'amour de Dieu. Le Curé d'Ars, Bossuet, Lacordaire 146-147

b) Ce zèle enflammé qui triomphe de tout, puise sa flamme et son esprit de désintéressement dans la vie intérieure et dans la contemplation 147-148

Que les fidèles remercient Dieu qui leur envoie des apôtres Que les apôtres ne se découragent pas quand le succès surnaturel ne répond pas à leurs efforts, qu'ils persévèrent dans leur ministère. Que tous demandent à Dieu de multiplier les apôtres par le recrutement du clergé et des Ordres religieux. 148-149

SIXIÈME CONFÉRENCE

LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE ET LA PERFECTION CHRÉTIENNE

L'amour de la perfection inspire de la façon la plus efficace les œuvres de bienfaisance. Quand elle émane de la sainteté, la bienfaisance est d'une excellence privilégiée, car elle traite les malheureux avec un souverain respect et une magnifique générosité. 157-158

I

Elle les traite avec un souverain respect.

1. Ce que sont dans l'Evangile les pauvres et les déshérités.

a) Les premiers élus du royaume de Dieu. Le Christ choisit parmi eux sa mère, son père adoptif, ses disciples. C'est à eux qu'il adresse ses premières paroles, c'est eux d'abord qu'il cherche pour les nourrir, les consoler, les guérir, les ressusciter. A lire trop étroitement ses discours, on croirait qu'il ne s'est incarné que pour eux 158-160

b) Les princes de l'Eglise. Jésus-Christ élèvera sur des trônes les pêcheurs de Galilée. Saint Paul demande aux Romains d'offrir à leurs frères pauvres l'hommage qu'on offre aux rois 160-161

c) Les pauvres sont d'autres christs. Le Sauveur se solidarise avec eux, comme le prouve un beau discours de N. S. en Saint Matthieu, XXV. 31-41. 161

2. En ces conditions le malheureux a droit à un religieux respect.

a) Il l'obtient de tout Chrétien. Il l'obtient surtout des âmes saintes. Pour celles-ci c'est l'ami de l'Epoux. Crainte de le froisser et de l'humilier. Diverses manières de traiter les malheureux : manière hautaine, manière maussade, manière bruyante. Il y a la manière douce, modeste, affable, discrète des saints qui estiment et aiment un frère tombé dans la détresse et si cher à Jésus-Christ, leur Dieu. 162-164

b) Les saints traitent le malheureux comme un prince de l'Eglise et ils le servent comme tel. Témoignage de Saint Paul, témoignage des faits. Nos frères et nos sœurs de charité se dévouent aux infortunés en qui ils vénèrent leurs seigneurs. Saint Jean l'Aumônier appelait les pauvres « ses maîtres » . 164-165

c) Les saints traitent le pauvre comme un autre christ. Quels outrages, mais aussi quels hommages recevrait le Christ s'il revenait au milieu de nous ! Le Christ est à l'abri de la souffrance; les saints n'ont plus la faculté de le secourir. Mais on le secourt encore dans la personne de celui avec qui il a confondu sa cause : le pauvre. Celui-ci devient un être sacré, il est, à plusieurs égards, l'objet du culte dû à Jésus-Christ lui-même. 165-166

II

Ce respect du pauvre s'exprime par une divine générosité.

1. Générosité des âmes consacrées à Dieu pour les pauvres. Dans l'ordre des choses matérielles, elles ont tout sacrifié. Ce qu'elles ont abandonné en vue d'améliorer le sort des malheureux. Affronts qu'elles ont essuyés en vue d'arriver à leur fin. Jeanne Jugan 166-168

2. Cette première générosité n'est qu'un commencement.

a) Les âmes saintes renoncent à leur famille afin de mieux

soulager l'humanité souffrante. Accusations dont elles sont l'objet sous ce rapport. Réponse à ces accusations. . . . 168-169

b) Les âmes saintes, en faveur des malheureux, aliènent leur liberté. Jusqu'à quel point elles deviennent les servantes des pauvres et des malades. Divers faits à l'appui de ce qui vient d'être dit. Histoire d'un violon. A Montmartre. A Sienne. 169-172

c) Les âmes saintes triomphent de toutes les répugnances pour accomplir leur œuvre de bienfaisance. Héroïsme de leur charité fraternelle. Universalité de cette charité. Les âmes saintes forment une armée qui, avec passion, s'applique à guérir les maux de l'humanité. 172-174

d) La souplesse et la puissance de leur miséricorde dépendent de la vie intérieure qui les inspire et de son intensité. L'amour du prochain se confond avec l'amour de Dieu. Au souffle de l'amour de Dieu qui s'entretient par la prière, par la piété, l'égoïsme est vaincu et l'homme devient capable de la dernière abnégation 174

Résumé des Conférences prononcées à Notre-Dame depuis vingt-deux ans. Au cours de cette longue carrière, le prédicateur a toujours voulu s'inspirer de l'Evangile, de l'enseignement des docteurs approuvés, surtout de Saint Thomas d'Aquin. Il rétracte tout ce qui, dans ses nombreux discours, aurait offensé, soit la vérité, soit la charité. Il rend grâce aux Archevêques de Paris qui l'ont toujours béni, à ses auditeurs dont la bienveillance n'a pas cessé de le soutenir. Il demande à tous de prier pour que, après avoir prêché aux autres, il ne soit pas lui-même réprouvé. *Ne cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* . . 175-177

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION — LUNDI SAINT

DE L'ESPRIT SURNATUREL DANS LES BONNES ŒUVRES

Le Christianisme nous exhorte aux bonnes œuvres. Pour que ces œuvres réussissent, il faut les concevoir et les fonder dans un esprit surnaturel. Jésus sur la colline d'Ophel, la détresse des veuves et le ministère des diacres.

Pourquoi, dans nos œuvres, l'assistance céleste nous est-elle nécessaire ? Comment l'obtenir ? 183-184

I

1. Cette assistance nous est nécessaire pour que nos œuvres soient efficaces et durables.

a) Elle est nécessaire pour que nos œuvres soient efficaces, car Dieu est l'agent principal en tout ce qui se fait dans ce monde et dans l'autre. Il nous appartient de lui prêter le concours dont il se servira comme d'une cause seconde. Il restera la cause première dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral, dans l'ordre social. Il restera la cause première dans l'ordre de la grâce et de la justification. . . . 184-186

b) Nos bonnes œuvres n'échappent pas à cette loi. Nos œuvres d'apostolat, d'enseignement, de bienfaisance, dépendent de la bénédiction de Dieu. 186-187

c) En acceptant cette doctrine, nous ne nous dépouillons pas de nos qualités, Dieu en tire tout le parti possible, puis, pour accomplir nos œuvres, il ajoute sa force infinie à la nôtre.

L'histoire apporte un singulier témoignage à cette thèse. Les disciples du Sauveur opéreront des merveilles quand ils agiront en son nom. Depuis Jésus-Christ, les œuvres vraiment puissantes ont toujours eu un caractère surnaturel : les Ordres religieux, la *Propagation de la foi*, *les Conférences de Saint Vincent de Paul*, *la Presse catholique*, *les Associations d'employés ou d'ouvriers*, etc. Les œuvres qui s'appuient uniquement sur le génie de l'homme. Les œuvres neutres. 187-188

2. L'assistance de Dieu nous est nécessaire pour que nos œuvres soient durables.

a) L'adage des anciens. *Res eodem modo servantur quo generantur.* La conservation du monde dépend du Dieu qui l'a créé. Dieu est le maître du temps qui use toute chose. Dieu rajeunit et renouvelle incessamment les êtres que le temps voulait détruire. 188-190

b) Ces raisons s'appliquent aux bonnes œuvres. Aussi longtemps que Dieu soutient une œuvre, elle dure. Dès qu'il la délaisse, elle succombe. 190

II

Comment obtenir l'assistance de Dieu pour les bonnes œuvres.

1. Dieu se réserve la liberté de choisir les ministres de sa bonté. Mystères insondables de la prédestination. Il en est des œuvres comme des hommes. Dieu bénit les unes et paraît se désintéresser des autres, sans que nous ayons le droit de condamner celles qui échouent. 190-191

2. Un moyen excellent d'obtenir pour nos œuvres l'assistance de Dieu, c'est de la mériter. Nous la méritons en restant fidèles à l'esprit surnaturel. Nous sommes exposés au naturalisme dans les bonnes œuvres. Il convient de réagir contre ce vice de notre temps, imiter les âmes auxquelles nos œuvres doivent leur naissance et leur solidité.

Les saints exhortaient leurs disciples à persévérer dans le bien afin de mériter à leurs œuvres une perpétuelle prospérité. Les apôtres au Cénacle Nos Congrégations ont été les bienfaitrices de l'homme, parce qu'elles ont obtenu une assistance surnaturelles en servant pieusement Dieu. 191-194

3. Paroles de S. Dominique mourant à ses fils. La négligence du culte de Dieu, la décadence des mœurs, l'épuisement de la vie spirituelle au dedans entraînent la ruine des œuvres au dehors.

Les événements de la grande Révolution. Plusieurs monastères illustres cessent de faire du bien aux hommes parce qu'ils avaient oublié Dieu. 194

Ce discours s'adresse aux religieux et aux religieuses consacrés au ministère extérieur, aux éducateurs, aux apôtres, aux catéchistes, aux amis des pauvres, des malades, des ouvriers, des orphelins. L'efficacité de leur action salutaire sur leurs semblables dépend de la bénédiction de Dieu, et cette bénédiction de l'intensité de leur vie spirituelle. 194-195

DEUXIÈME INSTRUCTION — MARDI SAINT

LE DÉSINTÉRESSEMENT DANS LES BONNES ŒUVRES

Le désintéressement est indispensable dans les bonnes œuvres. Faire le bien pour la gloire de Dieu, sans chercher aucun avantage terrestre : tel est le précepte de N.-S. En quoi consiste ce désintéressement 201-202

I

Il consiste d'abord à ne point agir en vue de notre propre gloire.

a) En cela Jésus est notre modèle. Il ne se glorifie pas lui-même. Il ne se plaint pas de l'ingratitude des hommes à son égard, mais de leur ingratitude à l'égard de son Père; il refuse les honneurs, qu'ils lui soient offerts par le démon ou par les bénéficiaires de ses miracles 202-203

b) Nous devons marcher sur les traces du Christ, exclure la vanité de nos œuvres de miséricorde, de piété, de pénitence. Les œuvres de miséricorde. Il faut qu'elles édifient le prochain, mais qu'on les fasse uniquement pour la gloire de Dieu. Préceptes de N.-S. à ce sujet dans le sermon sur la montagne. Exaltation de la pauvre veuve. Condamnation de l'ostentation dans la pratique de l'aumône. Diverses paroles de Bossuet expliquant ces principes. Ce désintéressement touche les profanes. Maxime du Camp. 203-205

c) Les œuvres de piété et de pénitence. Prescriptions de N.-S. en ce qui concerne la prière et le jeûne. Réprobation des Pharisiens 205-206

d) Beaucoup de Chrétiens obéissent à ces lois. Ils craignent d'afficher leur charité, leur dévotion, leur mortification. La modestie de leur attitude en tout cache leur magnificence et leur sainteté. D'autres se conduisent d'une façon contraire. Les succès mondains sont le principal objet de leurs efforts. Ils se vantent de leurs bonnes œuvres. Ils demandent à la presse de les publier. *Receperunt mercedem suam.* Certaines âmes, oublieuses d'elles-mêmes, songent avant tout à l'exaltation devant le monde de la société dont elles font partie, c'est un désordre. 206-208

II

Le désintéressement consiste, en second lieu, à ne point vouloir profiter matériellement de bonnes œuvres.

a) Il convient de ne rien exagérer en cette matière. Instructions de saint Paul aux Corinthiens. Ceux qui se dévouent et qui travaillent, plantant une vigne, paissant un troupeau, foulant le blé, répandant les dons spirituels parmi leurs semblables, servant à l'autel, annonçant l'Evangile ont le droit de recevoir

un salaire. Injustice des sociétés qui refusent le pain quotidien à ces généreux ouvriers. Il faut parler d'une façon analogue de ceux qui, nuit et jour, s'occupent des pauvres. Enseignement de saint Paul 208-210

b) Autre chose est d'exploiter la charité. Hommage rendu à nos hommes d'œuvres. Désintéressement admirable de ceux qui ont présidé à des institutions comme les *Conférences de saint Vincent de Paul*, *la Propagation de la Foi*, *la Sainte Enfance*. 210-211

c) Ceux qui exploitent la charité. Il en est qui ne donnent que pour recevoir davantage. Ames naïves et trompées qui s'en vont répétant : « Il faut que nos bonnes œuvres soient de bonnes affaires. » Aberration de quiconque se livre aux œuvres principalement en vue de parvenir, pour soi ou pour ses enfants, à un riche mariage ou à une haute situation. . . . 211-212

Exhortation au désintéressement. Grandeur de l'homme qui, sur ce point, se soumet aux lois de l'idéal. Nécessité de réagir contre l'esprit de lucre, qui en ce moment, règne si tyranniquement en ce monde. 212

TROISIÈME INSTRUCTION — MERCREDI SAINT

NÉCESSITÉ DE CLASSER LES BONNES ŒUVRES D'APRÈS LEUR IMPORTANCE DANS L'ORDRE SURNATUREL

Ordre de la charité. Un ordre pareil doit régner dans l'estime due aux bonnes œuvres. Œuvres se rapportant à Dieu, œuvres se rapportant au prochain. Entre ces œuvres, auxquelles, en les adoptant sans exception, accorder la préférence ? On le dira au cours de cette instruction. 219-220

I

Le rang suprême appartient aux œuvres destinées à honorer Dieu.

1. Pourquoi ?

a) Parce que le précepte qui domine tous les autres est

celui-ci : « Vous aimerez Dieu de toutes vos forces. » Ce précepte ne permet pas de faire passer l'homme avant Dieu. 220

b) Les œuvres concernant Dieu sont relatives soit au culte intérieur, soit au culte extérieur. Les œuvres se référant au culte intérieur l'emportent sur les œuvres se référant au culte extérieur.

Egarement des Chrétiens qui dédaignent et combattent les premières pour s'attacher aux dernières. Privilèges accordés aux œuvres concernant le culte intérieur. Discours de Jésus à la Samaritaine. Faveurs que l'Eglise accorde à ces œuvres : Congrès Eucharistiques, Confréries du Saint Nom de Dieu, du Saint-Sacrement, du Rosaire, etc. 220-221

2. Certaines de ces œuvres s'attachent à Dieu et à Notre-Seigneur. D'autres à la Sainte Vierge, aux anges, aux saints.

a) Les œuvres, ayant pour but de faire servir directement Dieu, sont bien supérieures à celles qui s'intéressent au culte des anges et des saints. 221

b) Raisons de cette doctrine. Les enseignements de la liturgie. Place prépondérante de la Trinité dans la liturgie. Place du Christ. Justification que la théologie apporte à la liturgie. Les personnes pieuses qui montrent plus d'empressement pour le culte des saints que pour le culte de Dieu nuisent, auprès des incrédules, à la vraie religion. 221-222

3. Place du culte extérieur dans les œuvres se rapportant directement à Dieu.

a) Objet des œuvres se rapportant au culte extérieur. Ces œuvres doivent nous intéresser comme le culte extérieur lui-même. Rôle du culte extérieur dans la religion de l'homme. Combien il est utile pour la sanctification des âmes de multiplier les églises, de rehausser l'éclat des cérémonies, des chants, des processions. 222-223

b) Murmures des esprits légers contre les pompes extérieures du culte. Ces esprits raisonnent comme Judas. Réponse à leurs objections. Le temple de Salomon. Dieu promet au grand roi de récompenser magnifiquement sa piété. Paroles de Jésus-Christ à Judas affectant de croire qu'il eût mieux valu donner aux pauvres le prix du parfum répandu sur les pieds du Sauveur. Les œuvres consacrées à Dieu sont plus élevées que les œuvres consacrées au prochain. D'ailleurs on ne sacrifie pas les premières sans sacrifier les dernières. 223-225

II

Les œuvres nées de la charité fraternelle sont de deux sortes ; les unes tendent au bien spirituel, les autres au bien temporel de nos semblables.

a) La préséance appartient aux œuvres qui s'appliquent à sauver les âmes. Motifs de cet enseignement. Inutilité, en suprême analyse, des œuvres qui, ayant soulagé les corps, auront laissé se perdre les âmes. Prêcher aux esprits le royaume de Dieu, tel est le premier souci de N.-S. Les apôtres refusent d'abandonner le ministère de la prédication pour subvenir aux besoins temporels des Chrétiens. Les diacres. Les œuvres apostoliques sont, par excellence, les œuvres de la charité chrétienne. 225-227

b) Révolte de notre temps contre cet ordre. Il sacrifie facilement Dieu à l'homme et l'âme au corps. Il applique sa malfaisante théorie à la solution de tous les problèmes. La dépopulation. On essaye principalement de parer à ce fléau par des moyens matériels. Supériorité des moyens spirituels. La vérité chrétienne remède à tous nos maux. 227-228

c) C'est par l'apostolat que la vérité chrétienne pénètre et sanctifie le monde. C'est par la prédication de l'Evangile et l'enseignement du catéchisme que l'apostolat produit ses fruits de salut. Ni la « Presse », ni les « bons livres » ne remplaceront l'apostolat. Développement de cette pensée. — A l'apostolat la « Presse » et les « bons livres » apporteront un important et précieux appui. Les œuvres se référant au soulagement des misères physiques sont dignes de notre sympathie. Nous devons imiter Notre-Seigneur qui guérissait les corps après avoir sanctifié les âmes ou qui ne guérissait les corps qu'en vue de sanctifier les âmes. 228-231

Nous sommes obligés de faire passer les œuvres qui regardent le culte de Dieu avant celles qui regardent le soin des hommes. Les œuvres spirituelles, quand il s'agit du prochain, sont au-dessus des œuvres temporelles. Les œuvres indiquées par nos chefs hiérarchiques. Les œuvres du moment. Divers avis. 231-232

QUATRIÈME INSTRUCTION — JEUDI SAINT

LA CHARITÉ FRATERNELLE DANS LES BONNES ŒUVRES

Troubles survenus, au début du Christianisme, dans l'Eglise de Corinthe. Saint Paul et Apollon. Les divisions qui éclatèrent alors, sans que ni Paul ni Apollon en fussent complices, sont l'image de celles qui, parfois, se manifestent parmi nous. Les fidèles qui s'occupent des bonnes œuvres doivent se traiter fraternellement, puis s'aider sans arrière-pensée . . . 237-238

I

a) Les hommes d'œuvres doivent se témoigner une bienveillance sincère. Il est nécessaire que les maîtres de nos écoles, les prédicateurs, les frères et les sœurs de nos hôpitaux vivent dans la concorde. Tous doivent tendre à l'unité voulue par N.-S. Saint Paul, en se défendant contre les Corinthiens, n'accuse pas Apollon. Que nos légitimes prédilections pour tel Ordre ou pour telle œuvre ne nous empêchent pas d'accorder notre sympathie aux autres Ordres ou aux autres œuvres. 238-240

b) Cette bienveillance réciproque s'affirmera dans nos paroles. Elle nous interdira les paroles sévères, injustes, calomnieuses à l'égard des œuvres qui ne sont pas les nôtres ; elle bannira de la société chrétienne l'exclusivisme coupable qui déroute les âmes droites et scandalise les gentils, les jugements et les critiques qui offensent la justice et la charité. La prudence nous impose aussi cette attitude, car, sur ce terrain, les représailles sont faciles et peuvent être cruelles. La dignité, l'intérêt de nos œuvres nous obligent encore à tendre à l'unité . . . 240-242

c) Pour que l'unité règne au dehors il faut que la bienveillance soit vraie et sincère au dedans. Les hostilités entre les hommes attachés aux bonnes œuvres naissent de mauvais sentiments. On y met fin par la pratique de la charité, vertu ennemie des ambitions et des inimitiés qui, en trop d'occasions, désolent et stérilisent le champ des bonnes œuvres 242-243

II

Dans la pratique des bonnes œuvres, nous devons nous aider mutuellement.

a) Nous disposerions d'une puissance formidable pour le bien si nous nous aidions. Dans cette conjuration sacrée les uns seraient l'œil, les autres la main, ceux-ci la tête, ceux-là les pieds. 243-244

b) En cet organisme, rôle des docteurs, des apôtres; services qu'ils peuvent se rendre. Rapide énumération des œuvres qui devraient s'aider réciproquement : écoles, églises, hôpitaux, crèches, refuges, orphelinats, cercles, patronages, presse religieuse, séminaires, congrégations actives ou contemplatives. 244-245

c) Cette confédération des œuvres catholiques n'ameutera-t-elle pas le monde moderne contre nous? Nul n'a droit de nous attaquer, ni sur le terrain du patriotisme, ni sur le terrain social, ni sur le terrain politique. Nous sommes les coopérateurs de quiconque veut le bien, nous ne combattons que le mensonge et le mal 245-246

d) Les lois qui permettent aux forces perverses de s'unir seraient d'une criante injustice, si elles nous interdisaient de nous grouper pour lutter contre toutes les formes du désordre. Puissance dont disposerait une fédération de toutes les œuvres catholiques. 246-247

Que chacun travaille à l'établir, que chacun, vis-à-vis de toutes les bonnes œuvres, montre de la largeur d'esprit, une grande bienveillance, une véritable générosité, qu'il fasse comme saint Paul dont la sollicitude s'étendait à toutes les églises et à toutes les misères 247-248

CINQUIÈME INSTRUCTION - VENDREDI SAINT

ACTIVITÉ BIENFAISANTE DE NOTRE-SEIGNEUR PENDANT SA PASSION

Jésus-Christ, pendant sa Passion, contemple son Père, mais il n'oublie pas les hommes. Il instruit ses auditeurs, il réveille leurs consciences, il guérit leurs douleurs. 253-254

I

Jésus-Christ enseigne.

a) Au moment de l'arrestation, il rappelle à Pierre les lois de la douceur chrétienne. Aux officiers du temple il affirme que la Providence gouverne souverainement le monde, que, sans sa permission, les méchants mêmes ne peuvent accomplir leurs criminels desseins. 254-255

b) Au palais d'Anne, Jésus proclame que nous ne conspirons pas dans la nuit, mais que nous parlons ouvertement et en plein jour. 255-256

c) Devant Caïphe et le Sanhédrin, il maintient qu'il est le Fils de Dieu et il fait retentir aux oreilles de ses ennemis la vérité la plus capable de les émouvoir, vérité qui a trait au jugement suprême qu'ils devront subir. 256-257

d) Au prétoire il combat le scepticisme de Pilate, il définit l'objet de sa mission, il se déclare Roi, il apprend au magistrat que tout pouvoir vient d'en haut, il insiste sur la responsabilité des arbitres de la justice ici-bas, sur leur culpabilité quand ils accusent et condamnent l'innocent, il détermine, d'après le degré de leur malice, le degré de leur culpabilité 257-259

II

A la Passion, Jésus-Christ est apôtre.

a) Il prévient ses disciples des tentations qui les attendent. A la Cène, il annonce la trahison de Judas pour retenir celui-ci au bord de l'abîme. Après le festin pascal, il signale à Pierre et à ses compagnons le danger que courra leur fidélité. A Gethsémani, il les exhorte à veiller, à prier afin d'échapper au péché. 259-261

b) Jésus-Christ s'efforce de retirer du mal les âmes tombées. Paroles qu'il adresse à Judas en vue de le convertir. Regard dont il enveloppe Pierre pour le ramener au bien. . 261-262

c) Effets de l'apostolat de Jésus sur les âmes. Judas reconnaît l'énormité de son crime, Pilate s'émeut, Pierre pleure amèrement son reniement, le bon larron meurt contrit et réhabilité, la multitude se frappe la poitrine, le centurion romain et ses soldats confessent la Divinité du Sauveur. A ses derniers moments, Jésus reste le roi des apôtres. 262-264

III

A la Passion, Jésus guérit les corps et panse les plaies du cœur.

a) Au jardin des oliviers, il guérit la blessure de Malchus. Sur le chemin du Calvaire, il témoigne la plus vive compassion aux femmes de Jérusalem. 264-265

b) Sur la croix, il console sa Mère et le disciple bien-aimé, après avoir prié pour ses bourreaux et promis le Paradis au bon larron. Il laisse à sa Mère et à saint Jean un présent qui sera le symbole de son attachement inaltérable. Il donne saint Jean à Marie, et Marie à saint Jean qui représente l'humanité. Durant sa Passion, Jésus met le comble à ses bienfaits. . . 266-267

Jésus souffrant est docteur : écoutons-le, croyons à sa parole et à sa Divinité. Il est apôtre : obéissons-lui, pleurons nos fautes comme Pierre, comme le bon larron, comme la foule repentante. Il est le médecin qui remédie à tous nos maux, saluons en lui le plus grand de nos bienfaiteurs. Prière en faveur de l'auditoire qui, depuis vingt-deux ans, suit les Conférences de Notre-Dame. 267-269

DIMANCHE DE PAQUES

LA SAINTE COMMUNION
PRINCIPE DE L'ACTIVITÉ CHRÉTIENNE

La puissance et l'intensité de l'action dépendent de la puissance et de l'intensité de la vie. Application de ce principe à tous les ordres, à Dieu, au Christ. La charité source de la vie et de l'activité chrétienne. Nous trouvons dans l'Eucharistie la nourriture de la charité. 275-276

I

a) L'Eucharistie développe toutes les vertus : foi, espérance, prudence, justice, force, tempérance, elle est surtout l'aliment de la charité. Preuves de cette assertion. L'union au Christ par l'Eucharistie nous transforme et fait de nous d'autres christs.

Activité dont cette union est la source. Elle ressemble à celle du Christ et même elle la dépasse. Commentaire de ce texte : Celui qui croit en moi fera ce que je fais et même ses œuvres l'emporteront sur les miennes 276-278

b) Saint Thomas enseigne que l'Eucharistie, en nous apportant la grâce et la vertu, nous entraîne à l'action. Force, ardeur, héroïsme de l'action dont le principe et l'appui sont en Jésus-Christ réellement présent à l'autel. Témoignage des incrédules 278-279

II

La charité trouve son modèle en Jésus-Christ qui, à la communion, se donne totalement à nous.

a) Il se donne totalement à nous, avec son humanité et sa divinité. Il se donne à tous : âmes tièdes ou ferventes, savants ou ignorants, justes, pécheurs, etc. Les outrages, les profanations ne lassent point sa bonté 279-280

b) A son école, nous apprendrons à nous dévouer sans réserve à nos frères, à n'exclure personne, ni aucune bonne œuvre de notre charité, à persévérer dans cette voie malgré les déceptions et l'ingratitude.

Nous écouterons les exhortations émanées du Christ présent dans l'Eucharistie. 280-281

Dernières paroles, derniers conseils, dernier adieu à l'auditoire 281-282

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS. . . . . 283.

II

NOTES EXPLICATIVES SUR LES CONFÉRENCES. . . . . 295.

PARIS. — IMP. DE L'ARCHEVÊCHÉ, 17, RUE CASSETTE.

163

12869 252
J15

12869 252
J15
Janvier, Le P. M. Albert
AUTHOR
Conferences de Notre Dame de Paris
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

St. Albert's College Library